This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600093871W

KEY

TO

GRADUATED COURSE OF TRANSLATION

FROM ENGLISH INTO FRENCH

LONDON : PRINTED BY
SPOTTISWOODE AND CO., NEW-STREET SQUARE
AND PARLIAMENT STREET

KEY

TO

CASSAL & KARCHER'S

GRADUATED COURSE OF TRANSLATION

FROM ENGLISH INTO FRENCH

(COURS DE THÈMES FRANÇAIS GRADUÉS)

JUNIOR COURSE

BY

CHARLES CASSAL, LL.D.

UNIVERSITY COLLEGE, LONDON, AND ROYAL NAVAL COLLEGE, GREENWICH

LONDON

LONGMANS, GREEN, AND CO.

1881

303. g. 204.

PREFACE.

IT has often been suggested that a 'KEY' to the *Graduated Book of Translating* is indispensable, especially where the book is to be used by masters not thoroughly conversant with idiomatic and practical French. To supply this want this Translation of the *Junior Course* is now published.

It is intended for masters only, or for persons who are preparing for public examination without a teacher, and who have to pass the difficult ordeal of translating into French.

Two objects have been kept in view by the Translator: 1st, to give the exact and full value of the original texts; 2nd, to render them into good idiomatic French, such as would be used by a native. Literal translation has been adhered to whenever this could be done without impairing the clearness of expression or the purity of style.

CONTENTS.

PREMIÈRE PARTIE.

NO.		PAGE
1.	Fables (par T. James)	1
	L'Ecrevisse et sa Mère	1
	La Taupe et sa Mère	1
	La Veuve et sa Poule	1
	Le Renard et le Lion	2
	Les Roues	2
	L'Ours et le Renard	2
	Les deux Coqs et l'Aigle	2
	La Poule aux œufs d'or	2
2.	Un Petit Paresseux	2
3.	Philosophie ingénue	3
4.	Gibraltar	3
5.	Le Maître de la Commune	3
6.	La Justice	3
7.	Mélanchthon et Luther	3
8.	Une Consolation	4
9.	Quand il faut donner	4
10.	Bravoure	4
11.	Jean Bart	4
12.	Coligny	5
13.	La Dame mourante	5
14.	Les Indiens héroïques	5
15.	Les Académiciens courtisans	5
16.	Deux fois quatre ne font pas toujours huit	6
17.	Reines et Princes	6
18.	Une bonne réponse	6
19.	Les rois meurent-ils?	7

NO.		PAGE
20.	La Chambre des Communes	7
21.	L'Homme d'Etat mourant	7
22.	Rois et Ministres	7
23.	La Duchesse de Marlborough	8
24.	Trois Couronnes	8
25.	Deux Prédicateurs	8
26.	Bossuet et les habitants de Meaux	9
27.	Anecdotes tirées du Recueil de Beeton	9
28.	Maître et Elève	11
29.	Le pauvre petit paysan	12
30.	Entre les deux	12
31.	Les deux Hommes de loi	12
32.	Whitfield	12
33.	Le Prédicateur musulman	13
34.	Dieu seul est grand	13
35.	L'Hippopotame	13
36.	Le Lion, l'Ane, et le Renard chassant	14
37.	Le Loup et l'Agneau	14
38.	Anecdotes sur quelques poètes français	14
39.	Le Maître d'allemand et Napoléon	15
40.	Massillon et Louis XIV	15
41.	Le Savoir-vivre du Seigneur de village	15
42.	Une Enigme	16
43.	L'Arabe affamé	16
44.	Le Petit Garçon et le Sansonnet	16
45.	Alexandre le Grand et le Pirate	17
46.	Le jeune Garçon et le Roi	17
47.	Louis XIV	17
48.	La Reine	18
49.	Lord Raglan	18
50.	Mahomet	19
51.	'Ich dien'	19
52.	Arnold de Winkelried	20
53.	Francois I^er^ et Charles-Quint	20
54.	La Fayette	21
55.	Anciens Usages des Gaulois	21
56.	Le Progrès	21
57.	Fidèle	22
58.	Le Manteau	22
59.	La Vanité du Coq	23
60.	Lettre de Lord Wellington au général Freyre	23
61.	Les Perroquets	24
62.	Le Duc de Marlborough	24

NO.		PAGE
63.	Assuré	25
64.	Félonie, non pas Haute Trahison	25
65.	Acquitté sur son propre aveu	25
66.	La Persévérance	26
67.	Exécution de Sir Walter Raleigh	26
68.	La Capitulation de Baylen	26
69.	Le Déshonneur est une punition suffisante	27
70.	L'Etiquette	27
71.	L'Ingratitude	27
72.	Prise de Delhi	28
73.	Ordre du jour du Général Havelock après la bataille de Cawnpore	28
74.	Mort de Sir John Moore	29

DEUXIÈME PARTIE.

75.	Anecdotes tirées du Recueil de Beeton	30
76.	Le Beau Sexe	33
77.	Un Tour d'écolier	34
78.	Rogers	35
79.	L'Argent	35
80.	La Saint-Swithin	35
81.	Les Savants et les Evènements politiques	36
82.	Le Duc de Wellington et le Quaker	36
83.	Olivier Cromwell	37
84.	Monarchie et République	38
85.	Les Têtes couronnées et la Culture littéraire	38
86.	Le Gouvernement d'Elisabeth	39
87.	Wellington et le Premier Ministre d'Hyderabad	40
88.	Robert Houdin	40
89.	La Décision d'un point épineux	41
90.	Le Quarante-deuxième à la bataille de l'Alma	41
91.	Guerre de Crimée.—Spectacle militaire devant Sébastopol durant un armistice (mars 1855)	42
92.	Un Souhait	43
93.	Une Anecdote sur Louis XVIII	44
94.	C'est ma tête à moi qui me convient le mieux	44
95.	L'Influence de la Langue française	45
96.	C'est le pouvoir qui fait connaître l'homme	45
97.	Le Duc de Wellington	46
98.	Mort de Henri VIII	46

NO.		PAGE
99.	Le Rhinocérotétaire, ou Oiseau du Rhinocéros	47
100.	Van Amburgh	48
101.	L'Industrie, les Arts mécaniques et la Science chez les Bêtes	48
102.	La pauvre Jeanne	49
103.	Les Chiens	49
104.	Un futur Maréchal	50
105.	Le Lieutenant Croisier	50
106.	Le Pape Sixte-Quint	51
107.	L'Habit et le Talent	51
108.	Le Chef arabe	52
109.	La Découverte de l'Amérique	52
110.	Sagesse de Hibou	52
111.	Les Arbres et la Cognée	53
112.	La Bataille des Pyramides	53
113.	Les Elèves de l'Ecole polytechnique	53
114.	Une Histoire d'Eléphant	54
115.	Le Corbeau et le Renard	55
116.	L'Avare	55
117.	Napoléon lieutenant pendant sept ans	55
118.	Le Noyau de cerise	56
119.	Les Martyrs protestants	56
120.	Les Souris en Conseil	57
121.	L'Ours et le Renard	57
122.	L'Affection chez les Chevaux	58
123.	L'Eléphant	58
124.	Napoléon et Washington	59
125.	L'Armée britannique	59
126.	Les premiers Services de Wellington	60

TROISIÈME PARTIE.

127.	Les Chevaliers de Malte	62
128.	Les Statues aux Tuileries	62
129.	La Guêpe et l'Abeille	63
130.	La plus grande Bataille livrée par Napoléon	63
131.	Le Marquis de Wellesley et le Duc de Wellington	64
132.	La première Bataille de Frédéric le Grand	64
133.	Mort du Maréchal Poniatowski	65
134.	La Liberté	66
135.	Le Singe et les deux Chats	66
136.	Pélisson et l'Araignée	67

NO.		PAGE
137.	Essence de Romarin et Essence de Thym	67
138.	Le meilleur Baudet de Tunis	68
139.	Trop de Conseils	68
140.	Kosciusko et son Cheval	69
141.	L'Esprit	69
142.	Une Mémoire prodigieuse	70
143.	Le Gland	70
144.	Les Habitudes matinales	71
145.	Bandy, le Chien de Jeannot	71
146.	La Pantoufle de Verre	73
147.	La Prusse	76
148.	Le Singe et l'Escargot	76
149.	Le Général Bedeau	77
150.	Cobden	78
151.	Le Dey d'Alger et Bourmont à Livourne	78
152.	La Mode—la Tyrannie des Tailleurs	79
153.	Le Procès de Moreau	79
154.	A travers la Rue	80
155.	Comment on juge du Bonheur	80
156.	Howard le Philanthrope	81
157.	Le Derviche	81
158.	La Princesse Conte-de-Fées	82
159.	Ce sont vos propres enfants qui sont toujours les plus beaux	84

QUATRIÈME PARTIE.

160.	Sagacité du Chien et du Chat	85
161.	Un Singe raisonnable	85
162.	Mahomet	86
163.	Le Vautour et ses Enfants	88
164.	Mort de la Reine Elisabeth	89
165.	Le Pauvre Diggs	91
166.	Wat Tyler	92
167.	Anecdotes humoristiques de Palais	95
168.	Les Mystères de la Médecine	99
169.	Un Apologue oriental	101
170.	Légende suédoise du Vanneau, de la Cigogne et de l'Hirondelle	101
171.	Varsovie à l'Angleterre	102
172.	Un Toast porté par le Poète Campbell	102
173.	La Supériorité de nos Pères	103
174.	Le Duc de Wellington et les Généraux français	103

NO.		PAGE
175.	Edouard VI	104
176.	Un Talisman	105
177.	Mets délicats dans les régions arctiques	106
178.	Opinion anglaise sur les Soldats français	106
179.	La Langue Celtique	107
180.	Le Bombardement de Milan, en 1849	107
181.	Une Aventure avec des voleurs de grand chemin	108
182.	Un Trait d'humanité	110
183.	Une Boutique de barbier à Marseille	112
184.	L'Avarice	113
185.	Le Lion et l'Epagneul	118

THEMES FRANÇAIS GRADUÉS

(*TRADUCTION DE L'ANGLAIS.*)

COURS ÉLÉMENTAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

I. FABLES (*par T. James*).

L'Ecrevisse et sa mère.

'Pourquoi marches-tu de travers comme cela?' disait une vieille écrevisse à sa fille. 'Marche donc droit, mon enfant!' 'Ma mère,' répondit la jeune écrevisse, 'montrez-moi comment il faut que je m'y prenne, voulez-vous bien? Quand je vous verrai marcher droit, je tâcherai de vous imiter.'

La Taupe et sa mère.

'J'y vois, j'y vois!' disait une jeune taupe à sa mère. Pour la mettre à l'épreuve, celle-ci plaça devant elle un morceau d'encens et lui demanda ce que c'était. 'Une pierre,' dit la jeune taupe. 'Non,' reprit la mère; 'non, tu n'y vois pas, mon enfant; et tu n'as même pas d'odorat.'

La Veuve et sa Poule.

Une veuve élevait une poule qui lui pondait un œuf chaque matin. 'Si je double sa ration d'orge,' se dit la bonne femme, 'ma poule va pondre deux fois par jour.' Elle fit l'essai; mais la poule engraissa à tel point qu'elle cessa de pondre.

Le Renard et le Lion.

Un renard n'avait jamais vu de lion. Il fut si terrifié la première fois que le hasard lui en fit rencontrer un, qu'il pensa mourir de terreur. Lorsqu'il le rencontra pour la seconde fois, il eut peur encore ; mais il dissimula sa frayeur. Quand il le vit une troisième fois, il s'enhardit au point qu'il l'aborda et lui demanda comment il se portait.

Les Roues.

Des bœufs traînaient un chariot sur une route. Les roues se mirent à crier. 'Brute !' cria le charretier, 'pourquoi gémis-tu, alors que ceux qui ont toute la charge se taisent ?'

L'Ours et le Renard.

Un ours vantait sa grande affection pour l'homme, disant qu'il ne mutilait jamais un cadavre. 'J'aurais une plus haute opinion de ton amitié,' répondit en souriant le renard, 'si tu ne mangeais jamais d'homme vivant.'

Les deux Coqs et l'Aigle.

Deux jeunes coqs se battaient avec autant de fureur que s'ils eussent été des hommes. Le combat fini, le battu se glissa, couvert de blessures, dans un coin du poulailler. Quant au vainqueur, il s'élança sur le toit de la maison et se mit à battre des ailes et à chanter pour proclamer son triomphe. A ce moment, un aigle fondit sur lui et l'emporta dans ses serres, pendant que le rival vaincu sortait de sa cachette et prenait possession du tas de fumier sur lequel ils s'étaient battus.

La Poule aux œufs d'or.

Un homme avait le bonheur de posséder une poule qui lui pondait un œuf d'or chaque jour. Peu satisfait de la lenteur de ce revenu, et pensant s'emparer tout d'un coup du trésor entier, il tua sa poule. En l'ouvrant, il trouva que c'était une poule comme toutes les autres.

2. Un Petit Paresseux.

'Si tu passes la journée à jouer,' dit mon père à mon petit ère, 'tu seras un ignorant ; personne ne t'aimera. Si, au con-

traire, tu apprends toutes tes leçons, je te ferai cadeau d'un joli livre, et, de plus, tu auras un jour de congé la semaine prochaine.' 'J'aime mieux une balle qu'un livre,' répondit mon frère; 'et je voudrais avoir congé cette semaine-ci.'

3. Philosophie ingénue.

Deux philosophes s'abritaient sous un arbre pendant un orage. Bientôt l'un d'eux se plaignit qu'il commençait à sentir la pluie. 'Ne vous inquiétez pas,' dit son ami, 'il y a beaucoup d'arbres dans ce bois; quand celui-ci sera mouillé de part en part, nous irons sous un autre.'

4. Gibraltar.

Une flotte anglaise sous le commandement de Sir George Rook, ayant à bord plusieurs régiments commandés par le prince de Hesse-Darmstadt, parut devant le roc de Gibraltar. Les soldats de la garnison, au lieu de se tenir sur leurs gardes, étaient à leurs prières. Quelques matelots anglais grimpèrent sur le rocher. Les Espagnols capitulèrent, et le pavillon britannique fut arboré sur les remparts.—*Macaulay.*

5. Le Maître de la Commune.

Un maître d'école de village, entrant un jour dans sa salle d'école, se trouva en présence d'un gentilhomme qui lui demanda comment il s'appelait et quelle était sa profession. Après avoir dit son nom, l'instituteur ajouta: 'Et c'est moi qui suis le maître de cette commune.' 'Maître de la commune,' répondit le pair, 'comment cela se peut-il?' 'Je suis le maître des enfants de la paroisse,' répondit l'instituteur; 'chaque enfant est le maître de sa mère; la mère gouverne le père, et conséquemment c'est moi qui suis le maître de toute la commune.'

6. La Justice.

L'on faisait beaucoup de bruit dans la salle d'audience d'une cour de justice. Le magistrat ordonna qu'on fît silence. A l'appui de son ordre, il déclara qu'il avait déjà jugé plusieurs affaires sans les entendre.—*Le philosophe rieur.*

7. Mélanchthon et Luther.

Mélanchthon se levait un jour pour prononcer un sermon sur ce texte, 'Je suis le bon pasteur.' Lorsqu'il jeta les yeux autour de

lui et qu'il vit son nombreux auditoire, sa timidité naturelle triompha, et il ne put que répéter et répéter encore son texte. Luther, qui se trouvait dans la chaire avec lui, finit par s'écrier : 'Tu es vraiment un bon mouton, toi ;' et, lui disant de s'asseoir, il s'empara du même texte, sur lequel il fit un excellent sermon.

8. Une Consolation.

Un charpentier, se trouvant à l'article de la mort, dit à sa femme qui versait des larmes à son chevet : 'Tu le vois, ma bonne Françoise, je m'en vais rapidement ; quand je serai parti pour toujours, tu feras bien d'épouser nôtre premier ouvrier, Jacques ; c'est un brave garçon, et nos affaires, comme tu sais, exigent un homme sûr.' 'Hélas !' s'écria l'inconsolable épouse, 'que cela est étrange ! j'ai eu la même pensée.'

9. Quand il faut donner.

'Je suis assez riche,' disait Pope à Swift, 'puisque j'ai le moyen de disposer de cent livres tous les ans. Je ne voudrais pas ramper sur la terre sans faire un peu de bien. Je jouirai du plaisir de donner, en donnant pendant que je suis en vie, et que je puis voir un autre en profiter. Je serais honteux si, lors de ma mort, je laissais assez pour élever un monument, et si un ami besogneux était encore sur terre.' Ces paroles de Pope suffiraient pour l'immortaliser, indépendamment de ses poésies philosophiques.

10. Bravoure.

Les Arabes, qui guerroient avec les Français en Afrique, ont coutume de couper la tête à leurs prisonniers et d'emporter ces têtes coupées comme trophées dans leurs tentes. Un jour, un Kabyle accourut près de son chef, en poussant des cris et en montrant avec transport une main humaine qu'il avait fixée sur la pointe de son sabre. 'Imbécile,' dit le chef, 'pourquoi n'as-tu pas apporté la tête de ton ennemi ?' 'Impossible,' répondit le brave Arabe. 'Et pourquoi ?' demanda le chef. 'Parce qu'il n'en avait point lorsque je l'ai trouvé étendu sur le sable.'

11. Jean Bart.

Le célèbre pêcheur de Dunkerque, Jean Bart, fut d'abord corsaire et devint bientôt un des plus audacieux et des meilleurs marins de la marine française. En raison de son courage et de son

habileté, il obtint le commandement d'une escadre royale. Le roi Louis XIV lui annonça son avancement dans les termes suivants : 'Jean Bart, je vous ai fait chef d'escadre.' 'Vous avez bien fait, Sire,' répondit l'honnête marin avec simplicité.

12. Coligny.

Gaspard de Coligny, grand-amiral de France, était un des hommes les plus remarquables de son temps. Son nom est tristement célèbre dans les pages de l'histoire, comme celui du plus grand des martyrs de la Saint-Barthélemy. Il embrassa les doctrines de Calvin, et, par ses mœurs austères et la pureté de sa vie, il illustra les doctrines qu'il avait embrassées. Dans sa jeunesse il avait été le joyeux compagnon du duc de Guise ; mais les deux amis, séparés par leurs opinions et par leurs intérêts, étaient devenus de mortels ennemis.—*Prescott.*

13. La Dame mourante.

Une grande dame, bien connue et fort égoïste, tomba soudainement malade. Elle sentait qu'elle allait mourir, mais l'idée de mourir seule lui faisait horreur à tel point qu'elle saisit la main de sa bonne et s'écria plusieurs fois : 'Meurs avec moi, ma chère Marie ; oh ! meurs avec moi !'

14. Les Indiens héroïques.

Quelques Indiens avaient été faits prisonniers dans une bataille non loin des Cordillères. C'étaient de fort beaux hommes, hauts de plus de six pieds et tous âgés de moins de trente ans. Afin de les forcer à révéler ce qu'ils savaient de la position de leurs compatriotes, on les rangea sur une ligne. Les deux premiers refusèrent de répondre aux questions qui leur étaient faites et furent aussitôt fusillés. Le troisième refusa à son tour de trahir sa tribu et dit simplement : 'Tirez ! je suis un homme ; je saurai mourir.'—*Le voyage du 'Beagle,' par Darwin.*

15. Les Académiciens courtisans.

Louis XIV, que ses courtisans, et quelques historiens après eux, ont appelé 'le Grand-Roi,' disait aux membres d'une société scientifique française d'admettre comme collègue son fils, le duc

du Maine. Le président s'inclina et dit : ' Il n'y a malheureusement point de vacance en ce moment, mais chacun de nous est prêt à mourir pour ne pas causer de déplaisir à votre majesté.'

16. Deux fois quatre ne font pas toujours huit.

Le directeur d'un théâtre de province ayant été prié de donner au public la pièce de ' Henri Huit,' répondit que cela n'était pas possible, mais qu'il ferait jouer les deux parties de ' Henri Quatre,' ce qui, pensait-il, revenait à la même chose.—*Le philosophe rieur.*

17. Reines et Princes.

Elisabeth, reine d'Angleterre, disait un jour : ' Il est fort singulier que toutes les personnes qui sont plus grandes de taille que moi me paraissent trop grandes, et que toutes celles qui sont plus petites que moi me semblent trop petites.'

*

En 1830, Charles X, roi de France, tenta de violer la constitution du pays par des ordonnances royales. Les Parisiens s'insurgèrent et résistèrent aux troupes. Le grand astronome Arago informa le prince de Polignac, ministre du roi, que les régiments de ligne s'étaient déclarés contre le gouvernement et passaient au peuple. ' Eh bien ! alors,' s'écria le prince exaspéré, ' il nous faut tirer aussi sur les soldats.'

*

La duchesse du Maine dit un jour franchement : ' J'aime beaucoup la société, car je n'écoute personne et tout le monde m'écoute.'

*

' Hélas ! nous faisons beaucoup trop pour complaire aux journaux,' dit le prince Eugène, après avoir remporté une victoire inutile.—*Catherine Sinclair.*

18. Une bonne réponse.

Un célèbre médecin disait à Sir William Scott, frère du Lord Eldon : ' Vous savez qu'à quarante ans tout homme est un imbécile,

s'il n'est pas médecin.' 'Il se peut qu'il soit l'un et l'autre,' répondit avec finesse le baronet d'une voix insinuante.—*Lord Brougham.*

19. Les rois meurent-ils?

Quand Louis XV, un bien mauvais roi de France, était encore enfant et apprenait à lire, il ouvrit un jour un livre dans lequel il était question de la mort d'un roi. Il se retourna tout étonné vers son précepteur: 'Qu'est-ce que cela?' demanda-t-il; 'est-ce que les rois meurent réellement?' 'Quelquefois, prince, quelquefois,' répondit le servile courtisan.

20. La Chambre des Communes.

A l'époque où monsieur Popham était président de la Chambre des Communes, celle-ci avait eu une longue session sans rien faire. Le président fut reçu en audience par la reine Elisabeth, qui lui dit: 'Eh bien, Monsieur le Président, qu'est-ce qui s'est passé à la Chambre?' 'Ce qui s'est passé, madame? Sept semaines!'—*Bacon.*

21. L'Homme d'Etat mourant.

Lord Holland étant à l'extrémité, George Selwyn se rendit à l'hôtel Holland et laissa sa carte, qui fut portée à l'homme d'Etat mourant. Il la regarda un instant et dit: 'Quand monsieur Selwyn reviendra, vous le ferez monter: si je suis en vie, je serai enchanté de le voir; si je suis mort, il sera bien aise de me voir, moi.'—*Mémoires de Selwyn.*

22. Rois et Ministres.

'L'Etat, c'est moi,' disait Louis XIV, le roi absolu de France.

*

'Chiens que vous êtes!' s'écria Frédéric II de Prusse, à Kolin, quand la bataille était perdue et que les quelques soldats qui restaient refusaient de revenir à la charge; 'chiens que vous êtes, voulez-vous donc vivre éternellement?'

*

Le Prince Kaunitz, ministre d'Autriche, arriva à Innspruck, où le Grand-Duc Léopold devait célébrer son mariage. L'illustre Glück lui dit que les artistes qui devaient chanter dans l'opéra étaient parfaits. 'Eh bien!' dit le ministre, 'faites jouer l'opéra

de suite, à l'instant même.' 'Quoi ! sans public ?' s'écria le compositeur stupéfait. 'La qualité vaut mieux que la quantité, monsieur,' répliqua l'orgueilleux homme d'Etat. 'Moi tout seul je suis un public.'

23. La Duchesse de Marlborough.

La duchesse de Marlborough s'étant querellée avec sa petite-fille, Lady Anne Egerton, prit le portrait de cette dame, noircit le visage et écrivit sur le cadre : 'Elle est bien plus noire au dedans.' Ce portrait noirci était placé dans sa chambre où tous ceux qui lui faisaient visite pouvaient le voir.

Un jour son mari l'offensa. Pour le vexer, elle coupa aussitôt sa belle et longue chevelure.

Etant fort malade, elle resta longtemps couchée sans parler. Les médecins disaient qu'il fallait lui appliquer un vésicatoire ; sinon, elle mourrait. Soudain elle s'écria : 'Je ne veux pas de vésicatoire, et je ne veux pas mourir.'—*Mrs. Thomson.*

24. Trois Couronnes.

La reine Charlotte, femme de George II, voulait faire enclore le parc de St. James pour le convertir en un jardin pour le palais. Elle demanda à Sir Robert Walpole quelle serait, selon lui, la dépense à faire pour opérer le changement. 'Oh, madame, une bagatelle !' dit Walpole. 'Une bagatelle, Sir Robert ; les frais seront certainement considérables, je le sais ; mais dites-moi votre estimation, aussi exactement que vous le pourrez ?' 'Ma foi, madame, je crois que cela vous coûterait trois couronnes.' 'N'y pensons plus, alors !' dit la reine.

25. Deux Prédicateurs.

Le grand prédicateur, Robert Hall, était fort aimable et fort enjoué dans sa conversation avec ses amis. Un jour qu'il avait prononcé un excellent sermon sur la charité, il montra beaucoup d'entrain au dîner. 'Confrère Hall,' dit un autre ecclésiastique qui se trouvait là, 'vous me surprenez. Comment pouvez-vous être aussi frivole après un sermon si sérieux ?' Hall répondit tranquillement, 'Mon confrère X, je garde mes sottises pour la table ; vous, vous débitez les vôtres en chaire.'

26. Bossuet et les habitants de Meaux.

Louis XIV demandait à des Meldois s'ils étaient contents de leur nouvel évêque. C'était l'illustre Bossuet. 'Mais . . . , assez,' répondirent-ils en hésitant. 'Oh!' dit le roi, 'vous avez à lui reprocher quelque chose! qu'est-ce que c'est?' 'A dire vrai,' répliquèrent-ils, 'nous aurions préféré un évêque qui eût fini son éducation; car, toutes les fois qu'on demande à le voir, son domestique répond qu'il est occupé à étudier.'—*C. Sinclair.*

27. Anecdotes tirées du Recueil de Beeton.

Un ami demandait à Milton s'il consentirait à enseigner les langues à ses filles. 'Non, monsieur,' répondit le poète; 'pour une femme, il suffit *d'une* langue.

*

Un des clients du célèbre docteur Cheyne de Bath était le non moins célèbre Beau Nash. Le docteur lui demandant un jour s'il avait *suivi* sa dernière ordonnance, il répondit: 'Non, docteur. Si je l'avais suivie, je me serais certainement cassé le cou, car je l'ai jetée par la fenêtre d'un second étage.'

*

Un homme écrivit un jour à un ami qui habitait la Grèce pour le prier de lui acheter quelques livres. La commission ne fut pas faite. Quand ils se revirent, l'ami négligent, prévoyant un reproche, s'écria: 'Figurez-vous que je n'ai jamais reçu la lettre que vous m'avez écrite à propos de livres à acheter.'

*

Un grand seigneur, amateur de chevaux, rencontra à une foire le précepteur qu'il avait eu au collège. 'Ah! docteur,' s'écria le pair d'Angleterre, 'qu'est-ce donc qui vous amène au milieu de tant de bêtes? Voyons! sauriez-vous distinguer entre un cheval et un âne?' 'Milord,' répondit le précepteur, 'je vous ai bien reconnu, vous, au milieu des chevaux.'

*

Lord Erskine, apprenant la mort d'une personne qui avait amassé une fortune de deux cent mille livres, dit: 'C'est un joli capital pour commencer ses affaires dans l'autre monde.'

*

La Princesse de Parme, à laquelle Henri VIII avait envoyé offrir sa main, répondit qu'elle était grandement obligée à sa majesté de l'honneur qu'elle lui faisait. Elle ajouta que, si elle

avait deux têtes, elle en mettrait une à la disposition du roi, mais que, n'en ayant qu'une, elle ne pouvait s'en passer.

*

Latour Maubourg perdit une jambe à la bataille de Leipzick. Après l'amputation qu'il subit avec le plus grand courage, il remarqua que son valet pleurait dans un coin de la chambre. 'Mais, imbécile que tu es,' s'écria-t-il, 'tu n'auras désormais qu'une botte à décrotter au lieu de deux!'

*

Dans une réunion à Paris où l'empereur Alexandre de Russie était présent, on faisait une quête pour un hôpital. L'assiette fut présentée à sa majesté par une jeune fille extrêmement jolie. En donnant son louis d'or il dit tout bas: 'Mademoiselle, voici pour vos beaux yeux.' La jeune personne remercia par une révérence et présenta l'assiette une seconde fois. 'Comment,' dit l'empereur, 'encore?' 'Oui, sire,' dit-elle; 'à présent il me faut quelque chose pour les pauvres.'

*

Un Irlandais, qui suivait les cours de l'université d'Edimbourg, se présenta chez un maître de flûte, le priant de lui dire à quelles conditions il lui donnerait des leçons. Le joueur de flûte répondit qu'il prenait deux guinées pour le premier mois et une guinée pour le mois suivant. 'Je vais alors commencer par le second mois,' dit l'Hibernois.

*

Un avocat qui plaidait pour un client en bas âge, demandeur dans la cause, le prit dans ses bras et le présenta au jury. L'enfant pleurait beaucoup, ce qui produisit un grand effet. Cependant l'avocat adverse lui demanda pourquoi il pleurait ainsi. 'Il m'a pincé,' répondit le petit innocent. La cour se tordait de rire.

*

Quelqu'un a écrit 'l'Essai sur l'homme,' qui suit. Il est aussi complet qu'il est bref:

A dix ans un enfant, à vingt, jeune et bouillant,
L'homme est-il jamais fort, s'il ne l'est pas à trente?
Il est sage à quarante, à cinquante opulent:
Mais est-il jamais bon, s'il ne l'est à soixante?

*

On disait en présence du Lord Chesterfield que l'homme était le seul être doué de la faculté de rire. 'En effet,' dit le comte, 'et il est aussi le seul être qui mérite qu'on rie de lui.'

*

Le vieux Elwes, l'avare, après avoir assisté à un éloquent sermon sur la charité, s'écria : 'Ce sermon prouve d'une manière si puissante la nécessité de l'aumône, que j'ai bonne envie d'aller mendier.'

*

Un auteur bavard, après avoir longtemps babillé au sujet de sa pièce, dit à Sheridan : 'Je crains, monsieur, d'avoir abusé de votre bienveillante attention.' 'Pas le moins du monde, je vous assure,' répondit Sheridan ; 'je songeais à autre chose.'

*

Quin se plaignait un jour de ce qu'il se faisait vieux, lorsqu'un jeune impertinent à la tête creuse lui dit : 'Que donneriez-vous bien pour être jeune comme moi ?' 'Par tous les . . . . ,' répondit Quin, 'j'irais jusqu'à consentir à être presque aussi sot que vous !'

*

Gibbon, l'historien, était un jour présent à l'audience pendant le procès de Warren Hastings à Westminster Hall. Sheridan, l'ayant aperçu, saisit l'occasion pour citer 'le lumineux auteur *de la décadence et de la chute de l'Empire Romain.*' Quand il eut fini, un de ses amis lui reprocha d'avoir adressé une flatterie à Gibbon. 'Mais, qu'est-ce donc que j'ai dit de lui ?' demanda Sheridan. 'Vous l'avez appelé "le lumineux auteur."' 'Lumineux ! oh, j'ai voulu dire "volumineux" !'

*

Un gentilhomme du Yorkshire, qui aimait à se vanter de son origine normande, disait à l'un de ses fermiers qui, selon lui, ne lui parlait pas avec assez de respect : 'Sais-tu, drôle, que mes ancêtres sont venus en Angleterre avec Guillaume-le-Conquérant ?' 'Et peut-être bien,' répondit sans sourciller le hardi Saxon, 'que lorsqu'ils sont arrivés ils ont trouvé ici mes aïeux à moi.'

28. Maître et Elève.

Un précepteur irascible grondait constamment son élève, même pendant la promenade. Un jour ils traversaient un ruisseau sur une planche étroite. Le professeur marchait devant ; il était en train de gronder et continua ainsi : 'Vous êtes tellement stupide que, quoique vous appreniez le français depuis un an, vous ne sauriez même pas traduire une phrase des plus simples. Voyons : *Je suis un âne*, savez-vous ce que cela veut dire ?' 'Je n'en suis pas bien sûr,' répondit le jeune homme. 'Je m'attendais bien à cette réponse,' ajouta l'irascible précepteur ; 'eh bien ! cela veut dire, "I am an ass."' 'Vraiment,' dit l'enfant ; 'je suis bien aise

de le savoir à présent, car j'aurais certainement traduit, "I follow an ass."'

29. Le pauvre petit paysan.

Dans un canton agricole fort pauvre, où les écoles étaient peu nombreuses, un fermier faisait des questions sur le catéchisme à un jeune garçon qui travaillait chez lui. Il lui demanda d'abord : 'Qui est-ce qui t'a créé ?' 'Dieu,' répondit l'enfant avec empressement. 'Et dans quel but Dieu t'a-t-il créé ?' continua le fermier. Le pauvre petit se gratta la tête et ne répondit pas cette fois. 'Eh bien !' cria le fermier, 'tu ne le sais donc pas ? Allons, dis-moi, pourquoi Dieu t'a-t-il créé ?' L'enfant réfléchit quelques instants et finit par dire : 'Je pense, maître, que c'est pour porter du fumier dans vos champs.'

30. Entre les deux.

Deux hommes se disputaient dans la rue. Un tiers survint et leur demanda quel était le sujet de leur querelle. 'Oh !' dit l'un d'eux, individu grossier et vulgaire, 'nous discutions seulement le point de savoir si vous étiez un imbécile ou un fripon.' 'Bon !' rétorqua l'homme, qui s'était placé entre les deux querelleurs, 'la question est dès à présent facile à résoudre ; je me trouve entre les deux.'

31. Les deux Hommes de loi.

Un homme de loi, petit de taille, comparaissait comme témoin devant une des cours de justice. Un avocat d'une taille gigantesque lui demandant quelle était sa profession, il répondit qu'il était procureur. 'Vous, homme de loi !' dit monsieur Dossier. 'Mais je pourrais vous fourrer dans ma poche.' 'Cela est fort probable,' rétorqua l'autre, 'et dans ce cas vous auriez plus de connaissances en droit dans votre poche que dans votre tête.'

32. Whitfield.

Whitfield, prêchait à Princeton, New Jersey. Remarquant qu'un de ses auditeurs était profondément endormi, il s'arrêta et dit résolument : 'Si j'étais venu ici pour vous parler en mon nom, vous pourriez contester mon droit d'interrompre votre indolent sommeil. Mais je viens au nom du Seigneur des armées ; et,' continua-t-il d'une voix tonnante, en accompagnant ses paroles

d'un coup violent frappé sur la chaire, 'je veux et dois être écouté. Cette sortie eut pour résultat de réveiller le dormeur. 'Sa révérence' voyant l'effet produit sur celui-ci, lui jeta un regard significatif en disant, 'oui ! oui ! je vous ai réveillé, n'est-ce pas ? c'était bien mon intention.'

33. Le Prédicateur musulman.

Un vieux conte oriental rapporte qu'un jour un prêtre musulman (imam) monta en chaire et parla ainsi à son auditoire : 'O enfants des fidèles, savez-vous ce que je vais vous dire ?' 'Non,' répondirent-ils. 'Oh, alors,' reprit-il, 'il est inutile que je perde mon temps avec des gens aussi stupides !' Le lendemain il remonta en chaire et demanda encore 'O vrais croyants, savez-vous ce que je vais dire ?' 'Oui,' fut la réponse cette fois. 'Alors, il est inutile que je vous le dise !' Le troisième jour, on répondit à la même question : 'Les uns le savent ; les autres ne le savent pas.' 'Eh bien, alors, que ceux qui le savent le disent à ceux qui ne le savent pas.'—*Kaléidoscope.*

34. Dieu seul est grand.

Lors de la mort de Louis XIV, Massillon était monté en chaire (pour prononcer l'oraison funèbre de ce prince). Il contempla un moment le spectacle émouvant qui s'offrait à ses yeux—la chapelle drapée de noir, le magnifique catafalque couvrant la bière, la pièce sombre et vaste contenant les trophées qui attestaient la gloire du monarque et remplie des plus illustres personnages du royaume. Il jeta du haut de la chaire les yeux sur la pompe déployée à ses pieds, puis, levant les bras vers le ciel, il prononça d'une voix étouffée ces paroles solennelles : 'Mes frères, Dieu seul est grand !'

35. L'Hippopotame.

L'hippopotame est un animal originaire d'Afrique. Il vit près des rivières ou dans l'eau et on le trouve souvent dans le Nil et dans le Niger. Il commet de terribles dévastations, parce que ses pieds grands et larges écrasent tout. L'appétit de cette bête énorme est démesuré ; son estomac peut contenir six boisseaux d'aliments. Certains voyageurs ont cru et affirmé que les Egyptiens tuaient l'hippopotame de la manière suivante. Ils plaçaient

une grande quantité de pois secs sur le passage de cet animal vorace, qui s'en gorgeait. Mais après avoir avalé les pois, la soif le faisait aussitôt courir à la rivière et avaler une immense quantité d'eau. Les pois se gonflaient et l'hippopotame crevait.

36. Le Lion, l'Ane, et le Renard chassant.

Le lion, l'âne, et le renard allèrent à la chasse. Ils firent un grand butin, et, la chasse finie, songèrent à faire un repas. Le lion dit à l'âne de faire le partage. Celui-ci fit trois parts égales, et pria ses amis de choisir. Mais le lion, fort indigné de cette manière de partager, tomba sur lui, le mit en pièces et ordonna au renard de faire les parts à son tour. Celui-ci accumula le tout en un seul monceau et ne se réserva qu'une part très minime. 'Ah, mon ami,' dit le lion, 'qui donc t'a appris à partager d'une manière si équitable?' 'Je n'ai pas eu besoin d'autre leçon,' répondit le renard, 'que le sort de l'âne.'

37. Le Loup et l'Agneau.

Un loup, s'abreuvant à un ruisseau, vit un agneau qui se désaltérait à quelque distance plus bas. Comme il voulait s'en emparer, il se demanda comment il pourrait justifier un acte de violence. Il courut auprès de lui. 'Misérable,' dit-il, 'comment oses-tu troubler l'eau que je bois?' 'En vérité,' répondit humblement l'agneau, 'je ne vois pas comment je puis troubler l'eau, puisqu'elle coule de vous à moi, et non de moi à vous!' 'Mais,' reprit le loup, 'n'est-ce pas toi qui m'as plusieurs fois insulté l'an passé?' 'Oh, seigneur,' dit l'agneau en tremblant, 'l'année dernière je n'étais pas né!' 'Eh bien! si ce n'était toi, c'était ton père, et c'est la même chose,' répliqua le loup; 'mais il est inutile d'essayer de m'enlever mon souper par des arguties.' Et, sans ajouter un mot, il tomba sur la faible créature et la mit en pièces.

38. Anecdotes sur quelques poètes français.

Le poète Malherbe dînait un jour chez l'archevêque de Rouen. Il quittait à peine la table qu'il s'endormit. Le prélat, qui s'en allait prêcher, éveilla le poète et le pria instamment de venir entendre son sermon. 'Excusez-moi, je vous prie,' dit Malherbe, 'je dormirai bien sans cela.'

*

Un jeune poète avait fait présent d'un faisan à Piron. Se présentant chez lui le lendemain, il tira de sa poche une tragédie sur laquelle il pria le poète de lui donner son avis. 'Est-ce là l'assaisonnement?' demanda Piron. 'Si c'est la sauce avec laquelle il faut que je mange votre faisan, faites-moi le plaisir de le remporter.'

*

Un pauvre poète français lisait à Boileau un méchant rondeau de sa composition et lui faisait remarquer comme une fort ingénieuse particularité de l'œuvre que la lettre G ne s'y trouvait point. 'Désireriez-vous perfectionner le rondeau encore davantage?' dit le critique. 'Certainement,' reprit l'autre, 'mon but est d'être parfait.' 'Alors, enlevez-en toutes les autres lettres,' dit Boileau.

39. Le Maître d'allemand et Napoléon.

Lorsque Napoléon était à l'Ecole Militaire de Paris, un seul de ses professeurs avait mauvaise opinion de lui ; c'était monsieur Bauer, le maître d'allemand. Le jeune Bonaparte n'avait jamais fait beaucoup de progrès dans l'étude de la langue allemande, ce qui offensait grandement le sieur Bauer, qui s'était formé une opinion des plus défavorables sur les aptitudes de son élève. Un jour, ne voyant pas le jeune homme à sa place, le professeur demanda où il était et on lui dit qu'il passait son examen dans la classe d'artillerie. 'Oh!' dit M. Bauer ironiquement, 'il apprend donc quelque chose?' 'Monsieur,' répondit un condisciple, 'c'est le meilleur mathématicien de l'école.' 'C'est bien cela,' reprit le savant professeur ; 'j'ai toujours entendu dire qu'il n'y avait que les imbéciles qui pussent apprendre les mathématiques.'

40. Massillon et Louis XIV.

Louis XIV dit un jour à Massillon, après l'avoir entendu prêcher à Versailles : 'Mon père, j'ai entendu beaucoup de grands orateurs dans cette chapelle ; j'ai été extrêmement content d'eux. Mais, quant à vous, toutes les fois que je vous entends, je m'en vais mécontent de moi-même.'

41. Le Savoir-vivre du Seigneur de village.

Jean, duc d'Argyll, était avec quelques dames à l'opéra de Londres. Dans la loge où il se trouvait entra bientôt un gentillâtre de campagne, haletant, soufflant, suant, chaussé encore de ses bottes de chasse et le fouet à la main. Le duc se leva aussitôt, fit

un profond salut et s'écria : 'Monsieur, je vous suis fort obligé !' 'Oh ! mais comment ? de quoi donc ?' 'De n'avoir pas amené votre cheval jusqu'ici.'

42. Une Enigme.

Il est un être qui est citoyen du monde entier, et qui voyage sans cesse. L'air n'est pas plus subtil ; l'eau n'est pas plus fluide. Il déplace tout, replace tout. Il est muet et pourtant il parle toutes les langues ; il est le plus éloquent des orateurs. Il apaise toutes les querelles, tous les tumultes, et il fomente et encourage tous les procès. Il enflamme le courage et pousse à la lâcheté, brave toutes les mers, brise toutes les barrières et ne séjourne jamais nulle part. Il diminue les distances géographiques et augmente les distances morales. Il rend plus abruptes les inégalités sociales, ou il les nivelle. Dans toutes les industries, c'est lui qui a le pouvoir. Il donne le repos et bannit le sommeil. Il est le bras droit de la tyrannie et la garantie de l'indépendance. La vertu le méprise et cependant elle ne saurait se passer de lui. Sa présence engendre l'orgueil, son absence l'humilie. . . . Mais de qui ou de quoi parlons-nous donc ? De l'argent.

43. L'Arabe affamé.

Un Arabe s'était égaré dans le désert. Depuis deux jours il errait çà et là sans trouver rien à manger ; il était en danger de mourir de faim, quand soudain il arriva près d'une de ces mares où les voyageurs abreuvent leurs chameaux, et tout auprès il vit gisant sur le sable un petit sac de cuir. 'Le ciel soit loué,' s'écria-t-il en le ramassant et en en sentant le poids ; 'je crois que ce sont des dattes ou des noisettes ! quel délicieux régal ce sera pour moi ! comme elles me rafraîchiront et me réconforteront !' En disant cela et plein d'un brûlant espoir, il ouvrit le sac ; mais, en voyant le contenu, il s'écria avec un soupir de tristesse : 'Hélas ! hélas ! ce ne sont que des perles !'—*Laurie's Series.*

44. Le Petit Garçon et le Sansonnet.

Un vieux garde-chasse avait dans sa chambre un sansonnet qui savait dire quelque phrases. Par exemple, quand son maître disait : 'Sansonnet, où es-tu ?' l'oiseau ne manquait jamais de répondre : 'Me voici.'

Le petit Charles, fils d'un voisin, prenait toujours un grand plaisir à voir et à entendre cet oiseau et venait souvent lui faire visite.

Un jour il arriva pendant l'absence du garde-chasse, s'empara aussitôt de l'oiseau et le mit dans sa poche. Il était sur le point de s'esquiver avec son butin lorsque le garde-chasse rentra. Trouvant Charles dans sa chambre et voulant faire plaisir à son petit voisin, il appela l'oiseau comme d'habitude, en lui criant : 'Sansonnet, où es-tu?' 'Me voici!' fut la réponse qui sortit de la poche du petit voleur.

45. Alexandre le Grand et le Pirate.

Alexandre le Grand demandait à un pirate, qu'on avait fait prisonnier et qu'on amenait devant lui, comment il était assez osé pour infester les mers et commettre ses infames déprédations. 'Dans mon intérêt personnel, comme vous faites,' répondit le pirate. 'Mais, comme je n'emploie qu'une seule galère, on me traite de pirate; tandis que vous, parce que vous faites vos expéditions avec toute votre flotte, on vous appelle roi.' Alexandre fit aussitôt mettre l'homme en liberté.

46. Le jeune Garçon et le Roi.

Louis XI, roi de France, descendit un soir à la cuisine de son palais et y trouva un jeune garçon d'environ quatorze ans qui faisait tourner la broche.

Frappé de la mine intéressante de l'enfant, le roi lui demanda : 'D'où viens-tu? comment t'appelles-tu? combien gagnes-tu ici?' 'Je suis de Poitiers; je m'appelle Louis, et je gagne autant que le roi.' 'Et que gagne le roi?' 'Ce qu'il lui faut pour vivre et moi aussi.'

47. Louis XIV.

Louis XIV naquit le 5 septembre 1638. Il n'avait que cinq ans quand il fut appelé au trône à la mort de son père, Louis XIII. Son règne fut le plus long de la monarchie française, car il dura soixante-douze années. Durant la minorité de Louis, Anne d'Autriche, sa mère, fut régente et gouverna la France avec le Cardinal Mazarin, qui devint premier ministre. Les cinq premières

années de sa minorité furent signalées par quatre grandes victoires, celles de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingen et de Lens, gagnées par le jeune duc d'Enghien, qui fut surnommé plus tard *le grand Condé*. Louis XIV avait vingt ans quand il commença à régner lui-même, après la mort de Mazarin.

48. La Reine.

Dans le sermon qu'il prononça à la cathédrale de St.-Paul, lors de l'avènement de la souveraine régnante d'Angleterre, le 'révérend' Sidney Smith donna carrière à certaines espérances pieuses et patriotiques qu'il est intéressant de rappeler aujourd'hui. 'Où s'arrêteraient,' s'écria-t-il, 'la gloire et le bonheur de notre patrie, si le Créateur dans sa miséricorde avait jeté dans le cœur de cette royale femme les germes de la sagesse et de la bonté! et si, donnant à ces germes le temps de se développer et de faire jouir nos petits-enfants des bienfaits qu'engendre la vertu, il lui accordait un long séjour sur cette terre et lui permettait de régner sur nous jusqu'à ce qu'elle soit accablée d'années! que de gloire! que de félicité! que de joie! quelle grâce divine!' Sidney Smith est-il donc aussi à compter parmi les prophètes? Bien des années se sont écoulées depuis son temps, et ce rêve qu'il a caressé est réalisé depuis plus d'une génération. Cette période victorienne qui, nous l'espérons, est encore loin de sa fin, est peut-être la plus heureuse et la plus paisible, sans être la moins glorieuse de notre histoire.

49. Lord Raglan.

Lord Fitzroy Somerset, qui fut plus tard Lord Raglan, était un fils cadet du cinquième duc de Beaufort et d'une fille de l'amiral Boscawen. Il naquit en 1788 et entra dans l'armée en 1804. En 1808, Sir Arthur Wellesley, au moment de partir pour aller faire sa première campagne en Portugal, attacha le jeune Lord Fitzroy Somerset à son état-major. Durant sa carrière dans la Péninsule, il le retint auprès de lui, d'abord comme aide-de-camp et plus tard comme secrétaire militaire. Entre la première restauration des Bourbons, en 1814, et la fuite de Louis XVIII, au printemps de l'année suivante, Lord Fitzroy Somerset fut secrétaire d'Ambassade à Paris. Ce fut durant cet intervalle de paix qu'il épousa Emilie Wellesley, fille du troisième comte de Mornington et nièce

du duc de Wellington. Quand la guerre recommença, il reprit ses fonctions de secrétaire militaire et d'aide-de-camp du duc de Wellington et servit sous lui dans sa dernière campagne. A Waterloo, il était à cheval près de la ferme de la Haie-Sainte, lorsqu'un boulet lui emporta le bras droit.—*A. W. Kinglake* (*Invasion de la Crimée*).

50. MAHOMET.

Nous sommes loin de voir en Mahomet l'imposteur grossier et impie peint par certains auteurs ; mais nous sommes d'un autre côté peu disposés à lui reconnaître le mérite d'une vaste prévoyance et de ce plan profondément combiné de conquête universelle qu'on lui a attribué. Certes, c'était un génie supérieur, doué d'une imagination féconde ; mais il nous paraît avoir cédé le plus souvent aux impulsions ou aux entraînements du moment ; il nous paraît aussi que, dans une grande mesure, il a été le jouet des circonstances. Ses succès militaires n'ont éveillé en lui ni orgueil ni gloriole, comme ils eussent fait s'ils eussent été cherchés dans un but égoïste. Au temps de sa plus grande puissance, il conserva la même simplicité de mœurs et d'extérieur qu'aux jours d'adversité. Loin d'affecter un appareil royal, il était mécontent si, quand il entrait dans une maison, on lui montrait plus de respect qu'à l'ordinaire.—*W. Irving* (*Vie de Mahomet*).

51. 'ICH DIEN.'

A la bataille de Crécy furent tués le roi de Majorque et le roi de Bohème. La fin de celui-ci fut remarquable. Il était fort âgé et la vieillesse avait amené la cécité ; mais, résolu à risquer sa vie et à donner ainsi l'exemple aux autres, il fit attacher les rênes du cheval qu'il montait aux chevaux de deux gentilshommes de sa suite qui étaient à ses côtés. Ce fut dans cette position, les chevaux encore debout autour d'eux, que son corps et ceux des gentilshommes de son escorte furent trouvés après la bataille. Son écusson se composait de trois plumes d'autruche, avec la devise allemande *Ich dien*, 'Je sers.' C'est cet écusson et cette devise que le Prince de Galles et ses successeurs ont adoptés en souvenir de cette glorieuse victoire.

52. ARNOLD DE WINKELRIED.

A la bataille de Sempach, un chevalier du canton d'Unterwalden, en Suisse, nommé Arnold de Winkelried, voyant que ses compatriotes ne pouvaient pas forcer la ligne de bataille des Autrichiens, armés de pied en cap et formés en colonne serrée, conçut le généreux dessein de se sacrifier pour sa patrie. 'Mes amis,' dit-il aux Suisses qui l'entouraient, 'je vais sacrifier ma vie pour ma patrie. Je vous recommande seulement ma famille. Suivez-moi.' Là-dessus il les forma en triangle, se plaça à leur tête, marcha sur le centre de l'ennemi, et, saisissant autant de piques qu'il put en embrasser, il se jeta par terre, ouvrant ainsi à ceux qui le suivaient un chemin pour pénétrer dans l'épaisse colonne des Autrichiens. Ceux-ci, une fois enfoncés, furent vaincus, le poids de leurs armes leur étant devenu fatal.

53. FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT.

François Ier mourut à Rambouillet, le dernier jour de mars, dans la cinquante-troisième année de son âge et dans la trente-troisième année de son règne. Sa rivalité ouverte avec l'empereur dura vingt-huit ans et entraîna la plus grande partie de l'Europe dans des guerres. Bien des circonstances y contribuèrent. L'animosité des deux princes était fondée sur l'opposition de leurs intérêts et finit par l'exaspération, non-seulement parce qu'ils se faisaient réciproquement du mal, mais aussi parce qu'ils s'insultaient l'un l'autre. D'ailleurs, quelques avantages que l'un des deux semblât avoir sur l'autre, ces avantages étaient compensés par quelque circonstance favorable particulière à celui-ci. Les états de l'empereur avaient une étendue plus grande ; ceux du roi français étaient plus compactes. François était roi absolu ; le pouvoir de Charles était limité, mais il suppléait à l'absence d'autorité par l'habileté. Les troupes de celui-là étaient plus impétueuses et plus entreprenantes ; les soldats de celui-ci étaient mieux disciplinés et plus durs à la fatigue. Les capacités et les talents des deux monarques étaient aussi différents que les avantages qu'ils possédaient et contribuèrent à prolonger la lutte où ils se trouvaient engagés.—*Robertson.*

54. La Fayette.

La cause des Américains était, en haine de ce pays-ci, très populaire en France. Franklin et Silas Deane étaient arrivés à Paris, en qualité d'envoyés, pour solliciter l'appui des Français ; et bien que ceux-ci ne fussent pas encore résolus à se déclarer ouvertement en faveur des Américains, ils leur prêtaient assistance en secret. Beaucoup d'officiers français s'étaient rendus en Amérique pour offrir leurs services ; et parmi eux le plus distingué par le rang et la fortune était le jeune marquis de La Fayette, qui n'avait pas encore vingt ans. Les Américains lui donnèrent le grade de maréchal de camp (général de brigade) et il consentit à servir sans traitement. En Angleterre, Chatham se présenta encore une fois à la Chambre des Lords et fit un appel éloquent, mais vain, à la conciliation. Les efforts de Chatham dans cette cause furent nobles, éclairés et patriotiques.—*D. Hume.*

55. Anciens Usages des Gaulois.

Les femmes étaient admises à toutes les assemblées où se débattaient les questions de paix et de guerre. Ceux dont c'était le devoir de faire observer le silence avaient le droit de couper un morceau du vêtement de celui qui était trop bruyant. Un homme trop corpulent était passible d'une amende, qui devenait plus ou moins grande à mesure que la corpulence augmentait ou diminuait. Quand une jeune fille était nubile, le père invitait les jeunes gens des environs à dîner ; elle choisissait alors celui qu'elle préférait ; et, comme marque de sa préférence, c'était lui à qui elle présentait d'abord le bassin pour faire ses ablutions.

Les Gaulois commettaient souvent la décision de leurs différends à deux corneilles. Chaque partie plaçait un gâteau de farine trempé dans le vin et l'huile sur une même planche, qu'on portait au bord d'un certain lac. On voyait bientôt des corneilles fondre sur les gâteaux, en éparpiller un et manger l'autre tout entier. Le plaideur dont le gâteau n'était qu'éparpillé gagnait sa cause.

56. Le Progrès.

Il est agréable de penser que l'esprit public en Angleterre s'est adouci, en même temps qu'il a mûri, et que, dans le cours des siècles, le peuple anglais est devenu non-seulement plus sage mais

aussi plus bienveillant. Il n'est pas une page d'histoire ou de littérature légère au dix-septième siècle qui ne contienne quelque preuve que nos ancêtres étaient moins humains que leur postérité. La discipline dans les ateliers, les écoles, les familles, bien qu'elle ne fût nullement plus efficace que de nos jours, était infiniment plus sévère. Des maîtres de maison, bien nés et bien élevés, avaient l'habitude de battre leurs domestiques. Le pédagogue ne connaissait d'autre moyen d'enseigner que celui de battre ses élèves. Des maris de position honorable n'avaient pas honte de battre leurs femmes. Les factions ennemies étaient tellement implacables qu'on peut à peine s'en former une idée.—*Macaulay.*

57. Fidèle.

Fidèle, le fameux chien suédois, était jeune et fort quand son maître mourut. Il suivit le convoi funèbre au cimetière de Sainte-Marie, à Stockholm, et, quand la fosse fut comblée, il se coucha dessus. Ce fut en vain que plusieurs personnes tentèrent de l'emmener ; il résista à tous leurs efforts.

Une dame, touchée de cette affection fidèle, lui apportait chaque jour à manger, et, durant l'hiver, lui envoyait des tapis et des couvertures. Constant dans sa douleur, le chien resta plusieurs années sur la tombe, été et hiver, jour et nuit, les yeux constamment fixés sur le lieu de repos de celui que ni l'absence ni le temps ne pouvaient effacer de sa mémoire.

58. Le Manteau.

Plusieurs soldats entrèrent dans un village en temps de guerre. Ils demandèrent un guide et ordonnèrent à un vieux journalier de les accompagner. Comme il faisait très froid, qu'il neigeait et que le vent soufflait avec violence, cet homme pria les paysans de lui prêter un manteau ; mais ils refusèrent d'accéder à sa demande. Un vieillard étranger, qui avait été chassé de chez lui par la guerre, eut seul pitié du laboureur, et, quoiqu'il fût très pauvre, lui donna son vieux manteau. Les soldats s'éloignèrent. A une heure avancée de la soirée, un beau jeune officier, vêtu d'un magnifique uniforme et portant une décoration sur la poitrine, entra à cheval dans le village et se fit conduire chez le vieillard qui avait prêté son manteau au guide. Aussitôt qu'il aperçut l'officier, le bon vieillard jeta un grand cri : 'Mais c'est mon fils Rodolphe !' dit-il, et il courut vers lui. Rodolphe avait été forcé de se faire soldat plusieurs

années auparavant ; et, comme il était honnête et brave, aussi bien qu'intelligent, il avait passé officier. Il n'avait eu aucune nouvelle de son père, qui avait autrefois été négociant dans une grande ville ; mais il avait reconnu le vieux manteau et le récit du guide l'avait convaincu que son père demeurait dans ce village. Le père et le fils versèrent des larmes de joie, et les personnes qui les entouraient pleuraient avec eux.

59. La Vanité du Coq.

Un coq, perché sur le haut d'un mur, disait : ' Personne n'est si grand que moi. Nul n'a de si belles plumes ; aucun coq n'a une crête d'un rouge si éclatant. Toutes les poules m'écoutent ; je les appelle, elles viennent. Je leur donne un ver à manger ; je les laisse faire ; je leur dis : " Mangez, mangez, mes bonnes poules ; ne faites pas attention à moi ; n'ayez pas peur. Je suis bien aise que cela vous fasse plaisir. Je vous en trouverai encore, quand je le voudrai." ' ' Ce coq fait tant de vacarme,' dit un homme qui entrait dans la basse-cour, ' qu'il faudra le tuer, s'il ne se tait pas.' Le coq entendit cela, descendit du mur et alla se cacher dans la grange. Il y serait mort de faim sans les poules, qui le découvrirent et qui lui apportèrent à manger. Il devint humble et doux, et quand il montait sur le mur c'était pour voir si son homme était hors de vue. S'il l'apercevait au loin, il faisait entendre son chant et puis courait à la grange aussi vite qu'il pouvait. Si, au contraire, l'homme était à portée de le voir ou de l'entendre, maître coq n'avait pas un mot à dire.

60. Lettre de Lord Wellington au général Freyre.

' *Le 24 décembre* 1813.

' La question qui nous divise, ces messieurs (les généraux espagnols) et moi, c'est celle de savoir s'ils pilleront ou s'ils ne pilleront pas. J'ai été obligé de prendre des mesures sévères contre les troupes du général Morillo. Je suis fâché que cela déplaise à ces messieurs ; mais les actes dont je me plains les déshonorent bien plus que les mesures que ces actes ont rendues nécessaires.

' Si j'étais assez scélérat pour souffrir le pillage, ne voyez-vous pas que la France, toute riche qu'elle est, serait exposée à un ruine complète ?

'Le général Morillo a dit lui-même au général Hill qu'il est impossible d'empêcher le mal ; qu'il n'y a pas un seul soldat, pas un seul officier dans l'armée espagnole qui n'ait reçu des lettres de sa famille, lettres dans lesquelles il lui est enjoint de profiter de l'occasion pour remplir ses poches en France. Il est donc de mon devoir d'arrêter ces désordres ; tout ce que je regrette c'est que les généraux espagnols ne comprennent point que toutes les mesures que j'ai prises étaient strictement et absolument nécessaires.'

61. Les Perroquets.

Un marchand, qui avait sa boutique dans la rue du Vieux Bailey, à Londres, en face de la prison, avait deux perroquets, un vert et un gris. Le perroquet vert avait appris à parler quand on frappait à la porte de la rue, le gris quand on sonnait ; mais ils ne savaient l'un et l'autre que deux petites phrases. La maison où ils demeuraient avait une façade en saillie de construction ancienne ; du trottoir du même côté de la chaussée, le premier étage ne se voyait pas. Un jour on les avait laissés seuls en dehors de la fenêtre. Quelqu'un frappa à la porte de la rue. 'Qui va là?' dit le perroquet vert. 'L'homme au cuir,' fut-il répondu. 'Oh ! oh !' répliqua l'oiseau. La porte ne s'ouvrant point, l'inconnu frappa encore une fois. 'Qui va là?' dit Jacquot vert. 'Qui va là?' s'écria l'homme; 'pourquoi ne descendez-vous pas?' 'Oh ! oh !' répéta le perroquet. Ceci mit l'étranger tellement en colère qu'il sonna furieusement. 'Allez à la grille (porte),' dit une nouvelle voix, qui était celle du perroquet gris. 'A la grille?' répéta l'homme, qui ne voyait pas d'entrée pareille, et qui pensait que les domestiques se moquaient de lui. 'Quelle grille (porte)?' demanda-t-il en se reculant pour examiner la localité. 'Porte-Neuve,' répondit le perroquet gris, juste au moment où le visiteur irrité découvrait qui avait répondu à son appel.—*Goldsmith.*

62. Le Duc de Marlborough.

Pendant une promenade à cheval qu'il faisait avec monsieur le commissaire Marriott, le duc de Marlborough fut surpris par la pluie. Le commissaire demanda à son domestique, qui était à cheval derrière lui, de lui passer son manteau. Le domestique obéit. A son tour le duc demanda son manteau, et eut à le demander une seconde fois, son valet ne le lui ayant pas apporté de suite. Occupé à arranger sa selle, cet homme répondit alors d'un

ton irrité : 'Quand il pleuvrait des pierres, il faut que vous attendiez que je l'aie.' Le duc se tourna simplement vers M. Marriott et dit : 'Je ne voudrais, pour rien au monde, avoir l'humeur de ce garçon-là.'—*Mrs. Thomson.*

63. Assuré.

La locomotive d'un train ordinaire de chemin de fer se brisa à mi-chemin entre deux stations. Comme on attendait à tout moment un train direct, les voyageurs furent instamment invités à descendre de voiture. Seul, un paysan en culotte de peau et en bottes hautes, qui était assis dans le coin d'un compartiment, et confortablement emmitouflé dans une couverture de voyage, refusa obstinément de bouger. En vain le conducteur le priait de sortir, en lui disant que l'express allait arriver, et que selon toutes les probabilités le train serait mis en pièces ; le voyageur tira un billet d'assurance de sa poche et s'écria : 'Ne voyez-vous pas que j'ai assuré ma vie ?' Là-dessus il éclata de rire et se rejeta dans son coin. Il fallut le faire sortir de force du wagon, sur lequel l'express se précipitait un instant après.

64. Félonie,* non pas Haute Trahison.

Le docteur Hayward avait écrit sur le détrônement de Richard II un ouvrage dans lequel il exprimait des sentiments qui déplurent beaucoup à la reine Elisabeth. Elle l'envoya à la Tour, et l'eût peut-être envoyé à l'échafaud, parce qu'elle s'imaginait que le livre était plus important qu'il ne l'était réellement. Elle demanda à Lord Bacon si l'ouvrage ne constituait pas une haute trahison. 'Non,' répondit Bacon, qui avait à cœur de sauver son ami, 'il n'y a point là le crime de trahison, mais c'est certainement un vol qualifié.'* 'Vol qualifié?' s'écria la reine ; 'comment cela?' 'Parce que,' dit le légiste, 'il a volé la plus grande partie de ses expressions et de ses pensées à Tacite' La reine rit et gracia le docteur.—*Les Prisons de Londres.*

65. Acquitté sur son propre aveu.

Un voleur bien connu, mis en jugement pour un crime entraînant la peine de mort, avoua le vol dont il était accusé. En pré-

* La félonie, crime de trahison et de rébellion du vassal qui agissait contre la foi due à son seigneur, a nécessairement disparu des codes français depuis longtemps. Le 'vol qualifié' est celui qui est accompagné d'une circonstance aggravante.

sence de cet aveu, le juge avisa le jury de déclarer l'accusé coupable. Les jurés, après s'être consultés, le déclarèrent cependant '*non coupable.*' Sur quoi le juge leur dit d'en délibérer encore une fois ; mais ils rapportèrent le même verdict. Le magistrat en demanda la raison. 'Nous en avons assez, de raisons,' dit le président du jury ; 'nous connaissons tous l'accusé pour un des plus grands menteurs qui existent.'

66. La Persévérance.

La persévérance est une qualité essentielle, quelle que soit la profession que l'on embrasse. C'est d'ailleurs dans la jeunesse qu'il faut acquérir cette habitude inestimable. On échoue dans la vie bien plus souvent faute de persévérance que faute de talent ou de bonne volonté. Ce ne fut pas le lièvre, mais la tortue qui gagna à la course ; pareillement, ce n'est pas celui qui est pressé qui a du succès dans ses études, mais bien celui qui marche d'un pas ferme et égal. Ce n'est ni au défaut de goût pour l'étude, ni à l'absence du désir ou de la disposition à apprendre qu'il faut attribuer le fait que les vrais érudits sont si rares ; mais bien plutôt au défaut de persévérance et de patience.—*William Cobbett.*

67. Exécution de Sir Walter Raleigh.

Le shériff repoussa Sir Hugh Ceeston de l'échafaud. 'Ne craignez pas,' dit Raleigh à son vieil ami ; 'moi je suis sûr d'avoir une place.' Un vieillard tout chauve s'avança pour voir le héros condamné et prier pour lui. Sir Walter ôta son bonnet et le plaça sur la tête du spectateur, en disant : 'Prenez-le, mon ami ; vous en aurez plus besoin que moi.' Puis, se tournant vers quelques gentilshommes de ses amis, il s'écria : 'J'ai un long voyage à faire ; il faut que je vous dise adieu.' En arrivant à l'échafaud, il dit d'une voix calme : 'A présent je vais à Dieu ;' et, touchant la hache, il ajouta : 'Voici une médecine violente, mais elle guérit tous les maux.' L'exécuteur hésitait à décapiter cet homme illustre, lorsqu'enfin le brave chevalier lui dit : 'Que crains-tu ? Frappe, mon ami.' Un instant après il était mort.—*Catherine Sinclair.*

68. La Capitulation de Baylen.

Le général Castaños avait vieilli à une cour, pour laquelle il était plus fait que pour un camp. La chaleur, les bagages dont les Français s'étaient encombrés, et aussi la suffisance de celui qui les

commandait lui firent gagner la victoire de Baylen. Il eut le bon sens et la modestie d'attribuer son succès à ces circonstances. Quant au général français Dupont, il conserva sa vanité, jusque dans sa disgrâce. En remettant son épée à Castaños, il lui dit : 'Vous pouvez bien être fier de cette journée, général. C'est un fait remarquable que jusqu'à présent je n'ai jamais perdu une bataille rangée, et pourtant j'ai assisté à plus de vingt batailles et je les ai gagnées toutes.' 'Cela est d'autant plus remarquable,' répondit sèchement le sarcastique Espagnol, 'que moi je n'avais jamais assisté à une bataille jusqu'à ce jour.'—*Lord Holland.*

69. Le Déshonneur est une punition suffisante.

Lorsque l'impératrice Catherine reçut des députés de toutes les provinces de son vaste empire, elle demanda à deux Scythes quelles étaient les lois qui, selon eux, convenaient le mieux à leur nation. 'Nos lois sont peu nombreuses,' dit l'un d'eux, 'et il ne nous en faut pas davantage.' 'Quoi !' s'écria l'impératrice. 'Ne commet-on jamais de vol ni de meurtre parmi vous ?' 'Ces crimes se voient parfois chez nous,' répondit le délégué, 'et on les punit. Celui qui prend injustement la vie d'un autre homme est mis à mort.' 'Mais,' ajouta l'impératrice, 'quelle peine infligez-vous au voleur ?' 'Comment !' s'écria le Scythe, 'n'est-il pas suffisamment puni par la découverte ?'—*Sir John Carr* (*Voyages*).

70. L'Etiquette.

Dans un traité de l'étiquette, on raconte que George IV, alors qu'il n'était que Prince de Galles, répondit un jour au salut de tous ceux qui le saluaient dans les rues. Toutefois, quand il arriva près d'un homme qui balayait le passage dans la boue il passa auprès de lui sans le regarder. L'écrivain qui rapporte ce fait discute gravement le point de savoir si le prince avait eu raison de faire cette exception, et il décide en faveur de son Altesse Royale. 'Saluer un mendiant sans lui rien donner,' dit-il, 'eût été une raillerie ; et s'arrêter pour lui donner la pièce eût été quelque chose comme de l'ostentation chez un prince.'—*C. Sinclair.*

71. L'Ingratitude.

On raconte l'histoire d'un jeune garçon qui, en traversant un bois épais, suppliait la Providence de le protéger contre les dangers de la forêt, et qui pria diligemment jusqu'au moment où il eut

laissé les arbres derrière lui et qu'il fut arrivé en rase campagne. Aussitôt, exhalant un profond soupir de soulagement, 'Voilà qui est bien,' dit-il ; 'je puis me protéger moi-même à présent.' Ce que cet enfant a dit, nous l'éprouvous nous-mêmes, non-seulement dans notre conduite envers le Tout-Puissant, mais aussi dans nos rapports journaliers avec nos semblables. Tant que le danger menace, nous sommes bien aises d'être aidés, de quelque part que l'aide vienne ; mais, du moment que le bois est laissé derrière nous, et que nous sommes arrivés sur un terrain plus sûr, notre esprit fait écho au cri de ce jeune garçon. Nous crions bien haut que nous pouvons nous protéger nous-mêmes ; nous sommes trop heureux d'être débarrassés de nos bienfaiteurs et nous pensons que nous ne saurions jamais faire passer assez vite le pilote de notre vaisseau sur le leur.

72. Prise de Delhi.

Ce fut le 14 septembre 1857 que l'on donna l'assaut à Delhi, la place forte des rebelles. Après une lutte sanglante, elle fut emportée, et complètement réduite le vingt du même mois. Les ennemis avaient abandonné leur camp au-delà des murs. Ils furent poursuivis par nos troupes, qui en tuèrent un grand nombre. Le roi et la reine de Delhi furent faits prisonniers. Parmi les prisonniers se trouvaient aussi les deux fils et un petit-fils du roi, qui furent aussitôt fusillés. Notre perte fut grande. Parmi les héros de cette journée nous avons à déplorer la perte du général Nicholson, qui mourut de ses blessures. Ce siège est des plus remarquables, car le nombre des rebelles était au moins trois fois plus grand que celui des assiégeants.

73. Ordre du jour du Général Havelock après la bataille de Cawnpore.

'Soldats ! votre général est content et plus que content de vous. Il n'a jamais vu de troupes plus solides. Mais vos labeurs ne font que commencer. Entre le sept et le seize de ce mois, vous avez, sous le soleil indien de juillet, fait cent vingt-six milles et livré bataille quatre fois. Mais vos camarades sont en danger à Lucknow ; Agra est assiégé ; Delhi est encore le foyer de la révolte. Trois villes sont à sauver ; deux places fortes à bloquer. Votre général a la confiance qu'il pourra accomplir tout cela et rendre la tranquillité à cette partie de l'Inde, pourvu que vous le secondiez de vos efforts et que votre discipline soit égale à votre valeur.

Montagnards Ecossais ! J'avais le désir le plus vif de vous

donner l'occasion de montrer comment vos prédécesseurs ont vaincu à Maida :—vous n'avez point dégénéré. La charge qui a emporté Assaye n'a pas été plus silencieuse, plus ferme, plus résolue, que celle qui a emporté le village de Jausemow le seize de ce mois. —*W. Brook.*

74. Mort de Sir John Moore.

On le transporta à son logement, où on le coucha sur un sofa. La douleur que lui causait sa blessure devint plus intense. Il parlait avec difficulté et seulement par intervalles. Il fut ferme et calme jusqu'à la fin. Une fois seulement, en parlant de sa mère, il manifesta une vive émotion. 'Vous savez,' dit-il à son vieil ami, le colonel Anderson, 'que c'est ainsi que j'ai toujours désiré mourir. . . . J'espère,' s'écria-t-il, 'que le peuple d'Angleterre sera content de moi. J'espère que ma patrie me rendra justice !' . . . . Ces nobles paroles furent les dernières qu'il prononça. Ses souffrances ne se prolongèrent pas. Il expira en serrant fortement dans la sienne la main du colonel Anderson.

Peu après la tombée de la nuit, les restes mortels de Sir John Moore furent silencieusement enterrés à la citadelle de la Corogne. Des soldats creusèrent sa tombe ; des soldats le placèrent dans la terre. Il fut enseveli dans son manteau d'uniforme et on le laissa endormi et seul sur un bastion—lit d'honneur bien choisi pour le lieu de repos d'un héros.—*Mémoires militaires du Duc de Wellington, par le Major Moyle Sherer.*

DEUXIÈME PARTIE.

75. ANECDOTES TIRÉES DU RECUEIL DE BEETON.

Deux hommes à la mode rencontrèrent dans une rue étroite à Glasgow une belle jeune personne, dont l'oreille fut bientôt frappée par les paroles suivantes : 'Dis donc, Jeannot, voici un endroit aussi étroit que le passage de Balaam' (nom d'une ruelle de Glasgow). 'Oui,' dit le compagnon du premier interlocuteur, 'et, de même que Balaam, me voici arrêté par un ange.' 'Et moi par un âne,' rétorqua la jeune dame.

*

A toutes les lettres demandant une souscription, pour n'importe quel objet, le Lord Erskine répondait selon une formule régulière qu'il avait adoptée, et que voici : 'Monsieur, je suis fort honoré de votre démarche auprès de moi, et je vous prie d'accepter (ici le lecteur avait à tourner le feuillet) les sincères salutations de votre obéissant serviteur.'

*

Un polémiste demandait l'opinion d'un ami sur une brochure qu'il venait de publier. 'Elle n'a qu'un défaut,' répondit l'ami ; 'elle est trop longue.' 'Cela s'explique aisément,' répliqua l'auteur ; 'je n'ai pas eu le temps de la faire plus courte.'

*

Un ecclésiastique avait prononcé à Cambridge un sermon dont un de ses auditeurs faisait l'éloge. 'Oui,' dit le monsieur à qui celui-ci en parlait, 'c'était un bon sermon, mais il l'a volé.' Ce propos fut rapporté au prédicateur, qui s'en offensa et somma l'auteur de le retirer. 'En général, je ne suis guère disposé à rétracter mes paroles,' répondit l'agresseur, 'mais dans ce cas-ci je veux bien le faire. J'ai dit que vous aviez volé le sermon. J'ai eu tort ; car, en rentrant chez moi et en me référant au livre dans lequel je pensais qu'il avait été pris, *je l'y ai trouvé.*'

*

Après la perte de la bataille de la Boyne les Français seuls se retirèrent en bon ordre. Les précautions prises de Jacques II pour assurer sa fuite réussirent parfaitement ; il se sauva sous

la protection du régiment de cavalerie du général Saarsfield et gagna Dublin aussi vite que la peur put l'y porter. Il eut la bassesse de tenter de rejeter le blâme de la défaite sur les braves Irlandais. Au moment où il atteignait le château de Dublin, il dit à Lady Tyrconnell, qui était venue à sa rencontre : 'Vos compatriotes irlandais, madame, savent courir très vite.' Il reçut cette sanglante réponse: 'Votre majesté les surpasse en ceci comme dans tout le reste, car c'est elle qui a remporté la palme.'

*

Le docteur Henniker causant un jour avec le comte de Chatham, celui-ci lui demanda une définition de l'esprit. 'L'esprit,' repartit le docteur, 'est ce que serait une pension accordée par votre seigneurie à son humble serviteur, ***une bonne chose bien appliquée.***'

*

Monsieur Nicholls rapporte qu'il se trouvait par hasard chez Johnson, à Bolt Court, le jour où le célèbre acteur Henderson lui fut présenté. La conversation s'étant portée sur les sujets dramatiques, Henderson demanda au docteur son opinion sur 'Didon,' et sur Joseph Read, l'auteur de la pièce. 'Monsieur,' dit Johnson, 'je n'ai jamais fait de mal à cet homme. Eh bien ! le croiriez-vous ? il a insisté pour me lire sa tragédie !'

*

Quelqu'un ayant demandé à Cumberland son opinion sur 'l'Ecole de la Médisance' de Sheridan, il répondit : 'Je m'étonne qu'on puisse se moquer du public à ce point. Je suis allé voir cette comédie, et je n'ai pas pu rire une seule fois depuis le commencement jusqu'à la fin.' Ce propos ayant été répété à Sheridan : 'C'est ingrat à lui,' s'écria-t-il ; 'car moi je suis allé voir sa tragédie l'autre soir, et je n'ai fait que rire d'un bout à l'autre.'

*

Un monsieur se présenta chez Douglas Jerrold pour demander une souscription en faveur d'un ami mutuel dans la détresse. Ce n'était pas la première fois qu'un pareil appel à sa bourse était fait pour la même personne ; aussi la demande fut-elle reçue avec une humeur qui n'était rien moins que favorable. 'Voyons,' dit Jerrold, 'combien X doit-il cette fois?' 'Mais,' répondit celui qui venait faire la demande, 'je crois qu'un quatre et deux zéros feraient l'affaire et le remettraient à flot.' 'Eh bien, inscrivez-moi pour un des zéros,' fut la réplique de Jerrold.

*

Le Duc de Buckingham disait un jour à Sir Robert Viner : 'Je mourrai mendiant ; j'en ai bien peur.' 'Du train dont vous y

allez,' répondit Sir Robert, 'vous *vivrez* mendiant : c'est de cela que j'ai peur.'

*

Un sot personnage, qui fatiguait le docteur Parr du récit de ses petites incommodités, se plaignait aussi de ne jamais pouvoir sortir de chez lui sans prendre un rhume de cerveau. 'Il n'y a pas là de quoi s'étonner,' repartit le docteur. 'Vous sortez la tête vide ; il faut bien qu'il y entre quelque chose.'

*

Lord North avait coutume de s'endormir pendant les harangues parlementaires de ses adversaires, laissant à Sir Grey Cooper le soin de prendre note de ce qui se dirait d'important. Dans un débat sur la construction des navires, un orateur ennuyeux traita le sujet historiquement, commençant par une description de l'arche de Noé et retraçant le progrès de l'art de la construction navale depuis son origine. Au moment où il fut question de l'Armada espagnole, Sir Grey éveilla par inadvertence le premier ministre endormi, et celui-ci de s'informer à quelle période l'honorable membre en était. 'Au règne d'Elisabeth,' fut la réponse. 'Oh ! Sir Grey, que ne m'avez-vous donc laissé dormir encore un siècle ou deux ! '

*

L'épitaphe satirique composée sur Charles II, à sa propre demande, par son spirituel favori, le Comte de Rochester, n'était pas plus sévère qu'elle n'était juste :

'Ci gît le roi Charles second.
Nul ne se fie à sa parole :
Jamais il n'a dit chose folle,
Mais n'a jamais rien fait de bon.

'Ceci,' fit observer le monarque enjoué, quand il lut cette épitaphe pour la première fois, 's'explique aisément : mes paroles sont bien à moi ; mes actes sont ceux de mon ministère.'

*

Beaumarchais, l'auteur du 'Mariage de Figaro,' était fils d'un horloger de Paris ; mais à force de talents il se rendit célèbre et gagna une grande fortune. Un jeune gentilhomme insolent entreprit de blesser sa fierté par une allusion à son humble origine. Il lui présenta sa montre, en lui disant : 'Examinez-la, monsieur ; elle ne va pas bien. Veuillez rechercher la cause.' Beaumarchais tendit la main gauchement, comme pour recevoir la montre, mais il trouva moyen de la laisser tomber sur le pavé. 'Vous voyez, mon

cher monsieur,' répondit-il, 'que vous vous êtes mal adressé ; mon père m'a toujours dit que j'étais trop maladroit pour être horloger.'

*

Une des curiosités montrées il y a quelque temps à une galerie publique d'objets curieux était soi-disant le crâne d'Olivier Cromwell. Un visiteur fit l'observation que ce ne pouvait pas être le crâne de Cromwell, attendu que le célèbre protecteur avait une très grosse tête, et ceci était un crâne de petite dimension. 'Oh ! je sais bien cela,' dit le propriétaire de la collection, sans se troubler ; 'mais, remarquez bien ! ceci c'était son crâne quand il était petit garçon.'

*

Lalande se trouvait un jour assis à table entre madame de Staël et madame Récamier. 'Que je suis heureux !' s'écria-t-il ; me voici placé entre l'esprit et la beauté !' 'Et sans avoir ni l'un ni l'autre,' ajouta madame de Staël.

*

Jacques, Duc d'York, dans une visite qu'il fit à Milton, lui dit : 'Ne pensez-vous pas que votre cécité est une punition du Ciel, parce que vous avez pris la défense des assassins de mon père?' 'Il est vrai, monseigneur,' répondit le poète, 'que j'ai perdu *mes yeux* ; mais si toutes les calamités que nous envoie la Providence sont à considérer comme des punitions du Ciel, rappelez-vous que votre père a perdu *sa tête.*'

*

Les deux Sheridan, le père et le fils, étaient un soir à souper chez Michel Kelly, à un temps où le jeune Thomas espérait entrer au Parlement. 'Je pense, mon père,' dit le jeune homme, 'que beaucoup de ceux qui, dans la Chambre des Communes, se disent grands patriotes sont de grands hâbleurs. Quant à moi, je ne m'engagerai dans aucun parti. Au contraire, j'écrirai en caractères lisibles sur mon front : "A louer."' 'Tu pourrais écrire au-dessous : "Non meublé,"' répondit le père.

76. Le Beau Sexe.

Mesdames, si vous êtes beaucoup plus belles que nous, vous devriez reconnaître, et ce ne serait que strictement juste, que nous vous avons aidées en nous enlaidissant volontairement. Votre supériorité en beauté résulte de deux choses : d'abord du soin que vous prenez d'augmenter vos charmes, et, en second lieu, du zèle que nous montrons à les relever par le contraste de notre laideur achevée, de l'ombre que nous fournissons à vos attraits.

Vos tresses longues, flexibles, onduleuses sont d'autant plus

belles que nous coupons nos cheveux courts ; vos mains sont d'autant plus blanches, plus petites et plus délicates que nous nous sommes réservé les travaux et les fatigues qui élargissent et endurcissent les mains.

Nous avons consacré exclusivement à votre usage les fleurs, les plumes, les rubans, les bijoux, la soie, les broderies d'or et d'argent. Pour augmenter plus encore la différence entre les sexes, —et c'est là votre plus grand charme—et pour vous allouer la belle part, nous avons partagé avec vous les nuances de la nature. C'est à vous que nous avons laissé les couleurs riches et éclatantes, ou douces et harmonieuses ; nous avons gardé pour nous celles qui sont sombres et ternes. Nous vous avons laissé le soleil et la lumière ; nous avons gardé la nuit et les ténèbres.

Nous avons monopolisé les routes dures, rocailleuses, qui élargissent les pieds ; et vous, nous ne vous laissons marcher que sur des tapis.

77. Un Tour d'écolier.

Il y avait dans la classe un élève qui était toujours le premier, et que, malgré mes efforts, je n'étais jamais parvenu à supplanter. Les jours se suivaient et il gardait sa place, quoi que je fisse. Mais enfin je m'aperçus que, lorsqu'on l'interrogeait, ses doigts cherchaient un certain bouton, toujours le même, au bas de son gilet. Enlever ce bouton devenait donc expédient à mes yeux, et, dans un moment fatal, il fut coupé au moyen d'un canif. Grande fut mon anxiété de connaître le résultat de ce mauvais coup. Il ne réussit que trop. Quand le jeune homme fut de nouveau interrogé, ses doigts allèrent à la recherche du bouton ; mais il n'était plus là. Dans sa détresse il le chercha des yeux : il ne put pas plus le voir que le sentir. Il demeura confus et je pris possession de sa place, que du reste il ne recouvra plus. Je ne pense pas qu'il ait d'ailleurs jamais soupçonné l'auteur du préjudice qui lui avait été causé. Plus tard, en passant à côté de lui, j'ai souvent été affecté à sa vue ; souvent aussi j'ai résolu de lui faire réparation d'une manière ou de l'autre : mais tout cela finit par les bonnes résolutions. Quoique je n'eusse pas renouvelé connaissance avec lui, je le voyais souvent, car il avait une petite place à une des cours de justice d'Edimbourg. Le pauvre garçon ! Il est mort, je crois : il s'était de bonne heure adonné à la boisson.—*Autobiographie de W. Scott.*

78. ROGERS.

Rogers est taciturne ; on le dit raide et froid. Quand il se décide à causer, il cause bien, et sur tous les sujets sa délicatesse d'expression est aussi pure que ses vers. Si vous entrez dans sa maison, dans son salon, dans sa bibliothèque, vous ne pouvez vous empêcher de dire : Ceci n'est pas la demeure d'un esprit vulgaire. Pas une gemme, pas une médaille, pas un livre jeté au hasard sur la cheminée, sur le sofa ou sur la table, qui n'annonce l'élégance pour ainsi dire dédaigneuse du propriétaire. Toutefois cette délicatesse même doit être la misère de son existence. Oh ! que de contrariétés son humeur a dû rencontrer dans sa vie !—*Byron.*

79. L'ARGENT.

L'argent est un très bon serviteur, mais un mauvais maître. On peut l'accuser d'injustice envers l'humanité, puisqu'il n'y a que peu d'hommes qui fassent de la fausse-monnaie, tandis que l'argent fait beaucoup d'hommes faux.

C'est pour avoir de l'argent que les hommes se battent, mendient, volent, souffrent la faim, mentent, vivent et meurent. Et cependant, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la Nature et Dieu font sans cesse résonner à leurs oreilles cette question solennelle : ' Quelle avantage pour l'homme d'avoir le monde entier s'il perd son âme ?' Cette rage d'argent est la plus violente et la plus basse des passions. C'est l'insatiable Moloch du cœur humain, devant l'impitoyable autel duquel sont sacrifiés tous les attributs de l'humanité, même les plus élevés. Il fait marchandise de tout ce qui est sacré dans les affections humaines ; il trafique même des choses terribles et solennelles du monde éternel.

La devise d'un homme vain est : ' Gagne de l'or et porte-le comme ornement ;' celle d'un homme généreux : ' Gagne de l'or et partage-le avec d'autres ;' d'un avare : ' Gagne et épargne ;' d'un prodigue : ' Gagne et dépense ;' d'un prêteur sur gages : ' Gagne et prête ;' d'un sot : ' Gagne et dissipe ;' d'un joueur : ' Gagne et perds ;' d'un sage : ' Gagne de l'or et fais-en usage.'

80. LA SAINT-SWITHIN.

Le quinze juillet c'est la Saint-Swithin, fête mémorable en suite de la tradition qui veut que, s'il pleut ce jour-là, le temps pluvieux continue quarante jours. Cette singulière erreur populaire tire son origine d'une des légendes de l'Eglise latine, dont voici la substance. Avant sa mort, qui arriva en l'année 868, St. Swithin, Evêque de

Winchester, avait exprimé le désir qu'on l'enterrât dans le cimetière et non dans le sanctuaire de l'église, comme cela était d'usage pour les autres évêques. Son désir fut accompli. Mais, lorsqu'il fut canonisé, les moines, considérant qu'il était déshonorant pour un saint de se trouver dans un cimetière public, résolurent de transporter ses restes dans le chœur de leur cathédrale, et le quinze juillet avait été fixé pour opérer ce transport en procession solennelle. Mais il plut avec tant de violence quarante jours durant que le projet fut abandonné.

81. Les Savants et les Evènements politiques.

Quand arriva à Weimar la nouvelle de la révolution qui éleva Louis-Philippe au trône de France, l'émotion gagna tout le monde. Soret alla dans l'après-midi voir Goethe. 'Eh bien!' lui dit le poète, 'que pensez-vous du grand évènement? Le volcan en est venu à une éruption; tout est en flamme.' 'Terrible affaire,' répondit Soret; 'mais, après tout, que pouvait-on attendre avec un si mauvais gouvernement? Il n'était que naturel que toutes ces bévues du ministère vinssent aboutir à l'expulsion des Bourbons.' 'Nous ne nous entendons pas,' reprit Goethe; 'je ne parle pas de ces gens-là, mais d'une chose entièrement différente. Je parle de la dispute, si importante pour la science, entre Cuvier et Geoffroi Saint-Hilaire, qui en est venue à une rupture ouverte dans l'Académie.'

Cette petite conversation est tout-à-fait dans le goût du fameux mot de l'abbé Dangeau. Quand il apprit les désastres de Blenheim et de Ramillies, et qu'on lui parla du danger qui menaçait sa patrie, il mit la main sur son bureau et dit avec un sourire de triomphe: 'Advienne que pourra, j'ai là dans mon portefeuille trois mille verbes tous bien conjugués

82. Le Duc de Wellington et le Quaker.

Parmi les plus ardents et les plus actifs de ceux qui défendirent la cause de la suppression de la traite des noirs était un Quaker, nommé Guillaume Allan, qui se fit remarquer de son temps par sa bienveillance et son excentricité. Tous ceux de ses compatriotes qui s'occupaient des affaires publiques le connaissaient, et il avait été en correspondance avec la plupart des princes et des hommes-d'état distingués du continent européen. Le duc fut en conséquence plus disposé à rire qu'il ne fut surpris lorsqu'un beau matin M. Allan se présenta chez lui à son hôtel et lui parla ainsi: 'Ami,

il faut que j'aille à Vérone.' Le duc : 'C'est impossible. Est-ce que vous n'avez pas lu l'ordre? L'entrée de la ville est interdite à tout le monde excepté aux personnes qui appartiennent à l'une ou à l'autre des ambassades.' Allan : 'Ami, il faut que j'aille à Vérone et il faut que tu me mettes en position d'y arriver.' Le duc : 'Comment le puis-je? Vous ne remplissez aucune fonction, et je n'en ai point à vous donner.' Allan : 'Ami, il faut que j'aille à Vérone et il faut que tu m'y fasses arriver.' Le duc : 'Eh bien! s'il le faut, il le faut; mais tout ce que je puis faire pour vous c'est de faire de vous un de mes courriers. Si vous voulez monter à cheval et me servir de courrier, je vous y autorise.' Allan : 'Mon ami, je t'ai dit qu'il me fallait aller à Vérone et que c'était à toi à m'y faire arriver; je monterai à cheval comme tu le désires, et je suis prêt à partir sur-le-champ.' Et, en effet, le Quaker partit en qualité de courrier du duc, arriva à destination avant lui, se présenta aux empereurs d'Autriche et de Russie et les sermonna sur l'iniquité de la traite des nègres.—*Mémoires du Duc de Wellington, par G. R. Gleig.*

83. Olivier Cromwell.

S'il nous fallait établir une comparaison entre Olivier Cromwell et n'importe lequel des généraux renommés des temps modernes, nous leur ferions une injustice flagrante à l'un et à l'autre. L'on ne saurait estimer un homme à sa juste valeur qu'en le mettant en contraste avec ceux qui étaient ses rivaux personnels dans l'art qu'ils ont pratiqué. Et, en effet, dans tous les arts, et dans l'art de la guerre plus peut-être que dans les autres, les siècles en se succédant apportent de tels changements qu'on ne trouve que peu de points de ressemblance entre les hommes que chaque période a considérés comme supérieurs. Personne ne songerait jamais à comparer le constructeur de navires de l'époque de Charles premier au constructeur de navires du dix-neuvième siècle; il est tout aussi difficile de mettre le chef militaire de l'époque des guerres civiles en regard de feu l'Empereur des Français ou du Duc de Wellington. Mais si nous confinons notre attention aux temps où il vivait, si nous comparons Cromwell au Prince Rupert, à Charles lui-même, à Massey ou même à Leslie, nous trouverons aisément qu'il les surpassait tous, et de beaucoup, en tout ce qui constitue le grand capitaine. Il n'était pas moins brave que les plus braves; il n'était inférieur à personne en activité; il était plus vigilant que pas un; ses calculs étaient plus justes et surtout il savait mieux que per-

sonne découvrir les passions des hommes. Et pourtant nous n'hésitons pas à avouer notre conviction que la nature, quoiqu'elle lui eût donné toutes les qualités requises pour constituer un soldat, avait voulu faire de Cromwell un homme-d'état plutôt qu'un général. —*Vie des Capitaines anglais célèbres, par Gleig.*

84. Monarchie et République.

Les discussions que l'on entend parfois sur la supériorité ou l'infériorité de la monarchie telle qu'elle existe en Angleterre, comparée aux institutions républicaines telles qu'on les trouve aux Etats-Unis, sont oiseuses. Chaque nation devrait garder avec soin la forme de liberté qu'elle possède, car en changeant la forme elle risque de perdre la substance. Or, en politique, la forme et la substance, quoique logiquement distinctes, sont virtuellement inséparables. En effet, la politique dépend grandement de la tradition et de l'habitude, comme elle dépend aussi de la conformation des caractères et de la vie au milieu environnant. Une monarchie qui voudrait devenir république, ou une république qui tenterait de se changer en monarchie, perdrait probablement, en passant d'un état à l'autre, la liberté qui est commune à toutes deux et qui seule donne de la valeur à l'un et à l'autre système. Elles abandonneraient toutes deux leur sauve-garde et elles pourraient bien manquer à en acquérir une autre. L'avantage positif de la monarchie est qu'elle forme un élément constant dans la vie des états, et qu'elle empêche cette solution de continuité qui est le grand danger d'un système exclusivement parlementaire. Sans cette restriction ou sans ce correctif, les changements de partis dans le gouvernement sont une série de petites révolutions. La nation qui y est sujette vit exposée à une suite de chocs. Il n'y a point de pouvoir au-dessus des partis rivaux pour mettre l'harmonie dans ces opérations et les modérer, et pour faire accorder les changements avec le système général.

85. Les Têtes couronnées et la Culture littéraire.

Le savoir, lors de la renaissance des lettres, était tenu en haute estime par les princes et les nobles anglais. On peut ranger parmi les auteurs quatre souverains qui se sont succédé, Henri, Edouard, Marie et Elisabeth. La reine Catherine Parr a fait la traduction d'un livre ; Lady Jane Grey, pour son âge et son rang, peut être

considérée comme un prodige littéraire. La reine Elisabeth a traduit plusieurs ouvrages ; les langues grecque et latine lui étaient familières. On affirme qu'elle improvisa en grec une réplique à une adresse en cette langue qui venait de lui être présentée par l'université de Cambridge. Ce qui est certain c'est qu'elle répondit en latin, d'une manière fort vive et sans aucune préparation, à l'ambassadeur de Pologne qui lui avait manqué de respect. Quand elle eut fini, elle se tourna vers ses courtisans et dit : 'Morbleu, messeigneurs' (elle jurait très volontiers), 'j'ai été obligée de refourbir mon latin, qui a vieilli et est resté longtemps exposé à la rouille.' Elisabeth, même quand elle fut montée sur le trône, n'abandonna pas entièrement l'ambition d'être auteur, qui semble avoir été, après la beauté, le principal objet de sa vanité.— *Hume.*

86. Le Gouvernement d'Elisabeth.

Il a été longtemps de mode, et cette mode avait été introduite par Hume, de décrire la monarchie anglaise au seizième siècle comme une monarchie absolue. C'est en effet ce qu'à un observateur superficiel elle paraît être. Il est très vrai qu'Elisabeth a souvent parlé à son parlement un langage hautain et impérieux, comme celui dont se servirait le Grand-Turc en parlant à son divan. Elle a puni avec une grande sévérité certains membres de la Chambre des Communes qui, selon elle, avaient porté trop loin la liberté de discussion. Elle s'est arrogé le droit de légiférer par proclamation. Elle a emprisonné ses sujets sans les faire passer en jugement. Au mépris des lois de l'Angleterre, on employait souvent la torture pour arracher des aveux à ceux qui étaient enfermés dans ses cachots. On avait imposé des restrictions sévères à la discussion religieuse et politique, et limité pendant un temps le nombre des presses. Nul ne pouvait imprimer sans brevet, et tous les ouvrages avaient à passer la censure du Primat ou de l'Evêque de Londres. Certains hommes, dont les écrits avaient déplu en haut lieu, avaient été cruellement mutilés, comme Stubbs, ou mis à mort, comme Penry.

Tel fut son gouvernement. Et cependant nous savons qu'il fut aimé de ceux qui vivaient alors. Nous savons que, durant les luttes violentes du seizième siècle, les partis hostiles parlaient du temps d'Elisabeth comme d'un âge d'or. Il y a deux cent trente ans que cette grande souveraine repose dans la chapelle d'Henri VII,

et sa mémoire est encore chère au cœur d'un peuple libre.—*Macaulay.*

87. Wellington et le Premier Ministre d'Hyderabad.

Comme il associait les qualités du chef militaire à celles du diplomate, Sir Arthur Wellesley fut chargé de négocier un traité de paix entre les princes mahrattes et le Nizam. Un beau matin le premier ministre de la cour d'Hyderabad vint lui demander une audience : son expression de figure était des plus mystérieuses, et, dans le cours de l'entrevue, il offrit à Sir Arthur une grosse somme d'argent en échange d'une faveur qui, selon lui, ne le compromettrait pas beaucoup et qui ne pouvait faire de mal à personne. Cet honnête homme voulait seulement savoir à l'avance quelles portions de territoire et quels avantages on réservait à son maître dans le traité. Sir Arthur Wellesley le regarda tranquillement pendant quelques instants, et puis dit de l'air le plus grave : 'Il paraît donc que vous savez garder un secret.' 'Oui certes,' répondit le mystérieux personnage avec vivacité.' 'Et moi aussi,' répliqua le général anglais en souriant ; et d'un geste, sur la signification duquel il n'y avait pas à se méprendre, il fit signe à son visiteur de s'en aller.—*T. Maurel.*

88. Robert Houdin.

Il y a quelques années, le gouvernement français invita M. Robert Houdin, le fameux prestidigitateur, à se rendre en Algérie pour donner des représentations devant les principaux chefs Musulmans, dans l'espoir qu'il réussirait à ébranler leur confiance dans les derviches et les marabouts, qui excitaient continuellement à l'insurrection par leurs prétendus miracles.

Un des moyens employés par les marabouts pour augmenter leur importance était de faire croire à leur invulnérabilité. L'un d'eux, par exemple, chargeait un fusil et disait à un spectateur de tirer sur lui : le coup ne partait point. Il va sans dire que la lumière avait été bouchée. Pour détruire l'effet produit, Houdin déclara qu'il possédait un talisman qui le rendait invulnérable, et défia n'importe qui de le toucher. Un instant après, un Arabe se précipita sur la scène et exprima son désir de tuer le magicien. Houdin lui remit un pistolet, en lui faisant voir qu'il n'était pas

chargé. Puis il lui commanda de mettre une double charge de poudre et une balle marquée à l'avance. Lorsque l'Arabe eut fait feu, Houdin montra la balle logée dans le cœur d'une pomme qu'il présentait sur la pointe d'un couteau. Une stupéfaction générale était visible sur le visage de tous ceux qui composaient le public. Mais soudain le marabout s'empara de la pomme et se sauva : il était convaincu qu'il venait de se rendre maître d'un magnifique talisman.

Le dernier tour fut exécuté sur un jeune Maure d'environ vingt ans. On le conduisit à une table au milieu de la scène ; on le fit monter dessus et on le couvrit d'un éteignoir. Houdin et son domestique soulevèrent alors la table et la portèrent près de la rampe. Là elle fut renversée : le Maure avait disparu ! La terreur des Arabes était à son comble. Ils se précipitèrent hors du théâtre. Le premier objet qu'ils virent en arrivant dans la rue, ce fut le jeune Maure.

89. La Décision d'un point épineux.

Un honnête cocher de fiacre, qui avait fait une assez bonne journée, se retira, après avoir pansé ses chevaux, dans la remise pour examiner ses comptes.

Ne soupçonnant pas que son patron se trouvait par hasard tout près de lui, notre Jean se mit à partager sa recette, et il fit cette opération de la manière suivante, qui, dit-on, est assez ordinaire parmi messieurs du fouet : 'Un shilling pour le patron, un shilling pour moi,' et ainsi de suite. Mais, à la fin du compte, il trouva un *sixpence* qui l'embarrassa beaucoup, car il était désireux de faire le partage honnêtement. Le patron, qui l'entendait, le voyant si perplexe, lui cria enfin : 'Tu pourrais bien me laisser ce *sixpence* à moi, Jean, car c'est moi qui entretiens les chevaux, comme tu sais.'—*Le Philosophe rieur.*

90. Le Quarante-deuxième a la bataille de l'Alma.

Les autres bataillons de la brigade écossaise approchaient ; mais le Quarante-deuxième, la fameuse Garde-Noire, était déjà arrivée. Elle était rangée en bataille. La gloire ancienne de ce corps était un trésor maintenant confié à de jeunes soldats qui n'avaient jamais vu le feu ; mais Campbell les connaissait ; il était sûr de leurs qualités supérieures ; il était sûr aussi de l'officier qu

les commandait, le colonel Cameron. Plein d'impatience—car la Garde était alors engagée avec les colonnes ennemies—impatient et ardent, mais silencieux et majestueux, le bataillon se tenait prêt.

Avant que l'action ne fût commencée, et pendant que ses hommes étaient encore en colonne, Campbell avait dit quelques paroles à sa brigade—paroles simples mais dans lesquelles vibrait le sentiment guerrier. 'A présent, mes amis, vous allez donner. Rappelez-vous ceci : Quiconque sera blessé, quel que soit son grade, devra rester couché là où il sera tombé jusqu'à ce que les ambulanciers viennent s'occuper de lui. Il est interdit aux soldats d'emporter les blessés. Si l'un de vous faisait une pareille chose, je ferais afficher son nom dans l'église de sa paroisse. Ne vous pressez pas de tirer. Vos officiers vous diront quand ce sera le moment d'ouvrir le feu. Soyez fermes. Gardez le silence. Tirez bas. Maintenant, mes enfants, l'armée va nous regarder. Que je sois fier de la brigade écossaise !'

Ces paroles avaient été adressées à la brigade avant la bataille. Et maintenant le moment est venu. Sir Colin s'élance vers le corps, qui attend son signal. Il le donne en deux mots ; mais ces deux mots sont comme le roulement du tambour : 'En avant, Quarante-deuxième !'—*A. W. Kinglake* (*Invasion de la Crimée*).

91. Guerre de Crimée.—Spectacle militaire devant Sébastopol durant un armistice (mars 1855).

Samedi dernier, durant l'armistice, je me suis rendu sur la tranchée avancée des Français, à quelques pas du Mamelon. Le spectacle était étrange au point de défier toute description. Des officiers français, anglais et russes se promenaient de côté et d'autre, se saluaient courtoisement en se croisant et quelquefois entraient en conversation. Dans chaque petit groupe qui se formait, il se faisait un échange constant de petites politesses, telles que d'offrir du feu aux fumeurs ou d'en accepter. Plusieurs des officiers russes étaient évidemment des hommes d'un rang élevé et d'une éducation supérieure. Leurs manières polies contrastaient remarquablement avec leurs vêtements simples et grossiers. Ils portaient invariablement, à peu d'exceptions près, la longue capote grise par-dessus leurs uniformes. Parfois des conversations vives s'engageaient, pendant lesquelles les officiers russes se laissaient aller à badiner un peu. Quelques-uns demandaient à nos officiers quand nous viendrions prendre la place ; d'autres, quand nous

songerions à nous en aller. D'autres encore nous félicitaient de l'excellente occasion qui nous était donnée de bien voir Sébastopol, attendu que la chance de voir la ville de plus près n'était pas, selon eux, fort probable, si ce n'est à pareille occasion.

Vers les trois heures l'armistice était écoulé. A peine le drapeau blanc eut-il disparu derrière le parapet du Mamelon qu'un boulet de la batterie des marins passa par l'embrasure de l'ouvrage russe et souleva des deux côtés une grande colonne de terre. Les Russes répliquèrent aussitôt et le bruit du canon fit bientôt résonner les échos du ravin.—*Russell* (*La Guerre*).

92. Un Souhait.

Si jamais j'avais à choisir un don de fée, mon souhait ne serait pas de ceux que dans mon enfance je tenais prêts pour une pareille occasion ; il ne se porterait sur aucune des nombreuses choses que je convoitais alors. Je souhaiterais un van ou un éventail assez grand et assez puissant pour balayer d'un coup, et sans faire de mal aux yeux et aux poumons de l'homme, le sable dans lequel sont ensevelis les monuments de l'Egypte. Quelle scène que celle qui s'ouvrirait à nos yeux ! On a rapporté de Memphis une statue et un sarcophage qu'on avait découverts enterrés à cent trente pieds au-dessous de la surface du tumulus. Qui sait si la plus grande partie du vieux Memphis et d'autres magnifiques cités ne se retrouverait pas à peu près intacte sous les sables ? Qui pourrait dire les armées de sphynx qui surgiraient sur les bords du fleuve ou feraient leur apparition sur les collines de l'intérieur, après que la nuée de sable aurait été enlevée ? Les ruines que nous allons visiter à présent nous apparaîtraient alors comme n'occupant que les hauteurs, tandis qu'à leur pied se trouveraient des milles de colonnades, des temples intacts, des dieux et des déesses sains et saufs dans leurs sanctuaires. Que de quais le long du Nil et sur les bords de canaux oubliés ! que de terraces ! que de perrons aux degrés larges et bas ! que de périodes d'architecture ne retrouverions-nous pas couvrant des milliers de milles le long du fleuve ! là où à présent le sable orange s'étend si uni et si léger qu'il montre la trace, l'empreinte nette du pied du scarabée qui vient se chauffer au soleil ! Mais ce qui est ne vaut-il pas mieux ?—*H. Martineau.*

93. Une Anecdote sur Louis XVIII.

Après la Restauration, en 1814, parmi les partisans titrés de Napoléon qui furent les plus ardents à demander de l'emploi à la cour de Louis XVIII nul ne montra plus de servilité que Fouché, Duc d'Otrante. Il obtint enfin du roi une entrevue privée et exprima son désir de dévouer sa vie à son service.

Louis lui répondit : 'Vous avez occupé sous Bonaparte une position de haute confiance, qui a dû vous donner bien des occasions de savoir tout ce qui se passait et de pénétrer les caractères des hommes publics, occasions que d'autres n'ont guère pu avoir. Si je décidais de vous attacher à ma personne, j'exigerais avant tout que vous me fissiez connaître les mesures au moyen desquelles vous obteniez vos renseignements, et les hommes qui vous les donnaient. Je ne parle pas de mon séjour à Vérone ou à Mittau, car j'étais alors entouré de nombreux adhérents ; mais pendant que j'étais à Hartwell, par exemple, étiez-vous au fait de tout ce qui se passait sous mon toit ?' 'Oui, sire, jour par jour, on me faisait connaître les mouvements de votre Majesté.' 'Eh ! quoi ! entouré comme je l'étais d'amis éprouvés ! Et qui a pu me trahir ? qui a ainsi abusé de ma confiance ? J'exige que vous me le nommiez à l'instant même.' 'Sire, vous me poussez à vous dire une chose qui vous blessera nécessairement au cœur.' 'Parlez, monsieur ; les rois ne sont que trop sujets à être déçus.' 'Si vous l'ordonnez, sire, le devoir me commande de vous avouer que j'étais en correspondance avec le Duc d'Aumont.' 'Quoi ! de Pienne, qui possédait toute ma confiance ? Je dois reconnaître,' ajouta le roi avec un sourire malin, 'qu'il était très pauvre ; il avait beaucoup de frais et la vie est très chère en Angleterre. Eh bien, monsieur Fouché, c'était moi qui lui dictais les lettres que vous receviez chaque semaine ; je lui remettais douze mille francs sur les quarante-huit mille que vous lui envoyiez si régulièrement pour savoir ce qui se passait dans ma famille.'—*Mémoires de Thomas Raikes.*

94. C'est ma tête a moi qui me convient le mieux.

Henri VIII étant brouillé avec le roi de France, François Ier, résolut de lui envoyer un ambassadeur et de charger celui-ci d'un message menaçant et très hautain. Il fit choix de l'évêque Bonner, en qui il avait une grande confiance. L'évêque lui dit que sa vie serait en grand danger s'il tenait à un roi aussi altier que François

un langage comme celui que Henri le chargeait de tenir. 'Ne craignez point,' dit Henri; 'si le roi de France vous mettait à mort, je ferais couper la tête à bien des Français qui sont ici en mon pouvoir.' 'Je le crois,' répondit l'évêque, 'mais de toutes ces têtes celle qui s'ajuste le mieux à ma personne c'est la mienne.'— *Philosophe rieur.*

95. L'INFLUENCE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Le long ascendant qu'avait exercé Louis XIV et le mérite éminent des auteurs dramatiques, tragiques et comiques, des satiristes et des prédicateurs qui avaient fleuri sous ce prince magnifique, avaient rendu la langue française prépondérante en Europe. Même dans les pays qui avaient une littérature nationale et qui pouvaient se glorifier de noms plus grands que ceux de Racine, de Molière, de Massillon, dans le pays de Dante, dans le pays de Cervantès, dans le pays de Shakspere et de Milton, l'on avait adopté dans une mesure fort étendue les modes intellectuelles de Paris. L'Allemagne n'avait pas encore produit un seul chef-d'œuvre de poésie ou d'éloquence ; aussi le goût français y régnait-il sans partage. Tout jeune homme de condition apprenait à parler et à écrire le français. On considérait comme une chose relativement peu importante qu'il sût parler et écrire sa propre langue avec élégance, ou même avec précision et facilité.— *Macaulay.*

96. C'EST LE POUVOIR QUI FAIT CONNAÎTRE L'HOMME.

Plutarque soulève, sans la résoudre, la question de savoir si le changement de fortune change réellement le caractère de l'homme, ou si le pouvoir ne fait que mettre au jour les mauvaises qualités latentes jusque là. La réponse n'est pas difficile. La plupart des hommes, presque tous, sont capables de commettre des crimes dans certaines circonstances. Heureusement pour le monde, l'occasion ne s'offre pas à tous. L'expérience montre que le pouvoir, la position, l'occasion, la prospérité et la tentation découvrent chez l'homme des qualités inconnues aux autres et qu'il ne soupçonnait pas lui-même. Tantôt il devient grand et noble, tantôt bas, cruel et méprisable. Or, c'est le pouvoir qui donne les occasions les plus favorables pour le déploiement des qualités mauvaises.

Un Grec a dit avec vérité que 'c'est le pouvoir qui fait connaître l'homme.'—*Long* (*Décadence de l'Empire romain*).

97. Le Duc de Wellington.

Son caractère est de ces caractères complexes qu'il est difficile de louer ou de blâmer sans courir le risque d'être plus ou moins injuste. Il a des talents que l'évènement a prouvés suffisants pour faire de lui le second, et, à présent que Napoléon n'est plus, le premier général de notre siècle, mais qui n'ont pas pu faire de lui un ministre passable. Confiant, présomptueux, impérieux, prenant des allures de dictateur, mais franc, ouvert et d'humeur facile, il a trouvé moyen de dominer le cabinet sans mortifier ses collègues, et il l'a conduit à la ruine sans perdre leur estime. Avec un très faible fonds de connaissances, il a prétendu assumer seul la direction de tous les départements du gouvernement, et il s'est affaissé sous le fardeau. Il avait originairement adopté les principes du Lord Castlereagh et de la Sainte-Alliance et avait apporté ses prédilections aux affaires. Incapable de prévoir les évènements d'une importance suprême dont l'avenir était gros, et de comprendre les changements prodigieux qu'avait subis le caractère moral de l'Europe, il s'est mis aux prises avec Canning et s'est posé en défenseur de maximes de politique étrangère et intérieure qui, comme le voyait ce grand homme-d'état, ne s'adaptaient plus aux temps où nous vivons.—*Gréville* (*Esquisses*).

98. Mort de Henri VIII.

Le roi approchait alors rapidement de sa fin. Craignant que Norfolk ne lui échappât, il envoya à la Chambre des Communes un message par lequel il lui prescrivait de hâter le projet de loi, sous prétexte que Norfolk était revêtu de la dignité de Comte-Maréchal et qu'il était nécessaire d'en nommer un autre qui pût remplir les fonctions à la cérémonie prochaine de l'installation de son fils comme Prince de Galles. La Chambre, dans sa servilité, obéit à cet ordre, bien qu'il fût fondé sur un prétexte si futile ; et le roi, ayant donné sa sanction à la loi par des commissaires, donna l'ordre d'exécuter Norfolk dans la matinée du 29 janvier. Mais la nouvelle étant parvenue à la Tour que le roi lui-même avait expiré dans la nuit, le lieutenant différa d'obtempérer au mandat d'exécution, et le conseil des ministres jugea qu'il

ne serait pas sage de commencer un nouveau règne par le supplice du gentilhomme le plus distingué du royaume, qui d'ailleurs n'avait été condamné que par une sentence injuste et tyrannique.

Il y avait longtemps que la santé du roi déclinait ; mais depuis plusieurs jours ceux qui l'entouraient voyaient clairement que sa fin était proche. Il était devenu si revêche que nul n'osait l'informer de son état ; et comme, durant son règne, plusieurs personnes avaient été condamnées à mort et exécutées comme coupables de haute trahison pour avoir prédit la mort du roi, chacun craignait que, dans ses transports de fureur, il ne punît de mort celui qui lui ferait la communication, quelque amicale qu'elle fût. Enfin Sir Anthony Denny se hasarda à lui faire connaître le secret fatal et l'exhorta à se préparer au sort qui l'attendait. Il se montra résigné et exprima le désir qu'on fît venir Cranmer ; mais, déjà avant l'arrivée du prélat, il avait perdu la parole, tout en conservant le sentiment. Cranmer lui demanda de faire quelque signe indiquant qu'il mourait dans la foi du Christ : il serra la main du prélat et expira aussitôt, après un règne de trente-sept ans et neuf mois, et dans la cinquante-sixième année de son âge.—*Hume.*

99. Le Rhinocérotétaire, ou Oiseau du Rhinocéros.

Avant que je pusse atteindre à la distance convenable pour faire feu, plusieurs de ces oiseaux qui accompagnent toujours le rhinocéros, l'avertirent du danger : ils introduisaient le bec dans son oreille en jetant un cri rauque et discordant. Réveillé en sursaut, il sauta sur ses pieds et s'enfuit au grand trot à travers le fourré, écrasant ce qui se trouvait sous ses pieds. Je ne le vis plus.

Ces oiseaux sont les compagnons fidèles de l'hippopotame et des quatre variétés de rhinocéros, leur objet étant de se nourrir des tiques et d'autres insectes parasites qui fourmillent sur ces animaux. Ils sont d'une couleur grisâtre et à peu près de la grosseur d'une grive commune. Leur chant ressemble beaucoup à celui de la grive du gui. Toujours en éveil, ils m'ont mainte fois causé des déceptions en me faisant manquer ma chasse ; mainte fois aussi j'ai été tenté d'appeler l'anathème sur leurs têtes maudites. Ce sont les meilleurs amis du rhinocéros ; ils manquent rarement de le réveiller même pendant qu'il est le plus profondément assoupi. Chukuroo comprend parfaitement l'avis, et, sautant

sur ses pieds, il regarde d'abord autour de lui dans toutes les directions et ne tarde pas à fuir.—*Gordon Cumming.*

100. Van Amburgh.

Un lion et un tigre occupaient avec d'autres animaux la même cage, et s'étaient mis à se battre et à se griffer, lorsque Van Amburgh ouvrit la porte au fond de la tanière, entra, et saisissant l'un et l'autre combattant par la peau du cou, il les jeta tous deux avec une force extraordinaire dans les coins opposés de la cage. Le lion se coucha aussitôt à plat ventre et cessa toute résistance ; mais le tigre, qui était d'importation plus récente et qui n'était pas encore tout-à-fait dompté, plia les oreilles en arrière, s'aplatit sur le plancher et allait évidemment faire un bond ; la bête trahissait dans toute son attitude sa rage féroce et instinctive. Mais Van Amburgh n'était pas homme à accepter les manifestations de l'instinct, et il y mit bientôt fin en assénant sur le museau du tigre avec une barre de fer un coup si terrible que l'animal vaincu roula par terre et ne put que gémir et se frotter le nez pendant le reste de la représentation.—*Wood* (*La vie des Animaux*).

101. L'Industrie, les Arts mécaniques et la Science chez les Bêtes.

L'activité et l'industrie de la ruche humaine, dans les arts mécaniques comme dans les recherches plus subtiles de la science pure, ont leur contre-partie dans les diverses classes des êtres inférieurs de la création. Un écrivain ingénieux a essayé de faire ressortir les analogies ainsi qu'il suit : 'Les araignées sont des géomètres, comme le sont aussi les abeilles, dont les cellules sont construites de telle sorte qu'avec la plus petite quantité possible de matériaux elles obtiennent des espaces de la plus grande et des interstices de la plus petite dimension possible. La taupe est un météorologiste. Le nautile est un navigateur, car il tend et amène ses voiles, jette et lève l'ancre, et accomplit d'autres évolutions nautiques. Quant aux oiseaux ('la gent qui fend les airs'), ils sont tous musiciens. On peut dire que le castor est un entrepreneur de bâtiments ou un architecte. La marmotte est un ingénieur civil, car non-seulement elle construit des maisons et des aqueducs, mais elle les assainit par le drainage. Les chenilles sont des fileuses de soie, les guêpes des fabricants de papier, les fourmis d'infatigables journaliers, le singe un danseur de cordes, le chien un chasseur, le cochon un vidangeur, la torpille et l'anguille des

électriciens. S'ils devenaient auteurs, l'aigle excellerait sans doute dans la poésie épique, le mouton dans la poésie pastorale, le cheval dans les œuvres de chevalerie ; l'éléphant se distinguerait comme philosophe, la vache comme agronome, le chien comme dramatiste ; le singe brillerait dans le burlesque et la basse comédie ; le chat se ferait remarquer par ses sarcasmes sournois, l'oie par son verbiage, le hibou par ses épitaphes et ses élégies, l'ours par son talent à la valse, le cochon par son bacon * philosophique, la pie et le perroquet par leurs plagiats, le dindon par sa vanité.

102. La pauvre Jeanne.

Anne et moi nous rencontrâmes une petite fille d'environ huit ans. Elle était maigre et pâle, et paraissait bien pauvre. Elle nous dit qu'elle s'appelait Jeanne et qu'elle demeurait dans la petite cabane couverte de chaume située sur le bord de la lande. Nous lui demandâmes pourquoi son père ne travaillait pas pour lui procurer de quoi manger. Ses yeux se remplirent de larmes et elle nous répondit que son père était mort, après un mois de maladie, et que sa mère était maintenant trop faible pour travailler. Pour acheter de quoi nourrir le père, on avait vendu la vache, et maintenant il n'y avait point de lait pour le bébé. Elle n'avait pas mangé de la journée, parce qu'il n'y avait rien à manger dans la maison. Quand elle entendit tout cela, Anne se mit à pleurer et nous emmenâmes Jeanne à la maison, chez notre mère. Maman fut très bonne pour la pauvre petite fille ; elle se rendit avec elle à la hutte de la lande et prit soin de la mère. Nous étions bien heureux d'avoir rencontré la pauvre enfant et nous fûmes bien heureux aussi de l'avoir secourue.—*Chambers, Cours de Narrations.*

103. Les Chiens.

'Quelle misérable race que la nôtre, dans ce pays-ci !' disait un caniche qui avait voyagé. 'Dans cette partie lointaine du monde qu'on nomme l'Inde, on trouve encore de vrais chiens, des chiens, mes frères—vous me croirez à peine, quoique je l'aie vu de mes propres yeux—des chiens qui n'ont même pas peur d'un lion et qui l'attaquent bravement.' 'Mais,' demanda un chien d'arrêt au caractère posé et rassis, 'parviennent-ils à remporter la victoire sur le lion ?' 'S'ils remportent la victoire ? Ah ! quant à cela,' répondit le caniche, 'je ne saurais l'affirmer. N'importe ; songez

* Dans le vieux français 'bacon' a la même signification qu'en anglais.

donc ! attaquer un lion !' 'Oh !' reprit le chien d'arrêt, 's'ils ne triomphent pas du lion, vos fameux chiens de l'Inde ne valent guère mieux, et ils sont certes infiniment plus stupides que nous.'—*Lessing.*

104. Un futur Maréchal.

Pendant qu'il inspectait une batterie en construction que l'ennemi s'efforçait d'entraver par son feu, Bonaparte, voulant dicter un ordre, demanda quelqu'un qui sût écrire. Aussitôt un jeune homme sortit des rangs, et se mit à l'œuvre en posant son papier sur le parapet. Un boulet venu de la batterie ennemie couvrit la lettre de terre au moment où elle venait d'être achevée. 'Merci,' dit le secrétaire militaire ; 'nous n'aurons pas besoin de sable pour sécher l'encre.' La gaîté et le courage que cette parole faisait voir attira l'attention de Bonaparte sur le jeune soldat, qui devint le célèbre maréchal Junot, Duc d'Abrantès.—*Cunningham.*

105. Le Lieutenant Croisier.

A Damanhour, près du Caire, notre quartier général, une petite bande d'Arabes venait nous insulter par sa présence. Bonaparte, qui se trouvait à la fenêtre, indigné de cette audace, se tourna vers le jeune Croisier, aide-de-camp de service, et dit : 'Dites donc, Croisier, prenez quelques guides et allez me disperser ces drôles-là.' Un instant après Croisier parut dans la plaine avec quinze guides. On en vint aux mains, et de la croisée nous regardâmes le combat. Mais il y eut, dans les ordres et dans l'attaque, une hésitation à laquelle le général ne s'attendait pas. Après un combat court mais assez obstiné, pendant lequel nos cavaliers se repliaient à mesure que les Arabes avançaient, ceux-ci finirent par se retirer, sans être inquiétés dans leur retraite et sans perdre un seul homme. Bonaparte ne put maîtriser sa colère et elle se donna libre cours contre le pauvre Croisier, qui, à son retour, fut traité si durement qu'il se retira les larmes aux yeux. 'Je ne survivrai pas à cela,' dit le jeune homme. Le mot de 'lâche' avait été prononcé. Au siège d'Acre, Bonaparte était de bonne heure dans les tranchées. Croisier, qui le suivait, sauta sur une batterie. 'Descendez, Croisier,' cria le général, 'je vous l'ordonne ; vous n'avez rien à faire là.' Le jeune homme resta en place et ne répondit pas. Un instant après, une balle lui traversa la cuisse droite. L'amputation fut jugée nécessaire. Le jour de notre départ, il fut emporté sur

une civière ; mais il mourut entre Gaza et El Aryeh. Sa tombe olitaire sera rarement troublée.—*Mémoires de Bourrienne.*

106. Le Pape Sixte-Quint.

Son père, dont le nom était Peretti, était vigneron. N'ayant pas les moyens d'élever son fils, il le plaça chez un fermier, qui l'employa à garder ses pourceaux. Un moine franciscain l'ayant rencontré, le prit pour guide dans un endroit peu fréquenté, et, enchanté de la vivacité de sa conversation, l'engagea à l'accompagner à son couvent, où on l'admit. Il manifesta bientôt l'amour de l'étude, et, plus tard, se fit une grande réputation par ses sermons. Quand il fut élevé au cardinalat, il prit le nom de Montalto et se retira des affaires publiques pour se dévouer en apparence entièrement à l'étude. Depuis ce temps, Montalto prit graduellement les allures d'un homme plié sous le faix des années ; il ne marchait que la tête penchée sur l'épaule et en s'appuyant sur un bâton. Il toussait sans cesse, comme s'il allait rendre l'âme. Les partis qui divisaient les Etats-Romains crurent qu'il était l'homme le mieux fait pour être pape, son humeur facile leur faisant espérer qu'il ne serait pape que de nom et que toute l'autorité leur serait dévolue. Il fut en conséquence élu, en 1585.

La tiare n'était pas plutôt placée sur sa tête, qu'il jeta son bâton, marcha droit et entonna le *Te Deum* d'une voix si forte que la voûte de la chapelle en retentit.—*Aikin.*

107. L'Habit et le Talent.

Gérard, le fameux peintre français, était porteur d'une lettre d'introduction pour Lanjuinais, alors du conseil de Napoléon. Il était jeune et pauvrement vêtu, et la réception fut extrêmement froide. Mais Lanjuinais découvrit bientôt en lui des marques si frappantes de talent, de bon sens et d'amabilité, que, lorsque le peintre se leva pour prendre congé, Lanjuinais se leva aussi et l'accompagna jusqu'à l'antichambre. Le changement dans la conduite du ministre était tellement remarquable que Gérard ne put se défendre d'exprimer sa surprise. 'Mon jeune ami,' dit Lanjuinais, 'nous recevons un inconnu selon l'habit qu'il porte, mais nous prenons congé de lui selon son mérite.'

108. Le Chef arabe.

Un chef arabe, l'un des princes les plus puissants du désert, était allé visiter pour la première fois un bateau à vapeur. Quelle impression cette vue produisit sur lui, il fut impossible d'en juger. Il ne lui échappa aucun mouvement de surprise ; chacun de ses muscles garda son calme habituel d'expression. En quittant le bateau, il fit simplement la réflexion suivante : 'C'est bien ; mais vous n'avez pas encore ramené un homme à la vie.'—*Mrs. Inchbald.*

109. La Découverte de l'Amérique.

Colomb fut le premier Européen qui mit le pied sur le monde nouveau qu'il venait de découvrir. Il débarqua richement vêtu et une épée nue à la main. Ses hommes le suivirent, et tous, se mettant à genoux, baisèrent la terre qu'ils aspiraient depuis si longtemps à voir. Ils érigèrent ensuite un crucifix, et, se prosternant, ils rendirent grâces à Dieu d'avoir donné à leur voyage une issue si heureuse. Après cela, ils prirent solennellement possession du pays au nom de la couronne de Castille et de Léon, en accomplissant toutes les formalités que les Portugais avaient coutume d'observer dans les actes de ce genre, à l'occasion de leurs découvertes nouvelles.—*Histoire de l'Amérique, par Robertson.*

110. Sagesse de Hibou.

'Oh ! que les hommes sont niais !' disait un vieux hibou perché sur un arbre ; 'ma foi, je crois bien qu'il n'y a guère que moi de sage. Ils sortent tous quand il fait du soleil et ne paraissent pas savoir que le soleil ne luit que pour nous endormir tous. Cela est fort étrange, car ils m'entendent huer pendant la nuit et ils pourraient bien penser que je ne sortirais point la nuit si ce n'était pas le meilleur temps pour sortir. Il n'y a point de souris à avoir quand il fait jour ; et est-ce que les hommes peuvent se passer de souris ? Je suis bien curieux de savoir cela. Je connais un endroit où il y a une souris grasse ; je la mangerai ce soir, car elle ne me verra pas dans l'obscurité.' 'Oh, oh,' dit une souris qui se trouvait près de là, 'je voudrais bien savoir si c'est moi que le hibou prétend manger. Oh ! alors, je sortirai pour aller souper avant qu'il fasse sombre.' En conséquence dame Souris soupa pendant qu'il faisait encore jour, et le hibou soupa par cœur ce soir-là. Quel oiseau plein de sagesse que le hibou ! Seulement je pense qu'il ne devrait pas parler si haut.—*Chambers, Cours de Narrations.*

111. Les Arbres et la Cognée.

Un bûcheron entra dans une forêt et demanda aux arbres de lui donner un manche pour sa cognée. La demande semblait si discrète que les principaux parmi les arbres l'accueillirent immédiatement, et il fut décidé que ce serait le simple et modeste frêne qui fournirait ce qu'il fallait. Le bûcheron n'eut pas plutôt fixé son manche à sa cognée qu'il se mit à frapper à droite et à gauche, et à abattre les plus beaux arbres de la forêt. Le chêne comprit alors, mais trop tard, de quoi il s'agissait et dit tout bas au cèdre : 'C'est notre première concession qui a tout perdu ; si nous n'avions pas sacrifié notre humble voisin, nous aurions pu rester debout pendant des siècles.'—*Fanny.*

112. La Bataille des Pyramides.

Murad Bey, à la tête de six mille Mameluks et d'une multitude d'Arabes et de Fellahs, s'était retranché dans le village d'Embabeh, et y attendait les Français. Le général Desaix arriva bientôt après à deux milles environ de ce village. La chaleur était alors intense et les soldats se trouvaient fatigués à l'excès, ce qui décida Bonaparte à faire faire halte à ses troupes. Mais aussitôt que les Mameluks eurent aperçu les forces ennemies, ils se formèrent en ligne de bataille sur la plaine, en face de l'aile droite des Français. A la gauche des républicains s'élevaient les vénérables Pyramides, dont les masses impérissables ont survécu à tant de vastes empires, en bravant les outrages du temps. Derrière eux coulait le Nil, et, dans le lointain, on voyait la ville du Caire, les collines de Mokattan et les campagnes de l'ancienne Memphis. Napoléon, après avoir donné ses ordres, se plaça devant le front de son armée, et, montrant les Pyramides, il s'écria : 'Soldats, songez que du haut de ces monuments quarante siècles nous contemplent.' —*A. Cunningham.*

113. Les Elèves de l'Ecole polytechnique.

Durant le siège de Paris en 1814, l'artillerie française fut servie par les élèves de l'Ecole polytechnique. C'étaient des jeunes gens de dix-sept à vingt ans, qui se battirent comme des lions. Ils manquaient de projectiles, lorsqu'ils virent arriver un fourgon couvert. Ils se précipitèrent pour s'en emparer ; mais, en voyant qu'il ne contenait que du pain : 'Ce n'est pas du pain qu'il nous

faut,' s'écrièrent-ils ; 'il nous faut des boulets.' On leur en envoya immédiatement ; mais, soit trahison, soit erreur—car la confusion régnait partout—les boulets se trouvèrent être pour des pièces d'un autre calibre que celles qu'ils avaient. A Montmartre, lorsque leurs munitions furent épuisées, ces jeunes gens se mirent à califourchon sur leurs canons, résolus à mourir plutôt que d'abandonner leur poste. L'Empereur de Russie, à la vue de cet acte de sang-froid héroïque, fit cesser le feu, et leur envoya un drapeau parlementaire pour leur demander de se rendre. Ils n'y voulurent pas consentir, et restèrent noblement à leur poste d'honneur jusqu'au moment où la capitulation mit fin à toutes les opérations militaires.—*A. Cunningham.*

114. Une Histoire d'Éléphant.

Un éléphant femelle, qui appartenait à un bourgeois de Calcutta, brisa ses liens, s'échappa et se réfugia dans les forêts. La bête était perdue et son malheureux gardien essaya par tous les moyens de se justifier ; mais le maître, irrité de la perte d'un animal de si grande valeur, refusa d'accepter sa justification, le traita de malhonnête homme et l'accusa devant la justice d'avoir vendu l'éléphant. Le pauvre gardien passa en jugement, fut convaincu de vol et condamné aux travaux forcés sur les routes sa vie durant. Sa femme et ses enfants furent vendus comme esclaves.

Douze ans environ après cet évènement, le condamné, qui avait la réputation de savoir bien apprivoiser les éléphants, fut envoyé dans la province pour prendre part à une expédition qui avait pour objet de chasser et de prendre au piège des éléphants sauvages. On en rencontra enfin une troupe, au milieu de laquelle notre homme crut reconnaître l'éléphant pour la perte duquel il avait été condamné. Il résolut de s'en approcher, et les vives remontrances de ceux qui l'accompagnaient ne purent le dissuader de tenter la chose. S'approchant de la bête il l'appela par son nom ; elle reconnut sa voix aussitôt, agita sa trompe par manière de salut, s'agenouilla et lui permit de monter sur son cou. Elle l'aida ensuite à s'emparer d'autres éléphants, attira dans le piège trois jeunes auxquels elle avait donné naissance depuis sa fuite. Le gardien retourna auprès de son maître avec l'éléphant. Quand les singulières circonstances de la capture furent connues, il fut réhabilité, et, comme compensation pour ses souffrances imméritées, il reçut une pension pour le reste de sa vie.

115. Le Corbeau et le Renard.

Un corbeau emporta dans ses serres un morceau de viande empoisonnée qu'un jardinier avait jeté dans son jardin pour détruire les chats du voisinage. Perché sur la cime d'un vieux chêne, il allait commencer son repas, lorsqu'un renard s'approcha en rampant et lui cria : 'Salut ! oiseau de Jupiter !' 'Pour qui me prends-tu donc ?' demanda le corbeau. 'Eh ! n'es-tu pas l'aigle au vol rapide qui tous les jours est envoyé sur la terre auprès de moi et qui quitte la droite de Jupiter pour venir sur ce chêne ? Pourquoi te déguiser ? Ne vois-je pas dans tes serres victorieuses le don que Jupiter m'envoie encore aujourd'hui ?' Le corbeau fut surpris et enchanté d'être pris pour un aigle. 'Il ne faut pas que je détrompe ce renard,' pensa-t-il, et, stupidement généreux, il laissa tomber sa proie et s'envola fièrement. Le renard s'empara de la viande en riant et la dévora avec une joie maligne. Mais sa joie se tourna bientôt en douleur ; le poison produisit son effet et le renard en mourut.

116. L'Avare.

'Que je suis malheureux !' disait un avare à son voisin. 'L'on m'a volé le trésor que j'avais enterré dans mon jardin hier soir, et l'on a mis une vile pierre à la place.' 'Mais vous n'auriez fait aucun usage de votre trésor,' répondit le voisin. 'Figurez-vous que cette pierre est votre trésor, et vous serez tout aussi heureux que vous l'étiez auparavant.'

117. Napoléon lieutenant pendant sept ans.

Un jour, à la parade, un jeune officier sortit des rangs pour se plaindre. Il était vivement agité, et dit qu'on lui avait fait des passe-droit, qu'il était lieutenant depuis cinq ans sans avoir jamais pu obtenir de l'avancement. 'Calmez-vous,' dit Napoléon ; 'j'ai été lieutenant sept ans, et pourtant vous voyez qu'en dépit de tout, un homme peut faire son chemin.' Tout le monde se mit à rire, et le jeune officier, refroidi soudain par ces paroles, retourna à sa place. Cette anecdote est racontée par Gourgaud. Le général Rapp parle, dans ses 'Mémoires,' d'un autre cas où l'empereur rappela cette circonstance remarquable de sa vie. C'était, cette fois, un général qui se plaignait d'un retard dans son avancement. 'Je les

gâte,' dit Napoléon en colère. Puis se tournant vers Rapp, il ajouta : 'Il n'en était pas ainsi de notre temps ; nous n'avancions pas si vite. Vous rappelez-vous que j'ai été simple lieutenant pendant sept ans?' 'C'est vrai,' répondit le courtois Alsacien, 'mais vous avez eu soin de rattraper le temps perdu.'

118. Le Noyau de cerise.

Un petit écolier pressa entre ses lèvres une cerise et en jeta le noyau. Un vieillard ramassa ce noyau et le planta dans la terre, au grand plaisir du petit garçon, qui se moqua de lui pour la peine qu'il prenait.

Quelque temps après, l'écolier passa par le même chemin et remarqua que le noyau de cerise avait poussé et était devenu un arbuste. Le vieillard en prenait soin et le protégeait contre toute atteinte. 'A quoi bon toute cette peine?' se dit l'enfant.

Quand il fut devenu homme, il voyageait un jour sur la même route et vit l'arbuste, devenu arbre, chargé de fruits. Il comprit enfin la conduite du vieillard.

119. Les Martyrs protestants.

Cette sanglante tragédie commença, en 1555, par le martyre de Hooper, évêque de Gloucester, et celui de Rogers, prébendaire de Saint-Paul. Ils furent interrogés par des commissaires nommés par la reine et présidés par le chancelier. On espérait que leur rétractation jetterait le discrédit sur les doctrines qu'ils avaient professées si longtemps ; mais en cela les persécuteurs se trouvèrent déçus : tous deux demeurèrent fermes dans leur foi ; aussi furent-ils condamnés à être brûlés vifs, Rogers à Smithfield, et Hooper dans son propre diocèse, à Gloucester. Outre l'instinct de conservation, Rogers avait de puissantes tentations pour renier ses principes et sauver sa vie : il avait une femme qu'il aimait tendrement, et dix enfants. Mais rien ne put l'ébranler. Telle était sa sérénité après sa condamnation que les geôliers eurent, dit-on, à le réveiller d'un profond sommeil à l'heure même où l'exécution approchait. Il exprima le désir de voir sa femme avant de mourir ; mais Gardiner lui dit, qu'étant prêtre, il ne pouvait être marié. Quand les fagots furent placés autour de lui, il ne parut nullement intimidé par les préparatifs et s'écria : 'Je

renonce avec joie à la vie pour rendre témoignage à la doctrine de Jésus.' Lorsque Hooper fut lié au poteau, on mit devant lui un escabeau sur lequel était placée la grâce que lui accordait la reine au cas où il se rétracterait ; mais il le fit enlever et se prépara d'un air joyeux à subir sa sentence, qui fut exécutée avec la dernière rigueur. Soit malice, soit négligence, le feu n'avait pas été bien allumé, de sorte que ses jambes furent brûlées tout d'abord ; une de ses mains tomba tandis que de l'autre il continuait à frapper sa poitrine. Sa torture dura trois quarts d'heure ; il la supporta avec une inflexible constance.—*Goldsmith.*

120. Les Souris en Conseil.

Autrefois les souris étant cruellement affligées par les persécutions du chat, résolurent de convoquer une assemblée pour discuter les meilleurs moyens de conjurer cette calamité sans trêve. Bien des projets furent discutés et rejetés ; enfin, une jeune souris se leva et proposa d'attacher un grelot au cou de l'ennemi, pour qu'à l'avenir on fût averti de son approche et qu'on pût ainsi échapper au danger. Cette proposition fut saluée d'une vive acclamation et immédiatement votée à l'unanimité. Cependant une vieille souris, qui jusque là s'était tenue coite, finit par se lever et dire qu'elle considérait le procédé adopté comme des plus ingénieux, et que sans doute il réussirait complètement ; que toutefois elle avait une simple question à faire, à savoir : 'Qui est-ce qui attacherait le grelot ?'—*C. James.*

121. L'Ours et le Renard.

Un jour l'ours rencontra le renard, qui emportait du poisson qu'il avait volé. 'D'où te vient tout cela ?' demanda-t-il. 'Oh, monseigneur de Robebrune, je l'ai pris ; c'est ma pêche,' dit le renard. L'ours voulut en conséquence apprendre à pêcher aussi, et pria le renard de lui enseigner comment il fallait s'y prendre. 'Rien de plus facile pour vous,' répondit le renard ; 'cela s'apprend bien vite. Vous n'avez qu'à aller sur la glace, faire un trou, y passer votre queue et l'y tenir aussi longtemps que vous le pourrez. Si cela vous cuit un peu, il n'y faut pas faire trop attention, car c'est alors que le poisson mord : plus vous tiendrez, plus vous aurez de poisson. Après cela, vous vous retirerez tout d'un coup en tirant

très fort.' L'ours fit comme le renard lui avait dit ; il laissa sa queue longtemps dans la glace, si longtemps qu'elle finit par être prise. Voulant alors la retirer, il fit un violent effort de côté, tellement violent que la queue s'arracha net. C'est pour cela que Bruin n'a aujourd'hui même encore qu'un tronçon de queue.

122. L'Affection chez les Chevaux.

Pendant la guerre de la Péninsule, deux chevaux du Hanovre avaient longtemps servi ensemble dans l'artillerie allemande. Ils avaient été attelés à la même pièce de canon, et avaient été des compagnons inséparables dans plus d'une bataille. Enfin l'un d'eux fut tué. Après le combat, le survivant fut placé à son poste habituel et on lui apporta son fourrage, mais il refusa de manger. Il regardait constamment autour de lui, cherchant son camarade, hennissant parfois comme s'il voulait l'appeler. Tous les soins qu'on lui prodigua furent inutiles. On l'entoura d'autres chevaux : il ne les regarda point. Il mourut bientôt après, n'ayant pris aucune nourriture depuis le moment où son camarade avait été tué.— *Laurie's Grad. Series.*

123. L'Eléphant.

L'éléphant est, comme tous les animaux sauvages, fort nerveux ; il prend facilement l'alarme à un bruit soudain ou inattendu. Il est arrivé, par exemple, qu'un homme se trouvant au milieu d'une troupe d'éléphants sauvages, et par conséquent courant de grands dangers, a sauvé sa vie en battant des mains : le bruit avait tellement effrayé ces animaux que l'homme avait pu s'échapper et se cacher durant l'émoi. Un objet qui lui est inconnu cause aussi un saisissement excessif à l'éléphant et trouble souvent son équanimité.

Les éléphants ont tous une grande aversion pour les petits animaux, ou pour les animaux qui sont petits comparativement à eux. A la chasse ils aiment à éviter les chiens et manifestent beaucoup d'inquiétude quand ils entendent des chiens derrière eux. Mais rien ne paraît dérouter l'éléphant autant que d'être suivi par un cheval, principalement si celui-ci court d'un pas rapide. Le bruit cadencé du sabot semble l'alarmer considérablement même lorsqu'il voit le cheval, mais sa terreur augmente si le bruit vient par derrière. Il est des animaux que l'éléphant ne peut pas souffrir, même quand ils sont au repos. Le tigre en est un, et il y

a de bonnes raisons pour cette antipathie ; mais ce qui n'est pas clair c'est que l'éléphant refuse de s'approcher d'un chameau. Quand celui-ci est chargé, l'éléphant voyage de compagnie avec lui sans manifester beaucoup de répugnance ; mais il n'aime pas être près du chameau qui n'a point de fardeau.—*Wood* (*Anecdotes sur les Animaux*).

124. NAPOLÉON ET WASHINGTON.

Napoléon venait de s'installer, comme Premier Consul, au palais des Tuileries, où tout respirait encore le souvenir des anciens rois, lorsqu'il apprit la nouvelle du décès de Washington. Celui-ci était mort le quatorze décembre, à l'âge de soixante-huit ans, dans une maison de campagne qu'il possédait en Virginie, après avoir assuré l'indépendance de sa patrie comme général, sa liberté comme législateur et son droit de propriété comme magistrat. Le Premier Consul, pour montrer son respect pour le caractère magnanime du héros de la République américaine, annonça sa mort à la Garde consulaire et à toutes les troupes de la République française par l'ordre du jour suivant : 'Washington est mort ! Ce grand homme a combattu la tyrannie ; il a fondé la liberté de sa patrie. Sa mémoire sera chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats français, qui, comme lui et comme les soldats américains, combattent pour la liberté et l'égalité. En conséquence, le Premier Consul ordonne que pendant dix jours des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.'

Qu'est-ce donc, demande Hazlitt, et non sans raison, qui a empêché Napoléon de suivre l'exemple de Washington ?

125. L'ARMÉE BRITANNIQUE.

Le premier corps formé d'après le système actuellement en usage chez nous, et, à vrai dire, le premier noyau d'une armée permanente anglaise, fut la garde dite *Coldstream Guards*, créée par le général Monk à Coldstream, sur la Marche d'Ecosse. En peu d'années on en leva d'autres, et, dès 1665, l'infanterie britannique consistait en quatre régiments, outre les Gardes. Avant la fin du siècle, une compagnie de grenadiers, armés de grenades à la main, avait été ajoutée à chaque régiment ; on avait également introduit l'usage de la baïonnette ; plusieurs régiments de fusiliers, destinés

dans l'origine à protéger l'artillerie, avaient été formés : le principe d'une armée permanente considérable était établi. La cavalerie légère fut créée en 1745, et les lanciers sous George III. C'est dans les dernières années, toutefois, que les plus grands changements ont eu lieu dans l'armée britannique. L'avancement et l'élévation du soldat lui-même ne font que le rendre plus apte à apprécier les traditions de son corps.

L'esprit de corps dans les régiments est un sentiment auquel on peut toujours faire appel, avec d'importants résultats. Feu le Prince-Consort, en présentant de nouveaux drapeaux au Vingt-troisième, dit : 'Recevez ces drapeaux. L'un d'eux est appelé expressément l'étendard de la Reine. Qu'il soit un gage de votre loyauté envers votre souveraine et de votre obéissance aux lois de votre patrie. L'autre est plus spécialement le drapeau du régiment. Qu'il soit un gage de votre résolution de défendre son honneur. En regardant le premier, vous songerez à votre souveraine ; en contemplant l'autre, vous songerez à ceux qui ont combattu, versé leur sang et vaincu avant vous.'—*The Spectator.*

126. Les premiers Services de Wellington.

Sir Arthur Wellesley, qui fut plus tard Duc de Wellington, naquit le premier mai mil sept cent soixante-neuf. Il était fils du Comte de Mornington et descendait, par sa mère, d'une famille fort ancienne. Le célèbre Churchill, Duc de Marlborough, avait fait son apprentissage comme soldat sous le drapeau français ; Wellington aussi alla en France dans sa première jeunesse et reçut en partie son éducation militaire à l'école d'Angers. Il fut nommé enseigne dans l'armée anglaise le 7 mars 1787, devint lieutenant le 25 octobre de la même année, capitaine le 30 juillet 1791 et major le 30 avril 1793. Enfin, il fit ses premières armes dans les Flandres et en Hollande, pendant les années 1794 et 1795, sous le commandement du Duc d'York et du général Walmoden. Après la retraite de l'armée anglaise, il s'embarqua pour l'Inde, où il fut promu au grade de colonel, le 30 mai 1796. Il prit part à l'expédition contre le Mysore, et, après la défaite de Tippoo Saïb, il fut nommé gouverneur de la capitale de Mysore, en 1799.

Pendant les années qui suivirent, il fit la guerre contre plusieurs princes Mahrattes, et reçut son brevet de général de brigade le 29 avril 1802. Il gagna la bataille d'Assaye le 21 septembre 1803, sur l'armée confédérée des Mahrattas, qui comptait vingt mille hommes d'infanterie, trente mille chevaux, outre cent vingt pièces de canon,

manœuvrées par des artilleurs européens. Le général Wellesley avait sous ses ordres sept mille cinq cents hommes, dont quinze cents hommes de troupes anglaises et environ six mille cipayes ; dix-sept canons formaient toute son artillerie. Il quitta l'Inde en 1805, et, de retour en Angleterre, il reçut le commandement d'une brigade dans l'expédition du Hanovre. Il commanda en chef l'armée de réserve dans l'expédition contre Copenhague, en 1807.

A l'époque de son retour de l'Inde, et au moment où il allait reparaître sur les champs de bataille de l'Europe, Sir Arthur était dans la force de l'âge. Il avait trente-neuf ans quand, pour la première fois, il ramassa le gant jeté par l'empire français. Il avait gagné ses grades en combattant pendant quinze ans en Europe et en Asie, avant de recevoir les épaulettes de général. Fortement constitué et vigoureux d'esprit, il avait développé ces avantages naturels par une application opiniâtre et bien guidée. Il avait pris l'habitude de se rendre compte des détails les plus minutieux du service. ' Le régiment du colonel Wellesley,' écrivait le général Harrison, en 1799, ' est un régiment modèle.' En même temps, il étudiait la guerre sur une large échelle et il se dévouait avec une énergie infatigable à maintenir l'ordre, à réprimer les excès de toute sorte, à protéger les habitants du pays et à ménager les forces de ses soldats. En 1808, le gouvernement lui confia un corps de dix mille hommes destiné à délivrer le Portugal.—*J. Maurel.*

TROISIÈME PARTIE.

127. Les Chevaliers de Malte.

L'ordre des Chevaliers de Malte remonte à l'époque de la première Croisade, au onzième siècle. Il se forma alors en Palestine, sous le titre d'‘Hospitaliers de Saint Jean-Baptiste,’ une société religieuse, dont l'objet était, comme le nom l'indique, de pourvoir aux besoins des malades. Il y avait bon nombre de ceux-ci parmi les pèlerins pauvres, qui venaient de toutes les parties de l'Europe, se rendant en Terre-Sainte. Bientôt cependant cette société s'imposa d'autres devoirs, des devoirs militaires, et ce fut sous cette forme nouvelle, si conforme à l'esprit de l'époque, que l'institution trouva faveur chez les hardis croisés. Bientôt elle devint la rivale des frères Templiers, et fut, à l'égal de ceux-ci, un des principaux soutiens du trône de Jérusalem. Après la chute de ce royaume, les Chevaliers de St. Jean restèrent quelque temps en Chypre ; ce fut alors qu'ils réussirent à s'emparer de Rhodes, et qu'ils s'assurèrent par cette conquête une résidence permanente.—*W. H. Prescott*, ‘*Philippe II.*’

128. Les Statues aux Tuileries.

Parmi les Grecs on choisit Démosthène et Alexandre, pour rendre hommage à la fois au génie de l'éloquence et à celui de la conquête. La statue d'Annibal rappela le plus grand des ennemis de Rome, et Rome elle-même fut représentée par Scipion, Cicéron et Caton ; et encore par Brutus et César, la victime et son meurtrier, placés côte à côte. Parmi les grands hommes que le monde moderne offrait au choix de Bonaparte, il donna la préférence à Gustave-Adolphe, puis à Turenne et au Grand Condé—à Turenne, dont il admirait tant les combinaisons scientifiques ; à Condé pour que l'on vît bien que le souvenir d'un Bourbon n'inspirait aucune terreur au Consul, et pour montrer aussi qu'il rendait un égal hommage à tous les grands hommes. La mémoire des brillants exploits de la marine française fut rappelée par la statue de Duguay-Trouin. Marlborough et le Prince Eugène attestèrent les désastres du règne de celui qu'on avait appelé ‘le Grand,’ pendant que le Maréchal de

Saxe prouvait que même l'époque de Louis XV n'avait pas été entièrement destituée de gloire. L'image de Frédéric et celle de Washington furent placées en face l'une de l'autre—la fausse philosophie sur un trône opposée à la vraie sagesse fondant un état libre. Enfin, les statues de Dugommier, de Dampierre, de Joubert firent clairement voir au monde la haute estime qu'avait le général Bonaparte pour ses anciens frères d'armes, illustres victimes d'une cause qui n'était plus la sienne.—*Bourrienne.*

129. La Guêpe et l'Abeille.

Une guêpe rencontra une abeille et lui dit : 'Dites-moi donc, je vous prie, la raison pour laquelle les hommes sont si méchants envers moi, tandis qu'il vous aiment tant, vous? Nous nous ressemblons beaucoup ; seulement les larges anneaux d'or qui ceignent mon corps me rendent beaucoup plus belle que vous. Nous sommes l'une et l'autre des insectes ailés ; toutes deux nous aimons le miel, et toutes deux nous piquons les gens quand nous sommes irritées. Et cependant on me hait moi et on cherche toujours à me tuer, quoique je me rende bien plus familière que vous ne faites, quoique je fasse des visites dans les maisons au thé et aux repas. Vous, au contraire, vous êtes timide, vous vous approchez rarement des hommes, et, malgré cela, ils vous bâtissent de curieuses maisons couvertes de chaume, et pendant l'hiver ils prennent soin de vous et très souvent vous nourrissent. Quelle est donc la raison? Je voudrais bien la connaître?' L'abeille répondit : 'C'est parce que vous ne rendez jamais de services aux hommes, et que vous êtes, au contraire, importune et malicieuse, que les hommes ne vous aiment point, tandis qu'ils savent que moi je suis occupée toute la journée à leur faire du miel. Vous feriez mieux de leur faire moins de visites et d'essayer de leur être utile.'

130. La plus grande Bataille livrée par Napoléon.

On demandait à Napoléon, à Sainte-Hélène, quelle était la plus grande bataille qu'il eût livrée. Il répondit : 'Il est difficile de répondre à cette question, sans se demander d'abord ce que l'on entend par ces mots "la plus grande bataille." Les miennes ne sauraient être jugées isolément : elles formaient toutes partie d'un plan étendu ; elles ne doivent par conséquent être jugées que par leurs résultats. La bataille de Marengo, qui resta si longtemps indécise, nous a rendus maîtres de toute l'Italie. Ulm a annihilé

une armée tout entière; Jéna a mis en nos mains toute la monarchie prussienne; Friedland nous a ouvert l'empire russe; Eckmühl a décidé le sort d'une guerre. A la bataille de la Moskowa, on a déployé les plus grands talents pour n'obtenir que de fort minces avantages. Waterloo, où tout a manqué, aurait, si nous avions été vainqueurs, sauvé la France et donné la paix à l'Europe.'

Madame Montholon ayant demandé à Napoléon quelles étaient, suivant lui, les meilleures troupes. 'Celles qui gagnent les batailles, madame,' répondit-il; 'mais les soldats sont capricieux et inconstants, comme vous, mesdames.'

131. Le Marquis de Wellesley et le Duc de Wellington.

La destinée du peuple anglais pendant la première moitié de ce siècle s'est identifiée avec celle de deux hommes célèbres, dont l'un fut le sauveur de l'Inde et l'autre le sauveur de l'Angleterre et de l'Europe continentale. Celui-là effaça les dernières traces de l'influence étrangère dans l'Inde; il détrôna les Sultans de Mysore, conquit leur territoire et détruisit la puissante confédération des Mahrattes. Celui-ci délivra l'Espagne et le Portugal, et enseigna aux nations du Nord l'art d'annuler la prépondérance du nombre et de rompre la magie d'un nom et l'omnipotence du génie. Deux fois il envahit la France. Il combattit avec un succès soutenu et uniforme la plupart des généraux de l'empire—Junot, Duc d'Abrantès; Victor, Duc de Bellune; Sebastiani; Jourdan; Soult, Duc de Dalmatie; Marmont, Duc de Raguse; Ney, Duc d'Elchingen; Masséna, Prince d'Essling; et finalement Napoléon lui-même. La nature accorda à la maison de Mornington l'insigne privilège de donner naissance à ces deux frères, qui les premiers jetèrent du lustre sur le nom de Wellesley.—*J. Maurel.*

132. La première Bataille de Frédéric le Grand.

La première bataille de Frédéric fut livrée à Molwitz, et jamais carrière de grand général ne s'ouvrit d'une manière plus déplorable. Son armée fut, il est vrai, victorieuse; mais non-seulement il n'établit pas son droit au titre de général habile, mais il fut même assez malheureux pour faire douter s'il possédait le vulgaire courage du soldat. La cavalerie, qu'il commandait en personne, fut mise en fuite. Peu accoutumé au tumulte et au carnage d'un champ de bataille, il perdit la tête et prêta l'oreille avec trop

d'empressement à ceux qui l'engageaient à se sauver. Son cheval anglais l'emporta à plusieurs milles du champ de bataille, pendant que Schwerin, quoiqu'il eût reçu deux blessures, soutenait vaillamment l'honneur de la journée. L'habileté du vieux feld-maréchal et la fermeté des bataillons prussiens décidèrent la victoire, et l'armée autrichienne fut chassée du champ de bataille après avoir perdu huit mille hommes.

A une heure avancée de la nuit, la nouvelle en fut portée au roi dans un moulin où il s'était réfugié. Elle lui causa une amère douleur. Il était victorieux, mais il devait son succès à des dispositions que d'autres avaient prises et à la valeur d'hommes qui avaient combattu pendant que lui fuyait. Ce premier début du plus grand guerrier de son siècle promettait bien peu, comme on voit !—*Macaulay.*

133. Mort du Maréchal Poniatowski.

Le 19 octobre 1813, lorsque l'armée française commençait à battre en retraite, le Prince Poniatowski fut chargé par Napoléon de la défense d'une partie des faubourgs de Leipzic. Voyant les colonnes françaises sur la gauche en pleine retraite, et le pont complètement encombré d'artillerie et de fourgons, il tira son épée, et, se tournant vers les officiers qui l'entouraient : 'Messieurs,' dit-il, 'il vaut mieux tomber avec honneur.' A ces mots, il se précipita, à la tête de quelques cuirassiers polonais, sur les colonnes des alliés. Il était déjà blessé. Il reçut encore une balle dans le bras gauche ; il ne s'ouvrit pas moins un passage à travers les ennemis, reçut une troisième blessure, se jeta dans la Pleisse et atteignit la rive opposée sain et sauf, mais en laissant son cheval derrière lui dans la rivière. Quoique épuisé, il monta un autre cheval et se dirigea vers l'Elster, dont les bords étaient déjà occupés par les carabiniers saxons et prussiens. En les voyant arriver sur lui de tous les côtés, il se jeta dans la rivière et disparut aussitôt, ainsi que son cheval. Plusieurs officiers, qui s'y jetèrent après lui, furent noyés comme lui ; d'autres qui se trouvaient, qui sur la rive, qui dans le fleuve même, furent faits prisonniers. Ce ne fut que le cinquième jour que le corps du prince fut trouvé et retiré de l'eau par un pêcheur : il portait son uniforme de grande tenue ; ses épaulettes étaient ornées de diamants.—*Cunningham.*

134. La Liberté.

L'Arioste dit un joli conte à propos d'une fée qui, en vertu d'une loi mystérieuse de sa nature, était condamnée à apparaître, à certaines époques, sous la forme d'un serpent immonde et vénimeux. Ceux qui lui faisaient du mal durant la période où elle se trouvait métamorphosée étaient pour toujours exclus de la participation à ses bienfaits. Quant à ceux, au contraire, qui, malgré son aspect repoussant, avaient pitié d'elle et la protégeaient, elle leur apparaissait plus tard dans la beauté céleste qui lui était propre ; elle suivait leurs pas, accomplissait leurs souhaits, remplissait leurs maisons de richesses, les rendait heureux en amour et victorieux dans la guerre. Telle est la Liberté. Elle prend parfois la forme de l'odieux serpent : elle rampe, elle siffle, elle mord. Mais malheur à ceux qui, dans leur dégoût, oseront l'écraser ! Et heureux ceux qui n'auront pas craint de la recevoir dans sa forme dégradée et terrible ; car, au temps de sa beauté et de sa gloire, ils auront leur récompense.—*Macaulay.*

135. Le Singe et les deux Chats.

Deux chats avaient volé du fromage et ne pouvaient tomber d'accord sur la manière de partager leur butin. Pour terminer la querelle ils convinrent de s'en remettre pour la décision du cas à un singe. L'arbitre ainsi nommé accepta la charge avec empressement. Il prit une balance et mit un morceau du fromage sur chaque plateau. 'Voyons,' dit-il, 'oui, ce morceau-ci pèse plus que l'autre,' et aussitôt il en enleva d'un coup de dent une bonne partie, pour rétablir l'équilibre, disait-il. Cependant le plateau opposé emportait maintenant l'autre, ce qui donna à notre consciencieux juge une raison suffisante pour prendre une seconde bouchée. 'Arrêtez ! arrêtez !' dirent les deux chats, qui commençaient à s'alarmer de ce qui pouvait arriver ; 'donnez-nous la part qui nous revient à chacun, et nous serons satisfaits.' 'Si vous êtes satisfaits, vous,' répondit le singe, 'la justice ne l'est pas ; un cas si compliqué ne se décide pas si vite ! oh, non !' Là-dessus il continua à ronger tantôt un morceau, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'enfin les pauvres chats, voyant leur fromage diminuer graduellement, le supplièrent de ne plus se donner de peine et de leur remettre ce qui restait. 'Pas si vite, mes amis, je vous en prie,' répliqua le singe ; 'nous nous devons justice à nous-même aussi bien qu'à

vous : ce qui reste nous est dû, comme émolument attaché à nos fonctions.' Sur quoi, il fourra le tout dans sa gueule et avec la plus grande gravité leva l'audience.—*Dodsley.*

136. Pélisson et l'Araignée.

Monsieur Pélisson, fonctionnaire public sous le gouvernement de Louis XIV, fut condamné à cinq ans de Bastille. Durant cet emprisonnement, il s'occupait à lire et à écrire, car il savait la valeur du temps et était incapable de rester oisif ; fréquemment aussi il se délassait de ses études en jouant de la flûte. Il remarquait souvent alors qu'une grosse araignée, qui avait fait sa toile dans un coin de la chambre, sortait de son trou, selon toute apparence pour écouter la musique. Pour l'encourager Pélisson continuait de jouer, et enfin l'insecte se familiarisa tellement qu'il s'approchait du prisonnier et mangeait dans sa main.

Ce fait étant venu à la connaissance des geôliers, ils se jugèrent tenus d'avertir le gouverneur de la Bastille, qui était un homme sans pitié. Résolu à priver le prisonnier de son ami l'insecte, il entra un jour dans sa cellule et lui dit : 'Eh bien ! monsieur Pélisson, j'apprends que vous avez un compagnon.' 'C'est vrai, et bien que nous ne puissions pas causer, nous nous entendons très bien.' 'Je puis à peine croire ce que l'on m'a dit, et je serais bien aise de me convaincre de la vérité du fait.'

Ne soupçonnant aucune mauvaise intention, Pélisson appela aussitôt l'araignée, qui vint manger dans sa main et se laissa caresser. Le gouverneur attendit une occasion, fit tomber l'insecte d'un revers de la main, l'écrasa sous son pied et quitta la chambre sans mot dire.

137. Essence de Romarin et Essence de Thym.

C'est un fait bien connu que les dames ont rarement les cheveux blancs, tandis que le chef des 'maîtres de la création' devient de bonne heure gris ou chauve—parfois l'un et l'autre. Douglas Jerrold raconte à ce sujet la plaisanterie piquante que voici. Dans une soirée particulière à Londres, une dame qui, quoiqu'elle fût arrivée à l'automne de la vie, n'avait pas encore perdu les rêves de printemps, dit à Jerrold : 'Je ne puis imaginer ce qui fait blanchir mes cheveux. Je me figure quelquefois que ce doit être l'essence de romarin dont ma femme de chambre se sert lorsqu'elle les

brosse.' 'Je crains plutôt, madame,' répondit le dramatiste, 'que ce ne soit l'essence de temps' (thym).

138. Le meilleur Baudet de Tunis.

Un officier subalterne français avait à se rendre au quartier général de son régiment, qui se trouvait fort avant dans l'intérieur. On lui conseilla d'acheter une mule ; mais il était économe de sa nature et il préféra l'humble baudet. 'Est-il bon?' demanda-t-il. 'Le meilleur de Tunis.' 'Le mot est fort.' 'Il l'est en effet, mais il est aussi vrai qu'Allah !' 'Mais pourquoi le meilleur?' 'On n'a pas besoin de le nourrir.' Voilà qui était décisif. Le sous-lieutenant acheta l'animal et le chargea. Il avait une paillasse, dans laquelle il empaqueta ses effets, à savoir une livre de café, deux livres de fromage et un pâté qui lui avait été envoyé de Strasbourg, la dernière ville où il avait tenu garnison. A la première halte, le pauvre officier fut de service, et en conséquence maître Baudet fut déchargé, mais le contenu de la paillasse ne fut pas déballé. 'Imaginez-vous mon désespoir et ma colère,' criait avec d'énormes gesticulations l'officier, qui m'a raconté l'histoire lui-même, 'lorsque, le lendemain matin, j'ai trouvé que la bonne bête, qui n'avait pas besoin d'être nourrie, s'était servie elle-même, et avait mangé non-seulement le lit—cela n'était que naturel, puisque c'était de la paille —mais toutes mes provisions, jusqu'au pâté !'

139. Trop de Conseils.

Franklin avait coutume de raconter une anecdote amusante pour faire connaître par un exemple les misères d'un auteur qui consulte sur ses œuvres un trop grand nombre de personnes. 'Quand j'étais jeune,' dit-il, 'un de mes amis, qui allait s'établir chapelier, consulta toutes ses connaissances sur l'important sujet de son enseigne. Celle qu'il s'était proposé d'adopter consistait en un chapeau, avec la légende "Jean Thomson, chapelier, fabrique et vend des chapeaux au comptant." Le premier ami dont il demanda l'avis suggéra que le mot "chapelier" était parfaitement superflu. Ce mot fut en conséquence effacé. Un autre fit l'observation qu'il n'était pas nécessaire de mettre qu'il voulait de l'argent comptant pour ses chapeaux, attendu que peu de personnes demandaient qu'on leur vendît à crédit un objet d'un prix si peu élevé, et que d'ailleurs, si on le demandait, le marchand pourrait parfois

trouver qu'il était sage de ne pas refuser. Ces mots furent donc retranchés et l'enseigne se trouva réduite à ceci : " Jean Thomson fabrique et vend des chapeaux." Une troisième connaissance fit remarquer que quand on veut acheter un chapeau, il vous est indifférent de savoir qui l'a fait. Deux mots encore disparurent. Quand l'enseigne, raccourcie ainsi, " Jean Thomson vend des chapeaux," fut montrée à un dernier ami, celui-ci s'écria : 'Mais qui est-ce qui s'attend à ce que vous les donniez, vos chapeaux ?' Deux mots de plus furent éliminés à la suite de cette critique, et il ne resta de l'enseigne originaire que ces mots : " Jean Thomson," avec un chapeau, comme symbole.'

140. Kosciusko et son Cheval.

On rapporte sur le héros de la Pologne un fait intéressant qui dénote l'habitude constante qu'il avait de faire l'aumône. Voulant envoyer un présent à un ecclésiastique de ses amis, il chargea de la commission un jeune homme du nom de Teltner et lui dit de prendre, pour faire la course, le cheval qu'il montait habituellement. A son retour, le messager déclara à Kosciusko qu'il ne monterait plus jamais son cheval, à moins d'avoir en même temps la bourse de Kosciusko à sa disposition ; et lorsque celui-ci lui demanda ce qu'il voulait dire, il répondit : 'Dès qu'un pauvre sur la route ôte son chapeau pour demander la charité, l'animal s'arrête aussitôt et ne bouge plus jusqu'à ce que le mendiant ait reçu quelque chose ; et, comme je n'avais point d'argent sur moi, j'avais à feindre de donner pour satisfaire le cheval et le décider à poursuivre son chemin.' Ce noble animal méritait une pension et l'exemption de service actif pour le reste de sa vie, à raison de son éducation supérieure et de sa sensibilité morale raffinée.

141. L'Esprit.

Rien ne m'amuse plus que d'observer chez certaines personnes l'absence complète de la faculté de comprendre une plaisanterie. Madame Jackson est venue nous voir l'autre jour. Elle parlait de la chaleur étouffante qu'il avait fait la semaine passée. 'La chaleur, madame !' dis-je, 'elle était si terrible par ici que j'ai vu qu'il ne me restait qu'à me dépouiller de mes chairs pour ne garder que mes os.' 'Vous dépouiller de vos chairs et ne garder que vos os ? Oh, monsieur Smith, comment avez-vous pu faire pareille chose ?' s'écria-t-elle avec la plus parfaite gravité. 'Rien de plus facile, madame ; venez voir la prochaine fois.' Mais elle demanda sa

voiture, jugeant évidemment la chose fort peu orthodoxe. Mlle * * * aussi, en parcourant l'autre jour la propriété de Combe Florey, s'écria : 'Oh ! pourquoi enchaînez-vous ce beau terre-neuve, M. Smith ?' 'Parce qu'il a une passion pour faire ses déjeuners des petits garçons de la commune.' 'Les petits garçons !' s'écria-t-elle ; 'est-ce qu'il mange réellement des petits garçons, M. Smith ?' 'Eh ! oui ! il les dévore jusqu'aux boutons.' Son visage exprimait une telle horreur que je pensai mourir de rire.—*Sydney Smith.*

142. Une Mémoire prodigieuse.

Un jour Voltaire, alors un jeune homme de vingt-quatre ans, lut à La Motte, qui avait une mémoire prodigieuse, une tragédie qu'il avait écrite. La Motte écouta jusqu'à la fin avec la plus grande attention. 'Votre tragédie est excellente,' dit-il, 'et j'ose répondre à l'avance du succès. Une chose seulement me contrarie : c'est que vous vous êtes permis de faire des emprunts, comme je puis vous le prouver par la seconde scène du quatrième acte.' Voltaire se défendit de son mieux contre cette accusation. 'Je ne dis rien,' répondit La Motte, 'que je ne puisse prouver, et, pour vous donner cette preuve, je vais vous réciter cette même scène ; elle m'a tant plu, quand je l'ai lue pour la première fois, que je l'ai apprise par cœur, et que pas un mot ne m'a échappé.' En conséquence il répéta la scène tout entière sans hésitation, et avec autant de feu que s'il l'eût composée lui-même. Tous ceux qui étaient présents à la lecture le regardaient et ne savaient que penser. L'auteur était absolument confondu. Après avoir joui de son embarras pendant quelques instants, 'Rassurez-vous,' lui dit La Motte ; 'la scène est bien et entièrement à vous, aussi bien à vous que tout le reste, mais elle m'a frappé comme si belle et si touchante que je n'ai pas pu résister au plaisir de la confier à ma mémoire.'—*Beeton's Book of Anecdotes.*

143. Le Gland.

Vois ce chêne au branchage étendu, l'orgueil de la pelouse du village. Son tronc est massif ; ses branches sont fortes. Ses racines, pareilles à des crocs, entrent profondément dans le sol et supportent sa masse colossale. Les oiseaux font leurs nids dans ses rameaux ; les bestiaux se reposent sous son ombre. Les vieillards le montrent à leurs enfants, mais eux-mêmes ne se rappellent pas quand ni comment il a poussé. Les uns après les autres sont nés, et sont morts ; et ce fils de la forêt est resté le même, défiant les orages de deux cents hivers.

Et pourtant ce grand arbre a été une fois un petit gland, humble de dimension, faible d'apparence. Ce gland, dont la cupule ne peut contenir qu'une goutte ou deux de rosée, contenait en germe le chêne tout entier. Il a grandi, il s'est étendu, il s'est développé par degrés ; il a reçu sa nourriture de la pluie, de la rosée et du sol fécond.

La pluie, la rosée, le sol ne sauraient produire un chêne sans le gland ; et du gland ils ne sauraient faire autre chose qu'un chêne.

144. Les Habitudes matinales.

On ne saurait nier que l'habitude de se lever matin ne contribue à la fois à la santé du corps et au développement de l'esprit. C'est une remarque faite par Swift que jamais l'on n'a vu un homme arriver à la grandeur ou à la distinction, s'il était de ceux qui dorment la grasse matinée. Bien que cette observation, faite par une seule personne, ne soit pas acceptée comme une maxime universelle, il est certain que quelques-uns des personnages les plus éminents qui aient jamais existé étaient accoutumés à se lever de bonne heure. Il paraît aussi qu'en général on se levait autrefois de meilleure heure qu'à présent. Au quatorzième siècle les boutiques s'ouvraient à Paris à quatre heures du matin ; de nos jours le boutiquier est à peine réveillé à sept. Le Roi de France dînait à huit heures du matin et se retirait dans sa chambre à coucher à la même heure le soir. Sous le règne de Henri VIII, les gens du beau monde déjeunaient à sept heures et dînaient à dix. Au temps d'Elisabeth, la noblesse, la haute bourgeoisie et les étudiants dînaient à onze heures du matin et soupaient entre cinq et six heures du soir.

145. Bandy, le Chien de Jeannot.

Dans une vaste forêt de France vivait un pauvre bûcheron nommé Jeannot. Il gagnait peu d'argent par la vente de ses fagots, mais cela suffisait à le faire subsister, lui, sa femme Jenny et ses deux enfants. L'aîné de ces enfants était un garçon de sept ans ; il avait les cheveux bruns, et s'appelait Jean ; l'autre était une petite fille blonde, dont le nom était Jeannette.

Ils avaient aussi un chien au poil noir frisé et au museau blanc. Ce chien avait nom Bandy, et passait pour le meilleur chien de tout le pays, tant il aimait son maître.

Quand le sol de la forêt est couvert d'une couche épaisse de neige, la faim et la férocité poussent les loups qui vivent dans ses profondeurs à en sortir pour aller chercher leur nourriture. Les pauvres gens aussi souffrent beaucoup à ces époques de neige abondante, car ils ne peuvent trouver de l'ouvrage.

Jeannot ne craignait point les loups quand il avait sa bonne cognée à la main, et il allait au travail chaque jour. Le matin, il disait à Jenny : 'Ma femme, je t'en prie, ne permets pas à Jean et à Jeannette de courir jouer au dehors, jusqu'à ce qu'on ait donné la chasse aux loups. Ce ne serait pas prudent. Garde aussi Bandy à la maison.'

Chaque matin Jeannot disait la même chose à Jenny, et tout alla bien jusqu'à ce que, un jour, il ne rentra pas à l'heure accoutumée. Jenny allait à la porte, regardait au dehors, rentrait, ressortait pour regarder encore. 'Comme il est en retard aujourd'hui !' se dit-elle.

Alors elle sortit et appela son mari—'Jeannot ! Jeannot !' Point de réponse. Bandy sautait après elle, comme s'il voulait lui dire : 'Dois-je aller à sa recherche, moi ?'

'A bas, mon bon chien !' dit Jenny. 'Allons, petite Jeannette, cours à la porte du jardin pour voir si ton père ne vient pas. Et toi, Jean, va le long de la route jusqu'au bout de la palissade et appelle bien haut, "Papa ! papa !"' Les enfants obéirent, mais ne purent apercevoir leur père. 'Je veux aller le chercher,' dit le petit Jean, 'dussent les loups me manger.'

'Et moi aussi,' dit sa petite sœur ; et les voilà partis dans la direction de la forêt.

Dans l'intervalle, leur père était rentré par un autre chemin, laissant un lot de fagots chez un voisin qui les avait commandés.

'As-tu rencontré les enfants ?' dit Jenny au moment où il entrait dans la maison.

'Les enfants ?' dit Jeannot ; 'mais non ; est-ce qu'ils sont sortis ?'

'Je les ai envoyés jusqu'au bout de la palissade, mais tu es rentré par un autre chemin.'

Jeannot ne déposa pas sa cognée, et courut aussi vite qu'il put à l'endroit indiqué.

'Prends Bandy avec toi,' cria Jenny ; mais Bandy était déjà parti, et avait tellement pris l'avance que son maître ne pouvait plus le voir. Le pauvre père criait en vain : 'Jean ! Jeannette !' Personne ne répondait. Ses larmes commençaient à couler, car il croyait ses enfants perdus.

Après avoir fait en courant un long chemin, il crut entendre aboyer Bandy. Il marcha droit, et la hache levée, vers l'endroit de la forêt d'où partaient les aboiements.

Bandy était arrivé auprès des enfants juste au moment où un grand loup se jetait sur eux. Il bondit sur lui, en aboyant furieusement pour appeler son maître. Celui-ci, d'un coup de sa bonne cognée, tua la bête féroce ; mais il était trop tard pour sauver Bandy : il était déjà mort ; le loup l'avait étranglé.

Le père et les deux enfants retournèrent auprès de Jenny, pleins de joie d'être tous sains et saufs ; et cependant ils ne pouvaient s'empêcher de pleurer, tellement ils étaient affligés de la mort du bon et fidèle Bandy. Ils l'enterrèrent au fond du jardin, et mirent sur sa fosse une grande pierre, sur laquelle le maître d'école écrivit en latin :

Sous cette pierre gît en paix
Le meilleur chien qui fût jamais.

Bandy n'est pas oublié encore dans le pays, car quand quelqu'un est sincère, brave et fidèle, on ne manque pas de dire de lui : ' Il est aussi brave et aussi fidèle que Bandy, le chien de Jeannot.'

146. La Pantoufle de Verre.

Il y avait une fois—c'était longtemps, longtemps avant que vous ne soyez venu au monde, longtemps même avant qu'on ait bâti la vieille église et planté l'if—il y avait trois sœurs qui demeuraient dans une grande maison délabrée. Les deux aînées étaient fort élégantes et fort coquettes. Elles allaient au bal une fois par semaine et dépensaient tout leur argent en belles toilettes. Leurs moyens ne leur permettaient pas d'avoir une servante ; en conséquence, elles faisaient faire tout l'ouvrage par leur sœur cadette. Celle-ci lavait, faisait le dîner, récurait les planchers, nettoyait les foyers. Aussi l'appelait-on Cendrillon, la pauvre petite. Mais, en dépit de tout, c'était une personne distinguée, quoiqu'elle fût vêtue comme une servante, et comme une pauvre servante même.

Un jour, le roi donna un bal, parce que le prince son fils venait d'atteindre sa majorité. Les deux sœurs s'y rendirent vêtues de belles toilettes neuves et portant des plumes dans leur coiffure. Elles ne dirent même pas adieu à Cendrillon, mais se moquèrent d'elle en sortant et se dirent l'une à l'autre : ' Quelle misérable créature ! qu'elle est laide et déguenillée ! ' Et puis, elles montèrent en voiture et partirent.

La pauvre Cendrillon s'assit sur un escabeau au coin du feu. Elle était si triste qu'elle fut sur le point de pleurer. 'Qu'est-ce qu'il y a, Cendrillon?' dit une voix à côté d'elle; et, en se retournant, elle vit sa marraine, qui était une jolie fée. 'Je voudrais aller au bal avec mes sœurs,' dit Cendrillon; 'cela doit être si amusant.' 'N'est-ce que cela?' dit la bonne fée; 'nous allons arranger cela bien vite.' Elle ne fit que toucher Cendrillon de sa baguette, et voilà que ses vieux habits se trouvèrentchangés en une belle robe de bal toute neuve, si belle qu'on n'en avait jamais vu de pareille. Cendrillon avait aussi des fleurs dans les cheveux et une paire de pantoufles de verre aux pieds.

Cendrillon battit des mains et sauta de joie. Mais la tristesse reparut bientôt sur son visage. 'Comment y aller?' dit-elle. 'Je ne puis pas aller là à pied dans une toilette comme celle-ci.' 'Va me chercher une citrouille,' dit la fée; et Cendrillon ne l'eut pas plutôt apportée qu'un coup de la baguette changea la citrouille en voiture de parade. Voilà le carrosse: mais d'où allaient venir les chevaux? 'N'y a-t-il point de souris dans la souricière?' demanda la bonne fée. Cendrillon courut voir et en rapporta six. La fée les toucha et elles se trouvèrent changées en six beaux chevaux harnachés d'or et d'argent. 'Et maintenant il s'agit d'avoir un cocher et un laquais,' dit la fée; 'où est la ratière?' Cendrillon l'apporta bientôt; il s'y trouvait deux beaux rats à longues queues et à belles moustaches. Un seul coup de baguette en fit un cocher et un laquais magnifiques. 'Voilà, ma fille,' dit la fée; 'à présent tu peux aller au bal; mais fais attention à une chose que je vais te dire: il faut que tu sois rentrée à la maison au coup de minuit, sinon ta belle robe se changera en guenilles; ton carrosse, tes chevaux, tes domestiques redeviendront citrouille, souris et rats, et il te faudra revenir à pied.' 'Je veillerai à cela,' dit Cendrillon. Elle embrassa la bonne fée et partit dans son équipage.

Quand elle fut arrivée au bal, le jeune prince se dit que de toutes les dames qui étaient là elle était la plus belle et avait la plus belle toilette; et il dansa très souvent avec elle. Ses sœurs ne la reconnurent pas, mais elles se disaient: 'Qu'elle est jolie et comme elle est bien mise!'

Longtemps avant que l'horloge sonnât minuit Cendrillon s'en alla et retourna chez elle dans son superbe carrosse. Lorsque ses sœurs rentrèrent à leur tour, elles la trouvèrent assise près du feu et vêtue de ses vieilles loques; au moment où elles allaient se coucher elle les entendit causer de la grande dame qui avait été

La semaine suivante il y eut encore un grand bal. La bonne fée revint et y envoya encore une fois Cendrillon, dans une toilette qui était toute neuve, sauf les pantoufles de verre. Mais ce soir-là Cendrillon dansait si gaîment avec le prince qu'elle oublia de regarder l'horloge. Minuit sonna ; quand Cendrillon l'entendit elle tressaillit, courut vers la porte, et perdit en courant une de ses pantoufles de verre, que le prince ramassa. Mais quand elle atteignit la porte elle se trouvait dans ses vieux vêtements ; le carrosse avait disparu ; elle ne vit sur la route que quelques rats et quelques souris et une vieille citrouille. Le chemin pour rentrer à la maison était long ; il fallut le faire par la tempête et avec une seule pantoufle de verre au pied. Mais elle n'y pouvait rien ; et, lorsque ses sœurs revinrent, elle était encore assise sur son escabeau près du feu.

Mais le prince désirait maintenant avoir pour sa femme la jolie jeune dame qui avait porté la pantoufle de verre. En conséquence, le roi envoya par le pays un homme pour annoncer à son de trompe que le jeune prince épouserait la dame qui pourrait chausser la pantoufle. Les dames tentèrent toutes, et firent tous les efforts possibles pour y faire entrer leur pied ; mais non, cela n'allait pas, parce que la pantoufle était une pantoufle de fée, et il n'y avait que la propriétaire légitime qui pût la mettre. Enfin l'homme à la trompette arriva à la grande vieille maison où demeuraient Cendrillon et ses sœurs. Celles-ci essayèrent et essayèrent encore, d'abord le pied droit, puis le pied gauche ; mais la pantoufle n'entrait point. 'Laissez-moi essayer aussi, je vous en prie,' dit Cendrillon. 'Sotte fille !' dirent les sœurs, 'toi ! essayer avec tes grands pieds disgracieux ! va-t'en laver tes assiettes !' Mais l'homme dit : 'Qu'elle essaye, si elle veut.' Et Cendrillon prit la pantoufle, et.... son pied y glissa tout d'abord, si bien qu'elle lui allait comme un gant.

Grand fut l'étonnement des sœurs ; mais quelle fut leur émotion lorsque Cendrillon mit la main dans sa poche et en tira l'autre pantoufle ! En même temps, la fée entra et la toucha de sa baguette ; et voilà devant elles la même jolie personne qu'elles avaient vue au bal. La nouvelle parvint bientôt aux oreilles du prince, qui vint avec le roi son père la chercher et la conduisit à son château, où elle devint sa femme. Mais la meilleure partie de l'histoire est que Cendrillon pardonna complètement à ses sœurs la manière dure et cruelle dont elles l'avaient traitée ; elle fut, ainsi que le prince, si bonne envers elles que, depuis lors, ils vécurent tous heureux.—*Chambers, Cours de Narrations.*

147. La Prusse.

La monarchie prussienne, le plus jeune des grands états de l'Europe, mais le cinquième parmi eux, par sa population et son revenu, et ayant droit au troisième rang, sinon au deuxième, dans les arts, les sciences et la civilisation, a une origine fort humble. Vers le commencement du quinzième siècle, le marquisat de Brandebourg fut donné par l'empereur Sigismond à la noble famille de Hohenzollern. Au seizième siècle, cette famille embrassa les doctrines luthériennes, et, dans la première partie du dix-septième, elle obtint du Roi de Pologne l'investiture du duché de Prusse. Même après cet accroissement de territoire, les chefs de la maison de Hohenzollern prenaient à peine rang avec les Electeurs de Saxe et de Bavière. Le sol du Brandebourg était en majeure partie stérile. Même aux environs de Berlin, la capitale de la province, et autour de Potsdam, la résidence favorite des Margraves, le pays était un désert. Dans certains endroits, le terrain sablonneux profond ne pouvait qu'avec difficulté et par un labourage assidu être forcé à rendre de maigres récoltes de seigle et d'avoine. Dans d'autres, les anciennes forêts, d'où les vainqueurs de l'empire romain étaient descendus sur le Danube, étaient restées vierges. Là où le sol était riche, il était en général marécageux, et son insalubrité repoussait les cultivateurs qu'attirait sa fertilité. Frédéric-Guillaume, appelé le Grand-Electeur, fut le prince à la politique duquel ses successeurs sont convenus d'attribuer leur grandeur. Il acquit, à la paix de Westphalie, plusieurs possessions importantes, entre autres la ville opulente et le district de Magdebourg ; et il laissa à son fils Frédéric une principauté qui ne le cédait en importance à aucune de celles qui n'avaient pas le titre de royaume.—*Macaulay.*

148. Le Singe et l'Escargot.

Dans la loge affectée aux singes, au jardin botanique d'Oxford, se trouve un singe auquel on donne généralement le nom de Bondy ; il est très adonné à jouer de mauvais tours ; il est de plus fort curieux. Je pris un escargot, et après l'avoir plongé dans l'eau pour lui donner de la vivacité, je le plaçai sur la tablette qui règne tout autour de la cage. Bondy le regarda longtemps, mais ne se décida à s'en approcher qu'après bien des tentatives. Enfin il vint en rampant le long des barreaux, prêt à fuir à tout instant, et rassembla tout son courage pour toucher du doigt la coquille. Il s'enhardit

cependant et s'assit sur la planche, observant avec une grande gravité l'escargot. La tête parut : Bondy s'éclipsa. Mais sa curiosité était trop forte pour permettre à un animal si merveilleux de passer sans qu'il y fit attention, et il revint. L'escargot prit l'alarme et se retira dans sa coquille au moment où le singe arrivait près de lui ; il resta coi pendant quelques minutes ; mais bientôt il ressortit sa tête. Bondy resta à son poste, tout en allongeant souvent le cou et en faisant briller ses petits yeux. Par degrés l'escargot sortit tout-à-fait, et, au moment même où l'une de ses cornes paraissait, Bondy présenta son doigt ; les cornes se retirèrent aussitôt, et Bondy fut si terrifié qu'il alla se cacher dans l'arrière-loge, d'où il ne voulut plus sortir.—*J. G. Wood.*

149. Le Général Bedeau.

Bedeau n'était pas le moins éminent de ce groupe d'officiers distingués qui avaient appris la guerre pratique en Afrique. Ce fut dans les fréquents engagements avec les tribus arabes, qui se sont défendues si longtemps contre les Français, que se développèrent les qualités militaires qui le caractérisaient. Il naquit à Verton, près Nantes, en 1804. A l'âge de treize ans, il entra à l'école militaire de La Flèche, y resta trois ans et passa de là à Saint-Cyr, où, après le cours ordinaire d'études, il obtint son brevet de sous-lieutenant d'état-major. Il devint capitaine en 1830, servit, en 1831 et 1832, comme aide-de-camp des généraux Gérard et Schramm, et se fit remarquer au siège d'Anvers. Il passa en Algérie, en 1836, et y resta dix ans ; il se distingua beaucoup au second siège de Constantine, et, quand la place tomba, en fut nommé gouverneur. Peu après, il fut promu au grade de colonel et commanda le dix-septième régiment d'infanterie légère ; ce fut le Duc d'Aumale qui lui succéda. Sa bravoure et son habileté furent également remarquées pendant les expéditions de Cherchell, de Médéah, et de Miliana ; il y fut deux fois dangereusement blessé. Comme général de brigade il dirigea les opérations sur la frontière du Maroc, où Abd-el-Kader s'était réfugié. Après plusieurs combats les Arabes furent chassés de leurs positions et Bedeau occupa la province de Tlemcen. Sa conduite à la bataille d'Isly, gagnée par le maréchal Bugeaud, lui valut le grade de général de division, auquel se trouvait attaché le commandement en chef de la province de Constantine. Il prit une part active

à l'expédition contre les Kabyles en 1847, et fut bientôt après élevé au poste important de gouverneur général de l'Algérie.—*Times* (3 nov. 1863).

150. COBDEN.

Monsieur Cobden est un homme svelte, à la taille plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, aux manières aisées, à la grande flexibilité dans les mouvements, au sourire des plus francs et des plus fascinateurs. Son extérieur explique assez sa popularité, car il paraît être un de ces hommes qui portent avec eux une atmosphère de vivacité et de gaîté affable. Notre temps s'est passé fort agréablement à discuter avec lui et à comparer entre elles les choses d'Angleterre et d'Amérique. M. Cobden nous affirma qu'il avait eu parfois de singulières visites américaines. Un jour l'éditeur d'un petit journal de village vint chez lui. Cet homme, qui avait parcouru les districts ruraux d'Angleterre, lui dit qu'il avait une fois demandé à des faneurs s'ils prospéraient, et qu'ils lui avaient répondu : 'Nous ne prospérons pas ; nous faisons nos foins.' 'Ah ! ça !' lui dit Cobden, 'quand vous serez de retour chez vous, n'allez pas publier cela dans votre journal.' 'Mais il l'a publié tout de même,' ajouta Cobden, 'et il m'a envoyé le journal dans lequel l'anecdote se trouvait.' J'aurais pu le consoler en lui faisant connaître plus d'une anecdote semblable dont les héros sont Américains.—*Mrs. Beecher Stowe* (*'Sunny Memories'*).

151. LE DEY D'ALGER ET BOURMONT À LIVOURNE.

Bourmont, le vainqueur d'Alger en 1830, entra un jour par hasard dans un café à Livourne, et s'assit à une table devant laquelle se trouvait déjà un vénérable Turc à barbe blanche et coiffé d'un turban de la forme et de la dimension d'un potiron. 'J'ai certainement eu l'honneur de vous rencontrer déjà,' lui dit le vieux descendant d'Othman dans les intervalles des bouffées de son chibouk. 'Cela se peut bien,' répondit l'autre, paraphrasant sans le savoir le 'Werner' de M. Macready. 'J'ai été un soldat, et je suis un mendiant. Je suis le maréchal Bourmont.' 'Allah est grand,' dit le vénérable vieillard, en tirant une autre bouffée de sa pipe, 'et moi j'ai été le Dey d'Alger.' Il s'en était passablement bien tiré, ce vieux sauvage de Dey ; car, en quittant Alger, il avait emporté pas mal de diamants, qu'il avait cousus dans ses vastes

pantalons. Il était trop enclin cependant à administrer la bastonnade à ses nombreuses femmes. Aussi l'une d'elles s'est sauvée ; elle est aujourd'hui 'dame de comptoir' dans un café à Naples.

152. La Mode—la Tyrannie des Tailleurs.

Il faut bien que les tailleurs vivent ; du moins c'est ce qu'ils pensent, et nous n'avons rien contre. Néanmoins ces messieurs sont de grands tyrans et ils ont des moyens ingénieux de torturer leurs victimes. L'un de ces moyens est celui-ci : ils inventent une mode qui *date* ; ils la mettent en vogue par des artifices dont ils ont le secret. Ce sera, par exemple, un pardessus très court à taille fort longue qui habille bien un homme aux formes parfaites. Après cela, quand tout le monde a son pardessus d'hiver, on invente un vêtement qui diffère autant que possible de celui qui est à la mode. Ce sera un pardessus à jupe descendant jusqu'aux talons et dont la taille est sous les aisselles. On trouve une demi-douzaine d'hommes à la mode à qui tout va bien, pour faire l'étalage de la nouveauté et faire paraître surannée la majorité court-vêtue. La manœuvre réussit ; les dandys sont tous forcés de faire une extravagance en commandant un vêtement superflu ; le tailleur sourit ; les élégants sont saignés, ou leurs pères le sont.

153. Le Procès de Moreau.

Bien des hommes de la Garde avaient servi sous Moreau ; nul ne pouvait oublier combien il était aimé des soldats. La conviction était universelle à Paris que, si Moreau eût pris sur lui de dire un mot aux soldats qui le gardaient, cette garde de geôliers se fût aussitôt changée en garde d'honneur, prête à exécuter tout ce qui serait nécessaire pour la sûreté du vainqueur de Hohenlinden. Il y avait une dizaine de jours que Napoléon avait été proclamé empereur, lorsque le procès commença ; c'était le vingt-huit mai. L'indignation qu'excita l'arrestation de Moreau se manifesta ouvertement et ne put être contenue par la police. Je suis sûr qu'un mouvement insurrectionnel se serait produit si les juges l'avaient condamné à mort. A l'une des audiences un incident eut lieu, qui produisit un effet presque électrique. Il me semble voir encore Lecourbe, le digne ami de Moreau, entrant à l'improviste dans la salle d'audience, accompagné d'un enfant, prenant cet enfant dans ses bras et s'écriant d'une voix forte et avec une profonde

émotion : ' Soldats, voici le fils de votre général.' A ce mouvement inattendu tous les militaires présents se levèrent spontanément et présentèrent les armes. En même temps un murmure d'approbation se répandit dans la salle. Il est certain que si, en ce moment, Moreau eût dit un mot, l'enthousiasme en sa faveur était tel que le conseil eût été dispersé et le prisonnier mis en liberté. Mais il resta muet.—*Bourrienne.*

154. A TRAVERS LA RUE.

Deux dames du haut parage avaient fait arrêter leur équipage devant la boutique d'un joaillier près de Charing Cross. L'une d'elles sortit de la voiture, qui resta là, barrant le passage dont plusieurs messieurs voulaient profiter pour traverser la rue. Ils dirent au cocher d'avancer un peu ; mais c'était un homme hargneux et il refusa. On lui fit des remontrances, mais elles furent vaines. Durant l'altercas la dame qui était dans la boutique parut sur le pas de la porte et ordonna sottement au cocher de ne point bouger. Là-dessus un des messieurs ouvrit la portière et passa, botté et éperonné, par la voiture. Il fut suivi par son compagnon, au grand déplaisir de la dame qui était en dedans comme de celle qui était au dehors. Sur ces entrefaites, pour compléter la plaisanterie, il arriva une troupe de matelots, qui dirent que si c'était là une voie publique ils y avaient autant de droit que les messieurs ; ils passèrent, en conséquence, à leur tour et de force, par la voiture.

155. COMMENT ON JUGE DU BONHEUR.

Certaines personnes, je le sais, estiment heureux celui qui a de belles maisons, de beaux jardins, des parcs ; d'autres jugent que le bonheur consiste à posséder des tableaux, des chevaux, de l'argent, diverses choses auxquelles ils ne sauraient atteindre. Mais moi, quand je veux m'assurer si la félicité d'un être raisonnable quelconque est réelle, je demande toujours : ' Qui est-ce qu'il a à aimer ? ' Si je découvre qu'il n'a personne, ou qu'il n'aime pas ceux qui l'entourent, j'affirme qu'au sein même de l'abondance, du luxe, de la grandeur, c'est un être plongé dans l'infortune.—*Mrs. Inchbald.*

156. Howard le Philanthrope.

Je ne saurais prononcer le nom de cet homme sans faire la remarque que ses travaux et ses écrits ont beaucoup fait pour ouvrir les yeux et le cœur de tout le genre humain. Il a visité toute l'Europe, non pour jouir de la vue de palais somptueux, ou de temples imposants, non pour dresser la liste des curiosités de l'art moderne, faire une collection de médailles, ou comparer des manuscrits, mais pour pénétrer dans la profondeur des cachots, plonger dans l'infection des hôpitaux, visiter les asiles de la tristesse et de la douleur, sonder la misère, l'abaissement, le mépris et en mesurer les abîmes, rappeler à la mémoire ceux qui sont oubliés, servir ceux qui sont négligés, visiter ceux qui sont abandonnés et comparer la détresse de tous les hommes de tous les pays. Son plan est original, plein de génie et d'humanité. Il a fait un voyage de découverte, une circumnavigation de charité. Déjà dans tous les pays on constate plus ou moins les résultats de ses labeurs. J'espère qu'il jouira d'avance de la récompense qui lui est due en en voyant les résultats pleinement réalisés dans sa propre patrie.—*Edmund Burke.*

157. Le Derviche.

Un derviche, parcourant la Tartarie, arriva à la ville de Balk. Il entra par erreur dans le palais du roi, pensant que c'était une auberge ou un caravansérail.

Après avoir regardé autour de lui pendant quelque temps, il entra dans une longue galerie, déposa sa besace, et étendit son tapis pour s'y reposer à la manière des Orientaux.

Il n'y avait pas longtemps qu'il s'était couché quand il fut découvert par quelques gardes qui lui demandèrent ce qu'il faisait là. Il répondit qu'il avait l'intention de passer la nuit dans ce caravansérail. Les gardes irrités lui firent savoir que ce n'était pas là un caravansérail, mais bien le palais du roi. Pendant la discussion, le roi lui-même vint à passer dans la galerie ; et, souriant de l'erreur du derviche, il lui demanda comment il pouvait être assez simple pour ne pas distinguer un palais d'un caravansérail. 'Sire,' dit le derviche, 'permettez que je fasse à Votre Majesté une question ou deux. Quand cette maison a été bâtie, quels en ont été les premiers habitants?' Le roi répondit que c'étaient ses aïeux. 'Et quelle a été la dernière personne qui l'a

habitée avant vous ?' Le roi répondit que c'était son père. 'Et qui est-ce qui y demeure à présent ?' Le roi dit que c'était lui-même. 'Et qui y sera après vous ?' Le roi dit que ce serait le jeune prince, son fils. 'Ah ! sire,' dit le derviche, 'une maison qui change de maître si souvent, et où les hôtes se succèdent perpétuellement, n'est pas un palais, mais bien un caravansérail.'—*Addison.*

158. La Princesse Conte-de-Fées.

Loin, bien loin, il y a un beau pays plein de montagnes rocheuses et de grottes de cristal, riche en ruisseaux d'argent et en jardins fleuris, et où, dit-on, le soleil ne se couche jamais. Là règ[illegible] longtemps, depuis très longtemps, la reine 'Fantaisie,' vêtue de jeunesse et de beauté. Depuis des centaines elle fait pleuvoir ses faveurs sur son peuple ; elle le c elle est aimée de tous.

Mais cette reine a le cœur trop bon pour se content le bien dans son propre royaume seulement. Elle des jour sur la terre, car elle avait appris qu'il y avait là des qui vivaient dans la tristesse et dans un labeur ingrat. apporta les plus belles fleurs et les plus beaux fruits que son pays ; et c'est depuis ce temps que les hommes son dans leur travail et doux et paisibles dans leur gaieté. Se qui ne sont ni moins beaux ni moins aimables que la mère, elle les envoya aussi réjouir le cœur des hommes.

Or, il arriva un jour que 'Conte-de-Fées,' sa fille aîn de la terre. La reine remarqua qu'elle était triste ; elle même soupirer et vit des larmes tomber discrètement joues.

'Qu'est-ce que tu as, Contette ?' dit la reine, 'tu es abattue depuis ton voyage. Voyons, qu'est-ce qui te f peine ? dis-le à ta mère.' 'Ah ! chère mère,' répondit Fées, 'je n'aurais certes pas gardé le silence si longtemps savais que nos chagrins étaient les mêmes.' 'Dis-moi t enfant,' dit la belle reine, 'le chagrin est un lourd fardeau tu sais ; mais ce qui est trop pour un peut être facilem par deux.' 'Eh bien, alors, je vais vous le dire, ma ch puisque vous le désirez,' répliqua Conte-de-Fées. 'Vo combien j'aime les gens qui sont sur la terre, combien m'asseoir auprès du plus pauvre paysan à la porte de sa ci pour passer une heure avec lui, quand son travail est

bien ! autrefois on me recevait avec bonté, on me serrait la main quand j'arrivais, les sourires et les cris de joie me suivaient quand je m'en allais. A présent, hélas ! il n'en est plus ainsi.'

'Pauvre petite Contette !' dit la reine en caressant de la main la joue de sa fille, qui était humide de larmes. 'Mais n'est-ce peut-être pas que tu t'imagines cela seulement ?'

'Oh que non ! je n'en suis que trop sûre,' répondit Conte-de-Fées, 'ils ne m'aiment plus. On me regarde froidement partout où je vais ; on n'aime plus à me voir nulle part !'

La reine appuya son front sur sa main et resta quelque temps silencieuse, absorbée par ses pensées. Enfin elle dit, 'Comment se fait-il, Contette, que les gens de là-bas soient si changés ?'

'Les hommes sont devenus, disent-ils, positifs,' répondit Conte-de-Fées. 'Ils font comme les tailleurs, ils prennent toujours la mesure de ce qui vient de votre royaume. Aussi, qu'il vienne quelqu'un qui ne soit pas à leur goût, les voilà aussitôt qui font un grand vacarme, qui le battent et qui le chassent honteusement. Ah ! ma mère, il n'y a plus une étincelle d'amour ni de cordiale simplicité à trouver parmi eux ! Combien les Songes, mes petits frères, sont heureux ! ils descendent sur la terre en bondissant si légèrement et si joyeusement ! Ils vont faire leurs visites aux hommes pendant qu'ils dorment et leur tissent ou leur peignent toutes sortes de jolies choses qui réjouissent le cœur et plaisent aux yeux !'

'Tes frères ont le pied léger,' dit la reine, 'et, après tout, mon enfant, tu n'as rien à leur envier, car ce ne sont pas eux qui sont à blâmer de leur bonheur. Mais je vois bien ce qu'il en est, c'est ta méchante tante qui a tenu des propos sur notre compte.'

'La Mode, voulez-vous dire ?' s'écria Conte-de-Fées. 'Cela est impossible, car elle a toujours été si bonne pour nous jadis.'

'Oh ! je connais l'intrigante commère et sa manière de se mêler de tout. Mais il faut essayer encore, ma chère enfant, en dépit d'elle. Il ne faut jamais se lasser de faire le bien.'

'Ah, mais si elle me ferme la porte au nez, ou si elle fait de méchantes histoires sur moi, de telle sorte que les hommes détournent la tête et me laissent seule et abandonnée, que dois-je faire alors ?'

'Si les vieux,' dit la reine, 'sont moqués par la dame fardée, et te méprisent, alors adresse-toi aux petits. Ce sont mes favoris. C'est à eux que j'envoie mes plus jolies images par tes frères les Songes. Je suis même souvent descendue auprès d'eux moi-même, et je les ai embrassés, et je les ai dorlotés, et je me suis ébattue avec eux.'

'Oh ! ces chers petits,' cria Conte-de-Fées, reprenant de l'espoir. 'Oui, c'est cela. C'est pour eux que je vais essayer encore une fois.'

'C'est cela ! mon enfant chérie,' dit la reine. 'Va auprès d'eux, arrange-toi pour plaire aux petits, et les vieux ne te renverront point.'—*Hauff.*

159. CE SONT VOS PROPRES ENFANTS QUI SONT TOUJOURS LES PLUS BEAUX.

Un chasseur entra un jour dans une forêt. Il rencontra une bécasse.

'Cher ami,' dit la bécasse, 'ne tue pas mes enfants !'

'A quoi les reconnaîtrai-je, tes enfants?' dit le chasseur. 'Comment sont-ils ?'

'Oh !' dit la bécasse, 'mes enfants sont les plus jolis enfants du monde.'

'Très bien !' dit le chasseur, 'je ne les tuerai point ; n'aie pas peur.'

Néanmoins, quand il revint, il portait à la main tout un chapelet de jeunes bécasses.

'Oh !' dit la bécasse, 'tu as tué mes enfants tout de même ! Pourquoi ?'

'Eh quoi ! ce sont là tes enfants !' dit le chasseur ; 'mais j'ai tué les plus laids que j'aie trouvés ! Voilà ce que j'ai fait !'

'Malheur !' dit la bécasse, 'ne sais-tu donc pas que chacun considère ses propres enfants comme les plus beaux?'

Contes Populaires Norses.

QUATRIÈME PARTIE.

160. Sagacité du Chien et du Chat.

L'on sait que le chien de Terre-neuve est supérieur à tous les autres chiens comme nageur. Il est particulièrement apte à la nage parce que ses pattes sont en partie palmées. Il y a quelques années, une bonne jouait sur le parapet d'un pont, à Dublin, avec un enfant, qui fit un mouvement soudain, et tomba dans la rivière. Les spectateurs virent les eaux se fermer sur lui et pensaient qu'il avait disparu pour toujours. Mais un magnifique terre-neuve, témoin de la catastrophe, regardait attentivement le remous produit dans l'eau à l'endroit où l'enfant avait disparu et se précipita dans la rivière. Au même temps le pauvre petit reparaissait à la surface : le chien le saisit doucement, mais avec vigueur, et le porta sain et sauf à terre. Parmi les spectateurs attirés par l'évènement se trouvait un monsieur, qui paraissait transporté d'admiration pour la sagacité et la promptitude du chien. Il s'approcha : quelle ne fut pas sa terreur, sa joie, sa surprise, quand il vit que l'enfant sauvé était le sien !

L'anecdote qui suit démontre clairement la sagacité de la race féline.—' M. Tiedeman, le célèbre dentiste saxon, avait un superbe chat tigré qui, pendant des journées entières, ne faisait que gémir. Ayant deviné la cause, le docteur examina la gueule de la bête et voyant qu'elle avait une dent cariée, il l'eut bientôt soulagée. Le lendemain, il se trouva au moins dix chats à sa porte ; le surlendemain, vingt ; le nombre continua d'augmenter au point que le docteur fut obligé d'avoir un boule-dogue pour les chasser. Mais rien n'y faisait. Un chat ayant mal aux dents faisait n'importe quel nombre de milles pour venir à lui. Enfin, un matin, ayant les nerfs agacés, le dentiste cassa la mâchoire à un vieux chat moucheté. La nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair, et après cet évènement le docteur ne revit plus de chats.

161. Un Singe raisonnable.

Le docteur Guthrie raconte l'amusante anecdote que voici sur un singe ' raisonnable.'—

'Jack, c'était son nom, avait vu son maître boire en compagnie de quelques amis. Ayant trouvé un verre à moitié plein d'eau-de-vie de grains, il s'en empara et avala le contenu d'un trait, en conséquence de cette faculté d'imitation pour laquelle son espèce est remarquable. La liqueur lui monta, bien entendu, à la tête, et, au milieu des éclats de rire, Jack se mit à sauter, à gambader et à danser. Il était ivre. Le lendemain on voulut recommencer la plaisanterie; on alla chercher le pauvre singe dans sa loge; on ne le vit pas d'abord, mais, en regardant bien dans l'intérieur, on le vit accroupi dans un coin. "Allons, sors," dit son maître. Craignant de désobéir, il sortit, mais sur trois pattes seulement; la quatrième, qu'il tenait appuyée sur son front, disait aussi clairement que des paroles pourraient le faire, qu'il avait mal à la tête.

'Après quelques jours qu'on lui laissa pour se remettre et reprendre sa gaieté, on le reconduisit au lieu où la première fête bachique avait eu lieu. En entrant dans la salle, il regarda les verres avec une terreur manifeste, se cacha derrière une chaise, et, quand son maître voulut le faire boire, se sauva comme un trait; en un clin d'œil il fut sur le faîte de la maison. On le rappela. Il ne voulut pas descendre. Son maître lui montra un fouet. Jack grimaça un défi. On coucha en joue cet adepte de la tempérance—il avait toujours eu grand peur des fusils—il baissa la tête et se réfugia sur l'arrière-toit. Après cela, examinant sa position et ayant apparemment moins peur du feu que de 'l'eau de feu,' il sauta d'un bond sur le haut bout de la cheminée, et se glissant dans le tuyau, il s'y accrocha par les pattes de devant. Il aimait mieux être flambé que de se griser encore une fois. Il triompha, et son maître, bien qu'il l'ait gardé pendant douze ans encore, n'a plus jamais pu l'engager à avaler une goutte d'eau-de-vie.'

162. MAHOMET.

Mahomet, ou plus correctement, Mohammed, fils unique d'Abdallah et d'Amina, naquit à La Mecque, quatre ans après la mort de Justinien, et deux mois après la défaite des Abyssiniens, qui, s'ils eussent été victorieux, auraient introduit dans la Caaba la religion des Chrétiens. Dès sa plus tendre enfance il perdit son père, sa mère et son grand-père. Ses oncles étaient puissants et nombreux, et, dans le partage de la succession, la part de l'orphelin fut réduite à cinq chameaux et à une esclave éthiopienne. Abu-Taleb, le plus honorable de ses oncles, fut son guide et son tuteur pendant sa jeunesse. A vingt-six ans, il entra au service d'une

riche et noble veuve de La Mecque, Cadijah, qui bientôt récompensa sa fidélité en lui donnant sa main et sa fortune. Le contrat de mariage décrit Mahomet comme l'homme le plus accompli de la tribu de Koreish, et stipule un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux, auquel pourvut la générosité de son oncle. Par cette alliance, le fils d'Abdallah remonta au rang de ses aïeux. Quant à la sensée Cadijah, elle se contenta des vertus domestiques de son époux, jusqu'à ce que celui-ci, alors dans sa quarantième année, prit le titre de prophète et proclama la religion du Koran.

Selon la tradition qui nous a été transmise par ses compagnons, Mahomet se distinguait par la beauté de ses traits et de ses formes, don extérieur qu'on méprise rarement, excepté quand il nous a été refusé. La sympathie d'un auditoire, public ou privé, lui était acquise avant même qu'il ne parlât. On admirait son air imposant, son aspect majestueux, son œil perçant, son sourire gracieux, sa barbe flottante, sa physionomie où se peignaient tous ses sentiments, son geste qui donnait de la force à chacune de ses paroles. Dans les rapports familiers de la vie, il resta fidèle à la politesse grave et cérémonieuse de son pays : ses attentions respectueuses envers les riches et les puissants étaient relevées par sa condescendance et son affabilité envers les plus pauvres citoyens de La Mecque ; il cachait ainsi l'artifice de ses projets sous la franchise de ses manières. Il avait une mémoire vaste et fidèle, une imagination élevée, un jugement clair, rapide et décidé. Il avait à la fois le courage de son opinion et le courage nécessaire pour agir ; bien que ses desseins ne se soient développés que graduellement et avec le succès, l'idée première qu'il conçut de sa mission divine porte le cachet d'un génie original et supérieur. Le fils d'Abdallah fut élevé au sein de la race la plus noble et dans l'usage du dialecte le plus pur de l'Arabie. Et cependant, malgré son talent oratoire, Mahomet n'était qu'un barbare illettré ; jamais dans sa jeunesse il n'avait appris l'art de lire et d'écrire : l'ignorance générale l'absout de toute honte et de tout reproche à cet égard, mais il était réduit à un cercle étroit d'existence, et manquait de ces miroirs fidèles qui font réfléchir sur notre esprit l'esprit des sages et des héros. Dès sa plus tendre jeunesse Mahomet s'était livré à la contemplation religieuse ; tous les ans, au mois de Ramadan, il se retirait du monde, et dans la Grotte d'Héra, à trois milles de La Mecque, il consultait le génie de la fraude et de l'enthousiasme, dont le séjour ne se trouve pas aux cieux, mais bien dans l'esprit du prophète. La foi que, sous le nom d'Islam, il

prêcha à sa famille et à sa nation, se compose d'une vérité éternelle et d'une fiction nécessaire : 'Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.'—*Gibbon.*

163. Le Vautour et ses Enfants.

'Mes enfants,' dit un vieux vautour à ses petits, 'vous n'avez pas besoin de mes instructions puisque je vous ai fait voir de vos propres yeux comment il faut faire. Vous m'avez vu enlever les poulets de la basse-cour, vous m'avez vu saisir le levraut dans le buisson et le chevreau dans le pâturage ; chargés de votre proie, vous savez enfoncer vos serres et prendre votre vol. Mais vous vous rappelez le goût d'une nourriture plus délicate ; je vous ai souvent régalés de la chair de l'homme.' 'Dites-nous,' dirent les jeunes vautours, 'où l'on trouve l'homme et comment on peut le reconnaître ; sa chair est sûrement la pâture naturelle du vautour. Pourquoi n'avez-vous jamais apporté d'homme au nid ?' 'Il est trop gros,' dit le vautour, 'quand nous trouvons un homme, nous ne pouvons qu'arracher sa chair, et laisser ses os par terre.' 'Mais si l'homme est si énorme,' dirent les jeunes, 'comment le tuez-vous ? vous avez peur du loup et de l'ours ; en vertu de quelle faculté le vautour est-il supérieur à l'homme ? Est-il plus incapable de se défendre qu'un mouton ?' 'Nous n'avons pas la force de l'homme,' répliqua le vautour, 'et je doute parfois que nous possédions autant de finesse que lui. Les vautours se nourriraient rarement de sa chair, si la nature qui l'a destiné à notre usage n'avait pas jeté en lui une étrange férocité, que je n'ai jamais observée chez aucun des animaux qui vivent sur la terre. Souvent deux troupes d'hommes se rencontrent, font trembler la terre et remplissent l'air de feu. Quand vous entendrez du bruit, que vous verrez du feu, et des éclairs le long du sol, hâtez-vous de vous rendre là de votre vol le plus rapide ; car soyez sûrs qu'alors les hommes seront occupés à se détruire les uns les autres. Vous trouverez la terre fumante de sang ; elle sera couverte de cadavres, dont beaucoup seront démembrés et mutilés pour la commodité du vautour.' 'Mais lorsque les hommes ont tué leur proie,' reprit un des jeunes, 'pourquoi ne la mangent-ils pas ? Quand le loup a tué un mouton, il ne souffre pas que le vautour y touche avant de s'être rassasié lui-même. L'homme n'est-il pas une autre espèce de loup ?' 'L'homme,' répondit le vieux vautour, 'est la seule bête qui tue ce qu'elle ne dévore pas, et c'est cette qualité qui fait de lui un si grand bienfaiteur de notre

espèce.' 'Mais,' dit encore le jeune vautour, 'si l'homme tue la proie pour nous, et la laisse dans notre chemin, quel besoin avons-nous de travailler nous-mêmes?' 'Parce qu'il reste parfois longtemps tranquille dans son antre. Les vieux vautours vous diront les époques où vous devrez observer ses mouvements. Quand vous verrez des hommes se mouvoir en rangs serrés comme une volée de cigognes, vous pourrez conclure qu'ils chassent et que bientôt vous vous gorgerez de sang humain.' 'Mais encore,' continua le jeune, 'je voudrais bien savoir la raison de ce carnage mutuel; moi, je ne tuerais jamais ce que je ne pourrais pas manger.' 'Mon enfant,' dit le vautour, 'c'est là une question à laquelle je ne saurais répondre, bien que l'on me considère comme l'oiseau le plus fin de la montagne. Dans ma jeunesse j'allais souvent en visite à l'aire d'un vieux vautour qui demeurait sur les Carpathes, et qui avait beaucoup observé. Tout autour de sa demeure, dans toutes les directions, et aussi loin que l'aile la plus forte peut voler entre le lever et le coucher du soleil d'été, il connaissait les lieux qui fournissaient la proie. Pendant nombre d'années il s'était nourri d'entrailles d'hommes. Son opinion était que l'homme n'a que l'apparence de la vie animale, et n'est en réalité qu'un végétal qui a la faculté de se mouvoir. De même, disait-il, que les rameaux d'un chêne s'entre-choquent sous l'effort de la tempête pour que les cochons puissent se nourrir des glands qui tombent, de même les hommes s'entre-choquent sous l'impulsion d'une puissance inexplicable, jusqu'à ce qu'ils perdent le mouvement et pourvoient ainsi à la nourriture des vautours. D'autres pensent avoir observé quelque chose comme un plan régulier et une direction chez ces êtres malfaisants. Et même ceux qui, en planant, se sont le plus rapprochés d'eux, affirment que, dans chaque troupe d'hommes, il en est un qui donne des instructions aux autres, et qui paraît faire plus que les autres son délice d'un vaste carnage. Ce que c'est qui lui donne droit à une pareille prééminence nous ne le savons point; il est rarement le plus gros ou le plus agile, mais il montre par son ardeur et par son assiduité qu'il est, plus que tout autre, l'ami des vautours.'—*S. Johnson.*

164. Mort de la Reine Elisabeth.

Quelques incidents ravivèrent sa tendresse pour Essex et remplirent son cœur du plus profond regret, parce qu'elle avait imprudemment donné son consentement à son exécution.

Lors de son retour de l'expédition contre Cadiz, qui avait pleine-

ment réussi, le Comte d'Essex, remarquant que l'attachement de la reine pour lui devenait de plus en plus profond, saisit un jour l'occasion d'exprimer un regret : les nécessités de son service, disait-il, le forçaient souvent à s'absenter et l'exposaient ainsi à être desservi par des ennemis plus assidus auprès de la personne de la souveraine. Elle fut émue de cette tendre jalousie, et, lui faisant cadeau d'une bague, elle le pria de la garder comme gage de son affection, et l'assura que, dans quelque disgrâce qu'il tombât, quels que fussent les préjugés qu'on pût lui inspirer contre lui, la vue de cette bague, quand il la lui renverrait, lui rappellerait aussitôt son ancienne tendresse et lui ferait prêter une oreille favorable à son excuse. Essex, malgré tous ses malheurs, réserva ce don précieux jusqu'à la dernière extrémité ; mais, après son procès et sa condamnation, il résolut de faire une tentative ; il confia la bague à la Duchesse de Nottingham, en la priant de la remettre à la reine. La comtesse se laissa persuader par son mari, l'ennemi mortel d'Essex, de ne pas exécuter la commission, et Elisabeth, qui espérait encore que son favori ferait ce dernier appel à son amour, et qui attribuait ce manque d'égards à son invincible obstination, se laissa enfin, après bien des hésitations et bien des luttes avec elle-même, pousser par le ressentiment et la politique à signer l'ordre d'exécution. La Comtesse de Nottingham tomba malade. Terrifiée à l'approche du trépas, elle fut saisie de remords, demanda à voir la reine, la supplia de lui pardonner et lui révéla le fatal secret. A cette révélation, la reine, frappée de stupeur, éclata en une colère furieuse ; elle secoua la comtesse mourante dans son lit, lui cria que Dieu pouvait lui pardonner, mais qu'elle ne lui pardonnerait jamais ; elle se précipita hors de la chambre avec violence, et, à partir de ce moment, s'abandonna sans réserve à la tristesse la plus profonde. Elle se refusa à toute consolation ; elle refusa même de prendre de la nourriture, et, se jetant par terre, elle resta dans une immobilité obstinée, dévorant son affliction et déclarant que la vie était pour elle un fardeau insupportable. Elle ne prononça que peu de paroles, qui toutes exprimaient une douleur de cœur qu'elle ne voulait pas révéler. Elle ne donnait carrière à son découragement que par des soupirs et des gémissements. Pendant dix jours et dix nuits, elle resta étendue sur le tapis, appuyée sur des coussins que ses femmes lui apportaient. Ses médecins ne purent pas lui persuader de se laisser mettre au lit, bien moins encore d'essayer des médicaments qu'ils prescrivaient.

165. Le Pauvre Diggs.

La cloche de dix heures moins un quart se fit entendre et les petits montèrent l'escalier en faisant l'éloge de leur défenseur et conseiller. Celui-ci, de son côté, s'étendit sur le banc devant le feu de la grand' salle. C'était un singulier spécimen d'écolier que cet enfant. On l'appelait Diggs. Il était grand pour son âge et il avait beaucoup de moyens. Ses parents, se guidant, je pense, sur son âge et non sur sa taille et sa position dans l'école, ne lui faisaient pas encore porter d'habits ; ses jaquettes étaient même toujours trop étroites et il avait le talent d'user vite les vêtements et de paraître râpé. Il n'était l'intime d'aucun des grands, qui s'écartaient de lui à cause de ses bizarreries. C'était en effet un garçon bien bizarre ; de plus, entre autres défauts il avait à un degré remarquable celui de toujours manquer d'argent. Il en apportait à l'école autant que les autres élèves, mais il s'en défaisait en un rien de temps, personne ne savait comment. Et alors, comme il était insouciant aussi, il empruntait à n'importe qui. Quand ses dettes augmentaient et que ses créanciers pressaient, il faisait dans la grand' salle une vente à l'encan de tout ce qu'il possédait au monde, aliénant jusqu'à ses livres de classe, son chandelier et son bureau. A la suite de ces adjudications, comme il avait rendu son cabinet d'étude inhabitable, il demeurait dans la salle de classe ou dans la grand' salle, écrivant ses devoirs sur des dos de lettres ou sur des chiffons de papier de rebut, et apprenant ses leçons, on ignorait comment. Il ne se mêlait jamais des petits, mais était fort populaire parmi eux, bien qu'ils le regardassent avec une sorte de compassion ; ne pouvant juger que par les apparences, ils l'appelaient 'le pauvre Diggs.' Toutefois, il semblait aussi indifférent au rire moqueur des grands qu'à la pitié des petits, et paraissait être fort heureux de la vie singulière qu'il menait.

East et Tom se sentaient vivement attirés vers le 'vieux Diggs,' qui, à sa façon étrange et gauche, commençait à s'occuper d'eux beaucoup. Une fois ou deux il vint dans leur cabinet d'étude au moment où Flaxman, le brimeur brutal de l'école, s'y trouvait : aussi celui-ci décampa-t-il incontinent. Les deux petits garçons eurent l'idée que Diggs l'avait guetté.

Une vente à l'encan fut annoncée vers ce temps comme devant avoir lieu dans la grand' salle. Avec le superflu des autres élèves, tout le ménage de Diggs alla aux enchères. En conséquence de

ce qui venait de se passer, East et Tom consacrèrent tout leur argent comptant—à savoir un capital de quelque quatre shellings—pour racheter au bénéfice de leur protecteur tels articles dont la somme couvrirait le prix d'adjudication. Ils se présentèrent donc pour miser et Tom devint l'adjudicataire de deux lots d'objets appartenant à Diggs ; à savoir, du lot No. 1, prix un shelling et trois pence, consistant, comme le fit remarquer le commissaire priseur, en un assortiment précieux de vieille ferraille, et se composant d'une souricière, d'une fourchette à faire rôtir le fromage, mais privée de son manche, et d'une casserole ; du lot No. 2, se composant d'une nappe sale et d'un rideau en serge verte. East, de son côté, acheta, moyennant un shelling et six pence, un buvard en cuir, ayant une serrure, mais pas de clef, jadis joli mais maintenant passablement usé. Restait cependant à résoudre la question de savoir comment, sans blesser ses sentiments, on amènerait Diggs à accepter les objets. Ils la résolurent pourtant en les laissant dans son cabinet d'étude, qui n'était jamais fermé lorsqu'il était dehors. Diggs se rappela qui avait acheté les lots et vint trouver les deux écoliers dans leur cabinet peu après. Il garda le silence pendant quelque temps en faisant craquer ses grands doigts rougès, puis s'empara de leurs devoirs, qu'il examina et corrigea ; enfin il se leva et, le dos tourné, leur dit : 'Vous êtes tous deux de bons petits diables, comme on en trouve peu. Je tiens à ce buvard ; c'est ma sœur qui me l'a donné aux vacances dernières. Je ne l'oublierai pas.' Ayant dit cela, il se jeta dans le corridor, laissant les deux enfants embarrassés mais peu fâchés qu'il sût ce qu'ils avaient fait.—*Tom Brown's Schooldays.*

166. Wat Tyler.

Le gouvernement anglais, sous Richard II, ayant besoin d'argent, fit lever un impôt, dit de capitation, qui avait été établi sous le règne précédent. C'était une taxe annuelle de trois *groats*, ou pièces de quatre pence, sur chaque individu, mâle ou femelle, âgé de plus de quatorze ans. Les ecclésiastiques étaient taxés plus haut ; les mendiants seuls étaient exemptés.

Les gens d'Essex se soulevèrent contre cet impôt. Ils furent traités avec dureté par les officiers du gouvernement et en tuèrent quelques-uns. A ce temps même, un des receveurs, en faisant sa tournée dans les maisons de Dartford, en Kent, entra dans la chaumière d'un certain Wat, tuilier de son état, et demanda la taxe due du chef de sa fille. La mère, qui était au logis, lui déclara

que son enfant n'avait pas quatorze ans ; sur quoi, le receveur fut violent dans sa conduite et insulta brutalement la jeune fille. Celle-ci jeta des cris ; la mère jeta des cris. Le tuilier, qui travaillait dans le voisinage, accourut, et, indigné du traitement que sa fille avait subi, assomma le percepteur et le tua du coup. Aussitôt tout le peuple de la ville, jusqu'au dernier homme, s'insurgea. Wat Tyler fut nommé chef, et l'on se joignit aux gens d'Essex, qui étaient en armes sous la conduite d'un prêtre nommé Jack Straw. On tira de la prison de Maidstone un autre prêtre appelé John Ball, et la foule, grossissant à mesure, et devenue une armée tumultueuse de pauvres gens, s'avança jusqu'à Blackheath. Ils voulaient, dit-on, abolir toute propriété et déclarer tous les hommes égaux. Je ne pense pas, toutefois, que cela fût vrai, car s'ils arrêtaient les voyageurs sur la route, ils leur faisaient seulement jurer fidélité au roi Richard et au peuple. D'ailleurs, ils ne faisaient pas le moindre mal à ceux qui ne leur en avaient point fait, simplement parce que ceux-ci étaient de rang élevé. En effet, la mère du roi, ayant eu à traverser leur camp à Blackheath, pour aller voir son jeune fils qui, pour plus de sûreté, logeait à la tour de Londres, n'eut, pour avoir la liberté de passer outre, qu'à embrasser quelques hommes à la face sale et à la barbe inculte qui faisaient grand bruit de leur amour pour la royauté.

Le lendemain toute cette cohue s'avança vers le pont de Londres. Au milieu il y avait un pont-levis, que Guillaume Walworth, le maire, fit lever pour empêcher les insurgés d'entrer dans la Cité. Mais ils terrifièrent si bien les citoyens que le pont fut baissé ; bientôt ils se répandirent par la ville dans un effroyable tumulte. Ils forcèrent les prisons, brûlèrent les papiers au palais de Lambeth, détruisirent le palais du duc de Lancaster, le Savoy dans le Strand, qui n'avait, dit-on, pas son égal en Angleterre pour la beauté et la splendeur ; ils mirent le feu aux livres et aux documents qui se trouvaient au Temple. Le déchaînement n'eut plus de frein. Beaucoup de ces excès furent commis par des hommes ivres, car les bourgeois qui avaient des caves bien montées n'étaient que trop heureux de les leur ouvrir pour sauver le reste de leur propriété ; toutefois même les rebelles ivres eurent soin de ne rien voler. Ils furent si irrités contre un homme qu'on avait vu s'emparer d'une coupe d'argent au palais du Savoy, et la cacher sur sa poitrine, qu'ils le jetèrent à la rivière, et la coupe aussi. Pour traiter avec eux avant que ces excès ne fussent commis, on avait fait sortir le roi de la Tour ; mais il fut si effrayé, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, par les cris des rebelles qu'il rentra à la

Tour aussi vite qu'il put. Ceci enhardit les insurgés ; leurs violences séditieuses continuèrent de plus belle ; ils abattaient sans autre forme de procès la tête de celui qui ne se déclarait pas incontinent pour le roi Richard et le peuple ; ils tuaient par tous les moyens à leur portée les personnes peu populaires qu'ils considéraient comme leurs ennemis et dont ils purent se saisir. Ce fut ainsi que se passa, dans des excès inouïs, une première journée. Le roi fit alors proclamer qu'il se présenterait devant les insurgés à Mile End, et qu'il accèderait à leurs demandes. Les émeutiers se rendirent en conséquence à Mile End au nombre de soixante mille et ce fut là que le roi les vit. Ils lui proposèrent tranquillement quatre conditions : premièrement, ils ne seraient plus traités en esclaves, ni eux, ni leurs enfants, ni ceux qui viendraient après eux. Deuxièmement, la rente foncière serait évaluée à une certaine somme en argent au lieu d'être payée en corvées. Troisièmement, ils auraient la liberté d'acheter et de vendre à tous les marchés et dans toutes les places publiques, à l'instar des autres hommes libres. Quatrièmement, ils seraient amnistiés pour les délits passés. Il n'y avait, Dieu le sait, rien de très déraisonnable dans ces propositions. Le jeune roi les déçut en faisant croire qu'il pensait ainsi ; et, en conséquence, trente clercs passèrent la nuit à écrire la Charte. Wat Tyler, il est vrai, voulait quelque chose de plus ; il voulait l'abolition complète des lois forestières. Il n'était pas à Mile End avec les autres, mais, pendant que cette assemblée se tenait, il fit irruption dans la Tour de Londres et égorgea l'archevêque et le trésorier, dont le peuple avait demandé à grands cris les têtes le jour précédent. Lui et ses hommes allèrent même jusqu'à sonder avec leurs épées le lit de la Princesse de Galles, pour s'assurer qu'aucun de leurs ennemis ne s'y tenait caché.

Wat et ses hommes étaient donc restés armés et s'étaient répandus dans la Cité. Le lendemain matin, le roi, accompagné d'une petite suite d'une soixantaine de personnes, parmi lesquelles se trouvait Walworth, le maire, entra à cheval dans Smithfield et vit Wat et ses hommes à quelque distance. 'Voilà le roi,' dit celui-ci, 'je vais aller lui parler et lui dire ce que nous voulons.' Il poussa en effet droit au roi et lui dit : 'Roi, vois-tu tous mes hommes là-bas ?' 'Ah ! et pourquoi cette question ?' dit le roi. 'Parce que,' dit Wat, 'ils sont tous à mes ordres et qu'ils ont juré de faire tout ce que je leur commanderai de faire.' Quelques-uns ont affirmé qu'en parlant ainsi Wat avait mis la main sur la bride du cheval que montait le roi ; d'autres, qu'on l'avait vu jouer avec un poignard. Je pense, moi, qu'il parla au roi en homme rude et

irrité qu'il était, et rien de plus. En tous cas, il ne s'attendait pas à être attaqué et n'était pas prêt à se défendre, lorsque Walworth, le maire, commit l'acte peu courageux de tirer une épée courte et d'en frapper Tyler à la gorge. Il tomba de cheval et un des gens du roi l'eut bientôt achevé. Ainsi périt Wat Tyler. Les flagorneurs et les flatteurs firent considérer sa mort comme un éclatant triomphe et poussèrent un cri qui parfois trouve un écho même de nos jours. Mais Wat était un homme qui travaillait dur, qui avait souffert beaucoup et qui avait été lâchement outragé. Il est probable que c'était une nature bien plus élevée et qu'il avait un cœur bien plus brave que n'importe lequel de ceux qui furent transportés de joie à la nouvelle de sa défaite, ou qui y ont applaudi depuis.—*Charles Dickens.*

167. Anecdotes humoristiques de Palais.

A

Dans la 'Vie d'O'Connell,' l'on trouve plusieurs anecdotes amusantes sur ce grand représentant du *Rappel.* Il interrogeait un jour un témoin dont l'état d'ivresse, au moment précis auquel le témoignage se rapportait, était un point important à prouver en faveur de son client. Il découvrit rapidement le caractère du personnage. 'Eh bien, Darby,' dit-il, 'vous avez dit la vérité à monsieur?' 'Oui, monsieur l'avocat O'Connell.' 'Comment se fait-il que vous sachiez mon nom?' 'Oh! l'on peut être sûr que nous connaissons tous notre patriote!' 'C'est bien! vous êtes un garçon honnête et d'humeur facile. Voyons, dites-moi, Darby, n'aviez-vous pas pris une gorgée de quelque chose, n'importe quoi, ce jour-là?' 'A vrai dire, monsieur, j'ai pris ma part d'une pinte d'eau-de-vie.' 'Votre part? voyons, dites-nous sur la foi du serment que vous avez prêté, votre part ne consistait-elle pas dans le tout, sauf le pot d'étain?' 'Ma foi! Dieu le sait! c'est vrai; mais pour vous seulement, monsieur.' La question, aussi bien que la réponse, produisit son effet: la cour étouffait de rire.

B

Voici un exemple de son tact prompt et facile et des ressources infinies qu'il avait pour défendre un client. Dans une affaire d'assassinat à Cork, le témoin principal faisait une déposition très préjudiciable à l'accusé. Il affirmait particulièrement qu'un chapeau, qu'on avait trouvé sur le lieu du crime, appartenait à l'accusé, dont le nom était James. 'Vous affirmez sous la foi du

serment que c'est bien là le même chapeau ?' 'Oui.' 'L'avez-vous examiné avec soin avant d'affirmer dans votre dénonciation que ce chapeau était celui de l'accusé ?' 'Oui, je l'ai examiné avec soin.' 'Eh bien ! voyons,' dit O'Connell, en prenant le chapeau, et se mettant à regarder soigneusement l'intérieur, il épela tout haut et lentement le nom de James, et demanda encore une fois si le nom se trouvait dans le chapeau ; à quoi le témoin répondit vivement que c'était bien cela. 'Maintenant, my lord,' dit O'Connell, en présentant le chapeau au magistrat, 'la cause est jugée. Il n'y a pas de nom du tout dans le chapeau.' Le résultat fut un acquittement immédiat.

C

L'amusante anecdote qui suit se réfère au célèbre Cooke, acteur et artiste musicien. Dans un procès, qui se plaidait entre certains éditeurs de musique, à la Cour du Banc de la Reine, en 1833, et où il s'agissait d'un plagiat et d'un 'arrangement' de la chanson *The Old English Gentleman*, Cooke fut cité comme témoin par une des parties. Dans le contre-interrogatoire que lui fit subir pour la partie adverse Sir James Scarlett, le savant avocat, lui fit la question suivante : 'Voyons, monsieur, vous dites que les deux mélodies sont les mêmes, mais différentes, qu'entendez-vous par là ?' Tom répondit promptement : 'J'ai dit que les notes des deux copies sont pareilles, mais qu'elles ont un accent différent, l'une étant dans la mesure ordinaire en quatre temps, l'autre en six-huit, et que par conséquent la position des notes accentuées diffère.' 'Voyons, monsieur, ne cherchez pas à vous dérober, mais veuillez expliquer au jury, qui est supposé ne rien savoir en fait de musique, ce que vous entendez par accent.' 'L'accent, en musique, est une certaine emphase placée sur une note ; il est semblable à celui que l'on place sur un mot pour se faire mieux comprendre. Ainsi, si je dis, "Vous êtes un *âne*," l'accent se trouve sur "âne," mais si je disais, "*Vous* êtes un âne," il serait placé sur "vous," Sir James.' Des éclats de rire partis de toute la salle d'audience accueillirent cette répartie. Le silence ayant enfin été rétabli, le juge, avec une grande gravité apparente, dit à l'avocat, 'Cela vous suffit-il, Sir James ?' 'Le témoin peut se retirer,' dit Sir James, furieux et devenu écarlate autrement que de nom seulement.

D

'Je vous somme,' disait un avocat, 'de dire nettement sur quelle autorité vous êtes prêt à affirmer par serment l'âge de la jument ?' 'Sur quelle autorité ?' dit le palefrenier, d'un ton interrogatif. 'Votre

devoir est de répondre aux questions qui vous sont faites, et non de les répéter.' 'Je ne crois pas qu'un homme soit tenu de répondre à une question avant d'avoir eu le temps d'y réfléchir.' 'Rien de plus simple que ma question. Je la répète: sur quelle autorité affirmez-vous l'âge de la bête?' 'La meilleure des autorités,' répondit le témoin d'un ton bourru. 'Alors pourquoi biaiser? pourquoi ne pas le dire de suite?' 'Eh bien donc s'il vous la faut.' 'S'il la faut? je la veux!' vociféra l'avocat, interrompant le témoin. 'Eh bien alors, s'il vous la faut et si vous la voulez,' répliqua le palefrenier avec une imperturbable gravité; 'je tiens le fait de la bouche même de la jument.' Un grand éclat de rire retentit aussitôt dans la salle.

E

Nos lecteurs se rappellent peut-être l'histoire de ces deux amis irlandais qui, par suite d'une longue pratique, étaient arrivés à un haut degré de talent dans la science de s'emparer du bien d'autrui, et qui non-seulement étaient fidèles à la vieille maxime de 'l'honneur entre voleurs,' mais manifestaient un esprit ingénieux et une habileté dignes d'une meilleure cause. L'un d'eux s'étant approprié une oie, allait être condamné pour vol par le jury, quand son ami comparut et affirma par serment que le volatile était bien la propriété de l'accusé et qu'il lui avait toujours appartenu depuis l'époque où il était oison. Le voleur fut acquitté. Plus tard, dans le cours de sa carrière, l'ingénieux témoin fut lui-même mis en jugement pour le vol d'un fusil. 'N'aie pas peur,' lui dit le coupable d'antan, 'je te ferai relaxer.' Là-dessus il se présenta au banc des témoins et affirma hardiment que le fusil était à son ami et qu'il avait toujours été à lui, même à l'époque où il était pistolet.

F

Nous sommes tentés de donner ici une ou deux anecdotes amusantes. Nous les trouvons dans un véritable 'livre imprimé,' et par conséquent, nous n'avons pas besoin d'en garantir l'authenticité. Un membre du barreau, dans un des Etats de l'Est, avait accepté la défense d'un homme prévenu d'émission de fausse-monnaie. Après un procès long et vivement débattu, l'éminent homme de loi obtint l'acquittement de l'accusé. Celui-ci, affectant des sentiments excessifs de reconnaissance, prit congé de son défenseur, en s'excusant sur son indigence et sa nombreuse famille, de la modicité des honoraires qu'il lui remettait. Le candide con-

seil, avoué ou avocat—ces termes s'emploient indifféremment l'un pour l'autre aux Etats-Unis—en examinant l'argent qu'il venait de recevoir, vit qu'il était payé en argent faux. Voilà un exemple bien rare. . . . un homme de loi dupé!

G

Comme personne ne nie que le barreau s'est toujours distingué par son éloquence, il est inutile de citer une liste de noms illustres pour prouver le fait. Nous aimons mieux rapporter le cas curieux d'un homme de loi qui était doué d'une facilité merveilleuse pour plaider le pour et le contre. Il s'agit d'un avocat écossais, dont nous avons oublié le nom, mais qui, ayant un jour bu plus que de raison, fut appelé à plaider inopinément une cause dans laquelle il avait été retenu. Il se trompa de client, et à la grande stupéfaction de celui qui avait à lui payer ses honoraires, et en présence de son client horrifié, car celui-ci était à l'audience, il fit un plaidoyer long et énergique, directement en contradiction avec les intérêts qu'il devait défendre. Tel était son zèle que ni les remontrances à voix basse, ni les coups qu'on lui donnait au coude, ne purent l'arrêter. Mais, au moment même où il allait s'asseoir, son client tremblant lui fit passer une note dans laquelle il l'informait qu'il venait de plaider pour la partie adverse. Cet avis, qui eût déconcerté n'importe qui, produisit un effet bien différent sur notre avocat. Il reprit d'un air infiniment calme son plaidoyer. 'Tels sont,' dit-il, 'messieurs, les faits et les arguments comme mon savant confrère, l'avocat de la partie adverse, les exposera selon toute probabilité. En conséquence je vous prierai de me permettre de vous montrer combien sont insoutenables les principes et combien dénaturés les faits, sur lesquels cette argumentation plus que spécieuse repose.' Là-dessus l'éminent avocat revint sur tout le terrain déjà parcouru et ne reprit son siège qu'après avoir complètement et énergiquement réfuté son premier plaidoyer.

H

Lorsque Sir George Rose faisait partie du barreau, le greffier chargé de prendre note des jugements prononcés par Lord Eldon lui remit un jour le livre dans lequel il les enregistrait, et le pria de noter toutes les décisions qui seraient données. Rose écrivit les lignes suivantes, comme étant la relation complète de tout ce qui s'était passé d'essentiel :

Maître Leach
Fait un speech,
Amer, adroit, mais il a tort ;

Maître Hart, plaidant
Pour son client,
Est lourd : il m'assomme, il m'endort ;

Maître Lagarde
Brouille et bavarde,
Où déjà l'on ne voyait goutte ;

Maître Queux doit suivre ;
Il cite son livre,
Et le chancelier dit : 'Je doute.'

Ce jeu d'esprit, ayant fait le tour de Westminster Hall, arriva enfin au chancelier qui s'en égaya beaucoup, malgré la personnalité qu'il renfermait. Bientôt après, Rose eut à défendre devant lui une proposition insoutenable, et le chancelier donna gravement son opinion comme suit : 'Par ces motifs, je dois condamner vos clients ; et sur ce point, Maître Rose, le chancelier n'a pas de doute.'

168. Les Mystères de la Médecine.

Il y avait, dans ces derniers temps, à Paris, un charlatan bien connu sous le nom de Mantaccini, qui, après avoir dissipé son patrimoine, cherchait à rétablir sa fortune en se faisant vendeur d'orviétan. Il se mit à rouler carrosse et fit des tournées dans les provinces, proclamant pompeusement qu'il guérissait toutes les maladies par un simple attouchement ou par un simple regard. Il échoua cependant dans cette hardie entreprise et en voulut tenter une autre encore plus audacieuse—celle de faire à volonté revivre les morts. Pour écarter tous les doutes, il annonça un jour que, quinze jours après, il irait au cimetière et rendrait à la vie tous ceux qui s'y trouvaient, même quand ils auraient été quinze ans sous terre. Cette déclaration excita une rumeur générale et des murmures contre le docteur ; mais, sans se déconcerter le moins du monde, il se présenta devant le magistrat et demanda à être mis sous bonne garde et empêché de s'échapper, jusqu'à ce qu'il eût accompli ce qu'il avait entrepris. Cette proposition eut pour effet d'inspirer la plus grande confiance et la ville tout entière s'en vint consulter l'habile empirique et acheter de son 'baume de vie.' Les consultations qu'il donna furent nombreuses, et il empocha de

grosses sommes. Enfin, le jour fixé approchait et le valet du docteur, craignant pour ses épaules, commença à manifester son inquiétude. 'Tu ne sais rien de l'humanité,' lui dit son maître; 'sois tranquille.' A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'on lui remit de la part d'un riche bourgeois la lettre suivante : 'Monsieur, la grande œuvre que vous allez accomplir a brisé mon repos. Ma femme a été enterrée il y a quelque temps ; c'était une furie ; je suis assez malheureux déjà, je n'ai pas besoin de sa résurrection. Au nom de Dieu, ne faites pas l'expérience annoncée. Je vous donnerai cinquante louis si vous voulez bien garder votre secret pour vous-même.' Peu après, arrivèrent deux élégants qui lui demandèrent avec les plus vives instances de ne pas ressusciter leur vieux père, autrefois le plus grand harpagon de la cité ; car, dans ce cas, ils seraient réduits à la plus déplorable indigence. Ils lui offrirent cinquante louis d'honoraires ; mais le docteur secoua la tête, manifestant ainsi son hésitation à accéder à leur demande. Ils venaient de se retirer quand une jeune veuve, qui était à la veille de convoler, vint se jeter aux pieds du charlatan, et avec des soupirs et des sanglots, implora sa miséricorde. Bref, du matin au soir il recevait lettres, visites, présents, honoraires, dont l'excessive abondance l'accabla. Les esprits des citoyens étaient diversement et violemment agités, les uns par la crainte, d'autres par la curiosité ; les choses en vinrent à un tel point que le maire de la ville se présenta chez le docteur. 'Monsieur,' lui dit-il, 'je n'ai pas le moindre doute, par l'expérience que j'ai faite moi-même de vos rares talents, que vous ne soyez capable de mettre à exécution, après-demain, ainsi que vous vous y êtes engagé, votre projet de ressusciter les morts de notre cimetière. Toutefois, je vous prie de remarquer que notre ville est dans l'agitation et dans la confusion la plus extrême. Vous voudrez bien aussi réfléchir à la terrible révolution que votre expérience produirait dans toutes les familles. Je vous en supplie donc, ne faites pas la tentative, mais allez-vous-en et rendez la tranquillité à la ville. Pour rendre justice à vos talents rares et divins, je vous donnerai un certificat en due forme et revêtu de notre sceau, attestant que vous avez le pouvoir de faire revivre les morts et que, si nous n'avons pas été les témoins oculaires de la chose, ç'a été notre faute à nous.' Ce certificat, ajoute notre autorité, fut signé et délivré. L'illustre Mantaccini partit pour aller accomplir de nouveaux miracles et se livrer à d'autres manœuvres. Après peu de temps, il revint à Paris chargé d'or et se moquant de la crédulité de ses victimes.

169. Un Apologue oriental.

Jésus arriva un soir aux portes d'une ville. Il envoya ses disciples en avant pour préparer le souper, et lui-même, cherchant du bien à faire, passa par les rues et se rendit à la place du marché. Au coin de la place, il vit un rassemblement et des personnes qui regardaient quelque chose étendu par terre. Il se rapprocha pour voir ce que ce pouvait être. C'était un chien mort, qui avait au cou une corde au moyen de laquelle on l'avait apparemment traîné dans la boue ; jamais objet plus vil, plus abject, plus immonde n'avait frappé l'œil de l'homme. Ceux qui étaient là regardaient avec dégoût. 'Quelle horreur !' dit l'un, en se bouchant le nez, 'cela infecte l'air.' 'Combien de temps encore,' disait un autre, 'cette affreuse bête choquera-t-elle notre vue ?' 'Voyez donc,' disait un troisième, 'comme la peau est en lambeaux, on ne pourrait pas y découper un soulier.' 'Et ses oreilles !' dit un quatrième, 'comme elles sont souillées et ensanglantées.' 'Sans nul doute,' dit un cinquième, 'il a été pendu pour vol.' Et Jésus les entendit. Il jeta des regards de compassion sur la bête morte, et dit : 'Les perles n'égalent point ses dents en blancheur.' Aussitôt les assistants se tournèrent vers lui avec étonnement et se dirent entre eux : 'Qui est-ce ? Ce doit être Jésus de Nazareth, car lui seul peut trouver quelque chose à plaindre et à admirer même dans un chien mort.' Honteux, ils baissèrent la tête devant lui et chacun alla son chemin.—*Mrs. Jameson.*

170. Légende suédoise du Vanneau, de la Cigogne et de l'Hirondelle.

C'était ce terrible vendredi où notre Sauveur était suspendu agonisant à la croix, où le soleil apparut sanglant et où la terre se couvrit de ténèbres. Trois oiseaux, venant de l'orient et dirigeant leur vol vers l'occident, passèrent sur la colline maudite du Golgotha. D'abord vint le vanneau : à la vue de ce qui se passait, il tourna autour de la croix en criant de sa voix plaintive : 'Tourmentez-le ! tourmentez-le !' C'est pourquoi le vanneau est maudit et ne peut jamais être au repos. Agité, il voltige toujours autour de son nid en poussant son cri plaintif, et dans le marécage on lui vole ses œufs. Alors vint la cigogne : attristée et douloureusement affectée à la vue de l'acte criminel qui venait d'être commis, elle cria : 'Fortifiez-le ! fortifiez-le !' C'est pourquoi la cigogne est

bénie ; partout où elle arrive elle est la bienvenue et chacun aime à lui voir bâtir son nid sur sa maison. C'est un oiseau sacré et on ne lui fait jamais de mal. L'hirondelle vint la dernière, et quand elle vit ce qui se faisait, elle cria : 'Rafraîchissez-le ! ranimez-le !' Aussi l'hirondelle est-elle la plus aimée des trois ; elle bâtit son nid sous le toit même de l'homme ; elle regarde dans l'intérieur de sa maison pour voir ce qui s'y passe. Et jamais l'homme ne la dérange, qu'elle s'établisse dans un palais ou dans la chaumière du plus pauvre paysan. C'est pour cela que quand vous voyagez en Danemarc vous remarquerez que le nid de l'hirondelle est toujours respecté ; jamais personne ne songerait à l'arracher ou à le détruire comme nous faisons en Angleterre.

171. Varsovie à l'Angleterre.

Moi, la cité noyée dans le sang de mes enfants ; moi, la veuve en deuil et dont les mains sont chargées de chaînes ; moi, esclave dans une tombe vivante, je t'envoie ces paroles de gratitude à toi, Peuple anglais. La voix des membres de ta Chambre des Communes, la voix des travailleurs de tes villes, a soulevé la pierre qui couvre le tombeau où la violence et l'indifférence ont précipité la Pologne. A mon appel de sang et de larmes Dieu a répondu par la bouche d'un grand peuple. Gloire à Dieu ! et merci à toi, ô Angleterre ! Avec tout ce qui, après mon long martyre, me reste de vie et d'immortalité, je te bénis ; je bénis tes vieillards, tes hommes, tes femmes, tes fils, tes filles, et je souhaite pour eux la liberté éternelle et la félicité. Puissent tes saints patrons toujours prier Dieu pour toi, parce que toi, vénérable et heureuse Angleterre, tu as défendu la cause de la Pologne abandonnée, mutilée et crucifiée.

172. Un Toast porté par le Poète Campbell.

Ce poète célèbre, mais irritable, dont les tendances politiques n'étaient un secret pour personne, avait été invité à un dîner de libraires, peu de temps après l'assassinat judiciaire du libraire allemand, Palm. On le pria de porter un toast littéraire. Au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, Campbell se leva et dit gravement : 'A Bonaparte !' 'Quoi !' dit son hôte, 'est-ce que nous vous avons bien compris ? est-ce que vous proposez réellement la santé de Bonaparte ? nous vous avions demandé

un toast littéraire.' Campbell répondit en souriant, 'Oui, je bois à la santé de Bonaparte, parce qu'il a rendu un excellent service à la littérature : il a fait fusiller un libraire.' Toute la compagnie goûta la plaisanterie et l'on but à la santé de Bonaparte de la façon qu'il méritait.—*Cunningham.*

173. La Supériorité de nos Pères.

Je connais un vieux monsieur, qui affirme que les Anglais étaient, il y a cinquante ans, une race plus forte qu'à présent. Le contre-maître d'équipage, dit-il, n'est de loin pas capable de frapper aussi dur que le terrible *carnifex* à queue qui, dans l'ère héroïque, avait la charge de lacérer le dos à nos matelots. Les patients mêmes étaient plus vigoureux ; il n'est pas un soldat aujourd'hui qui puisse supporter huit cents coups de garcette. Quelle est la société moderne qui pourrait endurer le spectacle de quinze êtres humains étranglés en une matinée de lundi devant la porte de la prison pour dettes, pour avoir commis des crimes comme celui d'émission d'un billet de banque faux, valeur une livre, de contrefaçon d'une estampille de chapeau, de retour au pays après avoir été transporté, ou de vol d'un porte-rôtie en argent. Notre génération, dit mon bonhomme, était plus forte, plus brave, plus 'cœur du lion.' Songez donc aux quantités de vin de Porto que nous buvions le soir, et à l'eau de vie que nous avalions le lendemain matin pour nous remettre. Voyez donc quelles tranches de bœuf nous mangions, quels paris nous tenions, comme nous menions les coches, comme nous rossions le guet, comme nous savions faire combattre les coqs, lancer les limiers contre les taureaux, patronner les pugilistes, clouer par l'oreille les filous à la pompe ! Le cigare, l'eau de seltz, les vins légers et la littérature légère ont fait de nous une race dégénérée et efféminée. Mais oui ! je pense que nous étions en réalité plus forts il y a 50 ou 60 ans.

174. Le Duc de Wellington et les Généraux français.

Le duc parlait avec un grand respect, nous devrions dire, avec une grande admiration, de l'habileté que mettait Soult à organiser les troupes et à combiner leurs mouvements. Mais là s'arrêtait son approbation ; pour le génie guerrier, il donnait la palme à Masséna, ainsi qu'on peut le voir dans la critique que voici, et qui est basée sur l'expérience personnelle : 'Quand Masséna m'était opposé, je ne pouvais ni manger, ni boire, ni dormir ; je n'ai jamais su alors ce que c'était que de se reposer et d'être libre d'anxiétés.

L'alerte était continuelle. Lors, au contraire, que j'avais Soult devant moi, je pouvais manger, boire, et même me donner du bon temps, sans craindre les surprises. Non que Soult ne fût pas un grand général ; c'était un homme merveilleux dans son genre. Il savait assembler cent mille hommes sur un point donné, à un jour donné ; mais, quand il les avait là, il ne savait qu'en faire.'

Le duc ne se laissait jamais entraîner à faire des comparaisons désobligeantes pour les armées étrangères, ni à vanter les nôtres à leurs dépens. George IV lui demandait un jour si la cavalerie anglaise n'était pas la plus belle au monde. 'La cavalerie française est très bonne, sire,' répondit le duc. Mal satisfait de cette réponse, le roi répliqua, 'Mais la nôtre est meilleure, duc.' 'Les Français sont très bons, sire,' fut encore, sèche cette fois, la réponse du duc. Jamais il ne se vantait d'une supériorité : c'était une gloriole vulgaire qu'on n'eût pu trouver en lui.—*Examiner.*

175. EDOUARD VI.

Edouard VI, fils unique d'Henri VIII, et qui lui survécut, était né à Hampton Court le douze Octobre mil cinq cent trente-sept. Sa mère, Jeanne Seymour, mourut douze jours après lui avoir donné naissance. Il eut trois belles-mères qui se succédèrent rapidement, mais qui, selon toute probabilité, ne se sont pas beaucoup occupées de lui. Sir John Hayward, qui a écrit l'histoire très complète de son règne, dit qu'il fut élevé au milieu des bonnes jusqu'à l'âge de six ans. Il fut alors confié aux soins du docteur (plus tard Sir Anthony) Cooke, et de Monsieur (plus tard Sir John) Cheke, qui paraissent avoir entrepris l'un son éducation philosophique et théologique, l'autre ses études de latin et de grec. Sous ces habiles maîtres, le jeune prince fit de rapides progrès.

Henri VIII était mort à son palais de Westminster le vendredi 28 janvier 1547, le matin de bonne heure ; il est à remarquer que son décès ne fut pas connu officiellement avant le lundi trente et un, bien que le Parlement fût assemblé et se fût occupé d'affaires le samedi. Edouard, qui, lors de l'évènement, était à Hatfield, fut amené d'abord chez sa sœur Elisabeth à Enfield, et puis, le 31, à la Tour de Londres, où il fut proclamé roi le même jour. Ce fut alors que le testament du roi défunt fut ouvert. Dans ce document, qui avait été signé le trente décembre précédent, on trouva que, en vertu des pouvoirs à lui conférés par les lois des 28e (chap. 7) et 35e (chap. 1) années de son règne, il avait nommé

seize exécuteurs testamentaires chargés du gouvernement pendant la minorité de son fils. L'un d'eux, Edouard Seymour, comte de Hertford, oncle maternel du roi, fut immédiatement élu président par ses collègues. En cette qualité, il reçut d'eux ou il prit de sa propre autorité les titres de Gouverneur de Sa Majesté, de Lord Protecteur de ses royaumes, et de Lieutenant-général de toutes ses armées. Il fut aussi créé Duc de Somerset ; peu après il prit également les fonctions de trésorier-général, et fut enfin nommé comte-maréchal à vie. Vers le même temps, son frère, Sir Thomas Seymour, fut créé Baron Seymour de Sudley et nommé grand-amiral.—*Penny Cyclopædia.*

176. Un Talisman.

Pendant que Robert Houdin séjournait chez le chef de tribu Bou-Allem, un marabout assistait à ses tours de prestidigitation et exprimait un souverain mépris. Après la séance il dit à Houdin : 'Je crois à présent à votre pouvoir surnaturel ; vous êtes un vrai magicien ; j'espère, en conséquence, que vous ne craindrez pas de répéter le tour que vous avez fait à votre théâtre.' Puis, tirant de dessous son burnous une paire de pistolets, il ajouta : 'Voyons, choisissez une de ces armes, nous la chargerons et je ferai feu sur vous. Vous n'avez rien à craindre, puisque vous êtes invulnérable.' Houdin ne savait trop comment se tirer d'affaire, et déjà le marabout souriait et triomphait. Bou-Allem, qui savait que les tours de Houdin étaient des tours d'adresse, était indigné, mais Houdin n'entendait pas se laisser battre. Se tournant vers le marabout, il lui dit qu'il avait laissé son talisman à Alger, mais qu'il lui permettrait néanmoins de tirer sur lui le lendemain matin. Pendant la nuit il fit ses préparatifs ; les pistolets furent chargés avec toute la solennité voulue, le marabout mettant la poudre, Houdin les balles. Le marabout fit feu et la balle parut entre les dents du magicien. Après cela, prenant l'autre pistolet, Houdin le déchargea sur un mur nouvellement blanchi à la chaux : aussitôt une large tache de sang y parut. Le marabout était démonté ; en ce moment il douta de tout, même du prophète.

177. Mets délicats dans les régions arctiques.

Les menus varient beaucoup, même au Groenland. Je me suis enquis auprès de Petersen, et il me dit que les Esquimaux du Groenland—il y a beaucoup de Groenlandais qui sont d'origine danoise—ne s'accordent pas sur la question de savoir lequel des animaux de leur région donne l'aliment le plus délicat. Les uns préfèrent la venaison, c'est-à-dire la chair du renne ; d'autres se prononcent pour celle du jeune chien. Un capitaine danois qui avait une préférence pour ce dernier régal, en fit servir à ses convives, qui tous firent l'éloge du 'mouton' qu'il leur avait fait manger ! A la fin du dîner cependant, il fit apporter la peau de la bête qui n'était autre qu'un gros chien à poil roux. Ceci se passait dans le Groenland où ses convives danois avaient demeuré pendant bien des années, loin du mouton européen. Rôti au four le jeune chien est un morceau délicat dans toute la Polynésie. Aux îles Sandwich je fus un jour invité à un festin, où j'eus à feindre aussi bien que je le pus d'être déçu dans mon espérance, quand on me dit que le jeune chien était si extrêmement rare qu'il avait été impossible de s'en procurer à temps ; on l'avait, en conséquence, remplacé par du cochon de lait.—*Le Capitaine M'Clintock, Voyage du Fox.*

178. Opinion anglaise sur les Soldats français.

Les soldats d'aucune autre nation n'eussent peut-être pu se soumettre à des privations comme celles que les Français ont dû endurer. Mais on trouva enfin qu'ils ne différaient pas si essentiellement des autres nations, et qu'à leur puissance de souffrir il y avait une limite. Sous d'autres rapports, cependant, les Français sont particulièrement propres à faire de bons soldats. Ils ont beaucoup de courage, beaucoup d'activité physique et de ressources d'esprit. Ils ont la sobriété, qui les retient facilement dans les liens de la discipline ; un ressort et une énergie qui leur font supporter la fatigue et endurer les privations sans se plaindre ; un fond de vanité qui les rend capables de se maintenir en bonne disposition ; un amour excessif de la renommée, qui les pousse aux entreprises les plus audacieuses. Une longue suite de succès ininterrompus les avait conduits à se croire invincibles, et, en effet, ceux qui avaient tenté de leur résister jusque là les avaient trouvés tels. C'étaient là les troupes auxquelles le vainqueur d'Assaye allait, avec une armée de boutiquiers anglais, disputer la palme de la victoire.—*La Vie militaire de Wellington, par Jackson et Scott.*

179. La Langue Celtique.

Adam, dans l'Eden, parlait irlandais ; il a fait la cour à Eve en gallois, et l'a grondée en gaëlique quand ils ont été chassés du Paradis. Il a enseigné le breton à Caïn et la langue des Cornouailles à Abel. Dans une forme ou dans une autre c'est le celtique qui a été la langue primitive, que la confusion de Babel a séparée en chinois, en hébreu, en sanscrit et en hollandais ; mais, de toute manière, le langage primitif de l'Europe a été le celtique. Telle est du moins la doctrine de certains celtomanes. Non, dit une autre classe de philologues, imbus de la théorie que c'est le gothique qui a été la langue mère de l'Europe, et que le celtique a seulement quelques rapports avec elle. Les violences politiques ont envahi une question qui devrait être décidée sans passion et qui appartient à la décision impartiale de la littérature. C'est dans cette vue que M. de Belloquet s'est longtemps occupé de recherches sur les origines celtiques, et le résultat de ses travaux est la publication de la première partie d'un ouvrage important, qui ne peut manquer d'intéresser les savants, et qui a pour titre *Ethnogénie gauloise.* Cette première partie est confinée à la linguistique ou comparaison des langues. Sous peu, l'on espère qu'il publiera la partie physiologique, ou étude des caractères physiques particuliers aux divers peuples ; et enfin paraîtra la partie ethnologique, qui décrira les mœurs et les habitudes de chaque race.—*The Critic.*

180. Le Bombardement de Milan, en 1849.

Le 22 avril, un corps d'intrépides défenseurs, au nombre de cinq, petite bande de nobles cœurs, de ceux qui savent mourir, marcha, sous la conduite de Lucien Manora, sur la porte Tosa qui était défendue par deux mille soldats et six bouches à feu. Avec une audace qu'augmentait le danger, ils se jetèrent sur les Autrichiens, les mirent en fuite et s'emparèrent de la porte, où ils s'établirent en vainqueurs. Bientôt après, les colonnes auxiliaires, secondées par le courage des habitants de la cité, réussirent à forcer la porte de Como.

Après ce double succès des Milanais, Radetski n'était plus maître de leur ville. Les troupes qu'il avait détachées aux portes et sur les bastions allaient être enveloppées et prises en détail. Il se trouva à son tour cerné lui-même par les insurgés. Il apprit successivement par ses émissaires le soulèvement de toutes les villes

de la Lombardie; les Piémontais pouvaient, après quelques marches, unir leurs forces à celles de la population. Il ne lui restait plus qu'à concentrer son armée, à rallier ses détachements et les garnisons des villes, à s'assurer des citadelles qui étaient encore en son pouvoir et à choisir son champ de bataille. Avec le coup d'œil d'un général habile, il n'hésita plus, et prit la résolution de battre en retraite. A l'approche de la nuit, il voulut déguiser cette retraite en redoublant le feu de son artillerie : soixante pièces vomirent sur la cité la destruction et la mort. L'incendie de plusieurs maisons isolées, situées aux extrémités des faubourgs, jetait partout une lueur sinistre, quand tout à coup une immense colonne de flammes s'éleva du milieu du château. Les Autrichiens avaient empilé dans la grande cour des masses de paille et de foin, de voitures et de meubles, pour brûler leurs morts et rendre imperceptibles les preuves lugubres de leur défaite. Le feu que vomissaient un millier de canons semblait former autour de Milan un cercle de flamme. Le tocsin résonnait à carillon redoublé du haut des cinquante clochers de la ville. Le rugissement du canon était répété et multiplié par les échos. C'était une scène de sublime horreur, dont un des combattants, monté sur une tourelle, s'est fait le peintre et l'historien.

Les Autrichiens espéraient profiter de la terreur et du désordre où Milan était jeté par ce bombardement, ces incendies, cet épouvantable spectacle, pour défiler secrètement le long des bastions et masquer leurs dernières manœuvres. Mais les tirailleurs exaspérés ne se laissèrent troubler ni par le feu ni par le bruit, et les harassèrent sans cesse. Des obstacles multipliés élevés sur leur route arrêtèrent la marche des troupes, qui avaient à traîner avec elles leur artillerie, leurs blessés, les familles des employés et les malheureux saisis comme ôtages. La retraite de Milan dura huit heures, l'armée laissant à chaque pas derrière elle des cadavres et des prisonniers.—*Garnier-Pagès.*

181. Une Aventure avec des voleurs de grand chemin.

Un matin, au lever du soleil, un voyageur du nom de Taylor, qui parcourait le Mexique, quitta l'auberge froide et incommode où il avait passé la nuit. Quelques heures de course à cheval l'amenèrent à une petite ville où il fut heureux de se reposer et de trouver à déjeuner. Lorsqu'il remonta à cheval on lui demanda s'il ne voulait pas se faire escorter; la route qu'il prenait était, lui disait-on, infestée par des brigands. Il refusa, soit qu'il fût trop

brave pour tenir à être accompagné, soit qu'il pensât que ce qu'on lui disait était un simple prétexte pour lui faire payer une escorte. Il piqua des deux, bien que l'aubergiste lui dît qu'il serait certainement arrêté sur la route.

Cette première journée se passa bien. Le voyageur avait suivi une route fort solitaire, mais aucun voleur de grand chemin n'avait paru, et il se félicitait d'avoir été assez sage pour refuser une garde. A la nuit, il arriva à une auberge très mauvaise, si mauvaise qu'il ne put rien avoir à manger. Il partit le lendemain matin sans avoir déjeuné et continua sa route jusqu'à ce qu'il arriva à une misérable petite hutte construite de boue. Il prit ce qu'il put trouver pour lui et son cheval, et pour payer sa dépense donna un dollar à la femme qui l'avait servi. Elle n'avait point de monnaie, disait-elle, et alla à une boutique en face pour en chercher. Mais bientôt elle revint, disant que la pièce était fausse. Il lui en donna une autre que la femme rapporta aussi, disant encore que c'était une fausse pièce. Les soupçons du voyageur commençaient à s'éveiller, mais il donna un troisième dollar en disant à la cabaretière que cela devait suffire, car il ne lui en donnerait pas davantage. Il y avait dans le cabaret quelques individus crasseux qui buvaient de l'eau-de-vie, et l'un d'eux invita le sieur Taylor à boire avec lui. Ayant reçu un refus, il grommela quelque chose comme 'c'est la dernière fois,' observation dont le voyageur ne tint aucun compte.

M. Taylor fit route pendant quelque temps ; pas une âme ne se voyait sur le chemin qui se trouvait resserré entre deux collines. Le lieu était si solitaire que le voyageur jugea à propos de charger son pistolet ; mais avant qu'il pût mettre son idée à exécution, il entendit un léger mouvement dans les broussailles qui étaient sur le bord du chemin. En se retournant pour voir ce qui causait le bruit, il vit un fusil à deux coups avec lequel on le couchait en joue, braqué si juste et de si près, qu'il pouvait presque voir jusqu'au fond des canons. L'arme était entre les mains d'un homme à figure féroce, vêtu d'une chemise rouge et d'un pantalon blanc. Un instant après, un second se montra de l'autre côté du chemin et un troisième en face. L'attaque avait été si soudaine que notre voyageur ne put que jeter ses armes à terre, ainsi que les bandits le lui commandaient. Cet ordre fut suivi d'un autre qui lui disait de descendre de cheval ; ce qu'il fit aussitôt, car comment pouvait-il lutter contre les bandits avec un seul pistolet, qui n'était même pas chargé ? On le força à conduire son cheval hors de la voie frayée, de peur qu'un passant ne survînt, et l'un des voleurs

s'en retourna sur la route pour faire le guet. Les autres, présentant la gueule de leurs mousquets à leur victime, lui ordonnèrent de se coucher la face contre terre. Ils lui ôtèrent son habit et son gilet et retournèrent les poches. Sa bourse ne contenait que peu d'argent, ce qui les rendit furieux ; il avait eu la prudence de ne prendre que l'argent nécessaire à son voyage. Il avait bien sur lui un chèque sur une banque de Mexico, mais les voleurs, en lui rendant ses papiers, lui rendirent aussi ce chèque.

Après cela, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et, étendant par terre sa couverture de voyage, ils vidèrent dessus tous les sacs du voyageur pour pouvoir choisir ce qui leur convenait. Ils lui prirent tout, sauf les lettres, les livres et les papiers. Ils enlevèrent même de ses poches des oranges et quelques cigares, mais ils lui rendirent une orange et un cigare, disant : ' Peut-être bien vous pourriez avoir faim d'ici à ce soir.' Alors ils lièrent tout leur butin en un paquet au moyen de la couverture et l'emportèrent, heureusement sans emmener son cheval. En partant ils lui souhaitèrent le bonjour et lui dirent combien ils avaient été enchantés d'avoir eu le plaisir de faire sa connaissance. Le pauvre homme, dont les mains étaient toujours liées, était dans une situation des plus désagréables. Son premier soin fut d'essayer de se débarrasser de la corde ; après de long efforts il parvint, à force de se tourner et de se tortiller, à amener ses mains à portée de ses dents : une demi-heure après il était libre. Il remonta à cheval, car l'animal était resté là, et reprit sa route. Au moment où il repartait, il put encore voir dans l'éloignement ses trois voleurs qui s'en allaient aussi. L'homme à la chemise rouge était un des individus qui se trouvaient dans le cabaret, et notre voyageur comprit alors que lorsqu'on avait refusé le dollar en disant qu'il était faux, ce n'était qu'un prétexte pour voir combien il en avait. Il partit au galop, et atteignit une ville, où un bon vieux prêtre lui indiqua une auberge honnête. En descendant de son cheval, qui était épuisé de fatigue, il déclara aux propriétaires de l'auberge qu'il n'avait point d'argent, mais ces bonnes gens lui dirent de ne point s'inquiéter de cela et de rester chez eux aussi longtemps qu'il voudrait. Ils lui dirent aussi qu'il avait à remercier la Providence de ce que les voleurs lui avaient laissé la vie, qu'ils eussent bien pu lui enlever, ainsi que son argent et ses effets.—*Standard Books.*

182. Un Trait d'humanité.

Un correspondant nous envoie les détails qui suivent sur un incident dont il a été le témoin oculaire.

Au point où s'opérait le transbordement des voyageurs venant de l'ouest, et faisant le voyage transcontinental, était amarré un bateau de transport qui attendait l'arrivée du train. Le capitaine, un homme à la taille élevée, au visage halé par le soleil, aux manières rudes, était debout sur son bâtiment, surveillant le travail de ses hommes à l'arrivée des wagons. Quelques minutes s'étaient écoulées lorsqu'une demi-douzaine de messieurs se présentèrent, marchèrent droit à lui et lui parlèrent ainsi : 'Monsieur, nous sommes en route pour les Etats de l'Est, mais la continuation de notre voyage dépend de vous. Dans l'un des wagons que nous venons de quitter se trouve un homme malade dont la présence nous est désagréable. Nous sommes délégués par les voyageurs pour vous prier de refuser à cet homme le passage sur votre bateau. S'il part, c'est nous qui restons ici. Que décidez-vous ?'

D'autres voyageurs qui quittaient aussi les wagons arrivaient en ce moment.

'Messieurs,' dit le capitaine, 'j'ai entendu par l'intermédiaire de vos délégués ce que désirent les voyageurs. L'homme malade a-t-il quelqu'un pour le représenter ici ? Je désire entendre le pour et le contre.'

A cette question inattendue aucune réponse ne fut faite. Alors, sans s'arrêter un seul moment, le capitaine alla au wagon et en y entrant vit un pauvre malheureux exténué et épuisé, dont la vie était rongée par la phthisie. Il avait le visage caché dans ses mains et il pleurait. Le capitaine s'avança et lui parla avec bienveillance.

'Ah ! monsieur,' dit le malade tremblant, et tandis qu'il regardait sa face s'éclaira d'espoir, 'est-ce vous qui êtes le capitaine ? et voulez-vous bien me donner passage ? Les voyageurs m'évitent et sont si durs ! vous le voyez, je me meurs ; mais hélas ! si je pouvais vivre assez longtemps pour revoir ma mère, je mourrais tranquille. Elle demeure à Burlington, monsieur, et plus de la moitié de mon voyage est accompli. Je suis imprimeur de mon état, et le seul enfant de celle dans les bras de laquelle je voudrais mourir.'

'Vous partirez,' dit le capitaine en proférant un juron, 'quand je perdrais tous mes passagers d'aujourd'hui.'

La foule des voyageurs se trouvait alors groupée aux abords du bateau, les bagages empilés sur le chemin de halage ; on attendait la décision du capitaine avant de prendre les billets pour la traversée. On n'attendit pas longtemps, car on vit le capitaine quittant le train et portant le malade dans ses bras vigoureux.

S'ouvrant avec son fardeau un chemin à travers la foule, il fit placer un matelas dans la meilleure partie du salon et avec l'attention et les soins d'une mère il y coucha le malade. Après cela, daignant à peine jeter un coup d'œil sur la foule étonnée et massée près du bateau, il cria à ses matelots :

'Démarre !'

Mais un nouveau sentiment semblait s'être emparé des voyageurs, le sentiment de la honte et du repentir pour leur inhumanité. Par une impulsion générale, chacun prit son bagage et monta aussitôt à bord.

Peu après un autre comité fut dépêché au capitaine, qui fut prié de se rendre au salon.

Il s'y rendit, et au milieu de la foule se leva un homme à cheveux blancs, qui, les larmes aux yeux, dit au rude capitaine qu'il leur avait donné une leçon—qu'ils se sentaient humiliés devant lui et lui demandaient pardon.—*Blair County Whig.*

183. UNE BOUTIQUE DE BARBIER À MARSEILLE.

Au milieu des préoccupations absorbantes de la journée, 'l'eau chaude pour me raser' était un article plus facilement demandé qu'obtenu ; j'entrai en conséquence dans la boutique d'un 'coiffeur de Paris' pour me faire 'ébarber,' comme diraient les Américains. Cette boutique était dans une rue latérale, et pas du tout fashionable, ce dont je fus bien aise, car j'y pouvais voir la vraie vie marseillaise dont elle était pleine. Sept messieurs, très hérissés et à peau basanée, portant des pendants d'oreille et ayant l'air de sept brigands ou de sept des ennemis jurés du 'Signor Babbage,' qui avaient laissé leurs orgues de barbarie quelque part dans la Cannebière, étaient assis sur autant de chaises attendant leur tour d'être barbifiés. J'étais le huitième et je fis un somme en attendant mon tour. Je n'ai jamais vu chose si curieuse. Les chalands étaient tous français et ils parlaient tous véhémentement, mais je ne pus comprendre un mot de ce qu'ils disaient. Les sons du patois provençal sont moitié français et moitié italiens, mais les mots ne ressemblent ni à l'une ni à l'autre langue. Le plancher était couvert d'une épaisse couche de touffes de cheveux noirs. Comme il a la tête chaude, le Marseillais se fait toujours couper les cheveux au matin d'une fête ; mais j'imagine que le soir ils sont déjà repoussés à la façon des têtes de l'hydre. Peu après entra un neuvième personnage qui parlait un français compréhensible et qui avait les cheveux enroulés sur des brins de papier. Il y eut bientôt du vacarme ; une dispute s'éleva entre le monsieur 'en papillotes

et le barbier, d'abord à propos des mérites d'un petit chien à collier rouge, répondant au nom de Biribi; et ensuite sur le point de savoir lequel des deux avait meilleure grâce, un petit homme avec un grand chapeau ou un homme de grande taille avec un petit chapeau. La rixe allait s'engager; on n'en vint pas aux coups pourtant, mais la tempête de 'troun di Dious' fut épouvantable. Je m'attendais à voir 'l'éclat soudain du froid acier,' quand un des personnages à mine de brigand s'empara d'une guitare suspendue près de la montre à faux cols et à 'pommade hongroise,' et se mit à chanter, en patois, un air plaintif, duquel je pus saisir le titre 'Lou Miracle.' Tous les autres firent chorus et bientôt l'on dansa un peu—la scène de violence se changeant en 'Académie de la Gaye-Science.' Si vous voulez ajouter à tout cela le parfum de plusieurs horribles cigares et d'un zéphir aromatique d'ail, qui imprègne tout le monde et tout ici, jusqu'au rasoir et au savon à barbe, vous pourrez vous faire une idée de ce que c'est qu'une boutique de barbier à Marseille. L'artiste ne me prit que dix centimes, mais pour moi ma visite à son établissement valait dix francs.—*Daily Telegraph.*

184. L'AVARICE.

A

L'ingénieux auteur de 'la Trompette de fer-blanc' définit l'avare un homme qui s'aime mieux mais se traite plus mal que tout le monde; il vit comme un mendiant pour enrichir des héritiers, qu'il hait naturellement parce qu'il sait qu'ils le haïssent.

Le reproche le plus sévère qui ait jamais peut-être été adressé à un avare, c'est Voltaire qui l'a formulé. On faisait à l'Académie Française une souscription de charité, chaque membre contribuant un louis. Par suite d'une méprise, la personne qui recueillait l'argent souscrit se présenta deux fois à un membre qui était connu pour un ladre. 'Mais j'ai payé déjà,' s'écria celui-ci, avec une certaine rudesse. 'Je vous demande pardon,' dit le quêteur, 'je ne doute nullement que vous n'ayez payé; je vous crois quoique je ne l'aie point vu.' 'Et moi,' murmura Voltaire, 'je n'y crois pas, quoique je l'aie vu.'

B

L'appétit désordonné pour la richesse a été la cause de plus de malheurs et de plus de misères que n'importe quel autre vice. C'est de cette source que sont sortis quelques-uns des maux les plus cruels qui aient jamais affligé l'humanité. Colomb n'eut pas plutôt résolu le problème de l'existence du continent occidental,

que le désir immodéré de l'or s'alluma dans les cœurs sordides de ses successeurs. Les perfidies de toute sorte, la cruauté, l'inhumanité envers les aborigènes, furent mises en usage pour leur arracher leurs trésors : ces misérables forcèrent si impitoyablement les indigènes à creuser et à s'épuiser à la recherche du minérai si ardemment convoité, qu'en moins d'un demi-siècle ils en réduisirent le nombre à cent cinquante environ, de deux millions qu'ils étaient. La conquête du Mexique par Cortez et ses compagnons, poussés aussi par cette insatiable passion, fut accompagnée d'horreurs, d'atrocités, de massacres plus terribles et plus révoltants que pas un de ceux qu'ont enregistrés les annales de la race humaine. Pour préparer la voie aux jouissances auxquelles on aspirait, on massacrait les inoffensifs Indiens par milliers, pendant que la marche de la spoliation était signalée par les outrages et les cruautés de toute nature. Le siège de Mexico vit le sacrifice de cent mille indigènes, au moins ; et comme si l'ont eût voulu ajouter l'effronterie et la dépravation à ces excès, on les commettait sous l'étendard de la croix et sous l'invocation du Dieu des armées. Des atrocités semblables signalèrent l'expédition de Pizarre lors de la conquête du Pérou. A l'abri de professions perfides d'amitié, on s'empara de la personne de l'Inca, en égorgeant quelque quatre mille de ses serviteurs, quoique ceux-ci ne fissent aucune résistance. L'infortuné empereur, dans un vain espoir de liberté, leur offrit autant de vases d'or qu'il en faudrait pour remplir une salle de vingt-quatre pieds de long sur seize de large et huit de haut : et lorsqu'il eut dépêché des messagers pour réunir les trésors promis, et qu'il eut rempli ainsi son engagement, ses ennemis violèrent impudemment la trève et brûlèrent leur malheureuse victime.

C

En l'année 1790 mourut à Paris, littéralement de besoin, un banquier bien connu, M. Osterwald. Quelques jours avant sa mort, cette misérable victime de la maladie de l'avarice avait résisté aux sollicitations de sa domestique, qui le suppliait d'acheter de la viande pour faire un peu de potage. 'J'aimerais bien le potage,' dit-il, 'mais je n'ai aucun appétit pour la viande ; qu'en ferait-on ? ce serait une dépense en pure perte !' Ce misérable, à sa mort, était possesseur de cent vingt-cinq mille livres sterling.

Un autre cas déplorable est celui d'Elwes, dont le régime de nourriture était révoltant et les vêtements des plus sordides, alors que son avoir était estimé à huit cent mille livres sterling. Parmi les faits caractéristiques que l'on raconte de lui se trouve celui-ci.

Aux approches de la terrible citation qui l'appelait à se séparer de son or bien-aimé, il s'écria : 'Je veux garder mon argent ; personne ne me volera ce qui est à moi.'

D

Parmi les avares célèbres nous trouvons Daniel Dancer. Il s'abandonnait à son penchant à l'avarice à un tel point qu'un ami, l'ayant un jour vivement poussé à donner à un Juif un shilling pour un vieux chapeau—'meilleur qu'un neuf'—il revendit ce chapeau le lendemain pour dix-huit pence, au grand ébahissement de son ami. Il portait habituellement une boîte à tabac, mais ce n'était pas dans le but de chatouiller son organe olfactif. 'Mais pourquoi donc ?' dira le lecteur. C'était pour recueillir des pincées de la poussière aromatique dans les tabatières de ses amis ; quand sa boîte était pleine, il en échangeait le contenu contre une chandelle d'un liard. Il faisait ses ablutions à une mare voisine et se séchait au soleil pour éviter l'extravagante faiblesse d'un essuie-mains. La chronique a recueilli d'autres excentricités de ce même personnage. Ainsi, il restait couché quand il faisait froid, pour éviter la dépense du chauffage, et il mangeait de la tripaille pour n'être pas obligé de faire d'autres dépenses de nourriture. Et cependant ce pauvre mendiant avait plus de trois mille livres sterling de revenu.

E

Il y avait un négociant russe—son nom importe peu, il est trop chargé de consonnes barbares pour que l'on puisse l'écrire ou le prononcer—qui était si prodigieusement riche qu'un jour il prêta à l'impératrice Catherine II un million de roubles, alors pourtant qu'il vivait dans le plus déplorable état d'indigence, de privation et de misère. Il enterrait son argent dans des barils dans sa cave. C'était un avare si consommé qu'on eût dit que sa passion même le faisait engraisser. Il eut ses ennuis toutefois : il se reposait pour la sécurité de son bien sur la férocité et la fidélité d'un chien favori ; mais cette garantie de sécurité lui manqua : le chien fut assez pervers pour mourir, et son maître se vit dans la désagréable nécessité de remplir la charge du fonctionnaire décédé ; à l'imitation du chien, il faisait chaque soir la ronde, et aboyait aussi bien qu'un chien humain est capable de le faire.

F

C'est à la même catégorie qu'appartient le fameux Nat Bentley, de Londres, autrement dit 'le sale Dick.' Ce spécimen excentrique de l'espèce humaine était la victime d'un appétit féroce, non-seulement pour l'or, mais aussi pour la vieille ferraille. Nous nous souvenons vaguement de la boutique délabrée et sombre dans Leadenhall Street, où s'entassaient toutes sortes de vieilleries et d'objets de rebut. Cet homme a passé les vingt dernières années de sa misérable existence dans la fange et dans le dénûment.

L'on peut citer un autre cas non moins déplorable—c'est celui de Thomas Pitt, du comté de Warwick. Tout son intérêt se concentrait sur son argent; son pouls s'élevait et tombait avec les fonds publics. Il vécut plus de trente années dans un triste et sombre galetas, que jamais la lumière d'une lampe ou d'une cheminée, encore moins le sourire encourageant de l'amitié, n'avait égayé. On raconte que, quelques semaines avant la maladie qui termina sa méprisable carrière, il alla chez plusieurs entrepreneurs de pompes funèbres à la recherche d'un cercueil à bon marché. Comme il avait vécu sans s'être assuré le respect de ses voisins, il mourut sans emporter leurs regrets, triste exemple de l'influence corruptrice de la cupidité. Il laissa deux mille quatre cent soixante et quinze livres placées dans les fonds publics.

G

Le fameux Thomas Cook offre encore un exemple du même genre. Sa passion dominante se manifesta dans toute son intensité vers la fin de sa vie. Lorsque son médecin lui fit comprendre qu'il était possible qu'il ne vécût pas plus de cinq ou six jours encore, ses yeux exprimèrent une vive indignation : il protesta contre la dépense inutile de médecines que le docteur lui envoyait et lui ordonna de ne plus se faire voir.

H

L'avare aime à repaître ses yeux de son trésor aussi bien qu'à le manier. Nous citons, pour en donner une preuve, un exemple que nous trouvons dans un écrit récent. L'anecdote se réfère à Sir William Smith, du Bedfordshire. Il était immensément riche, mais d'une parcimonie et d'une sordidité peu communes. A soixante et dix ans, il avait entièrement perdu la vue et ne pouvait plus dévorer des yeux ses tas d'or : c'était pour lui une terrible affliction. Son oculiste, M. Taylor, lui persuada de se faire opérer

de la cataracte, et, en vertu d'un contrat, devait recevoir soixante guinées dans le cas où il parviendrait à rendre au malade la vue en tout ou en partie. L'opération réussit et Sir William put lire et écrire jusqu'à la fin de sa vie sans le secours de lunettes. Mais à peine sa vue était-elle restorée, que le baronnet regretta de s'être engagé par contrat à payer une si grosse somme. D'autres auraient été joyeux, mais lui soupirait et se lamentait de la perte de ses soixante guinées. Comment pourrait-il tricher l'oculiste? telle était la question qui le préoccupait. Il prétendit qu'il n'avait qu'une lueur ; en conséquence le bandage fut maintenu sur ses yeux un mois de plus que d'ordinaire. Taylor fut déçu par le mensonge, consentit, par voie de transaction, à accepter vingt guinées au lieu de soixante. A l'époque où Taylor lui donnait ses soins, le baronnet avait un vaste domaine, une somme immense dans les fonds publics et six mille livres en argent dans sa maison.

I

Notre dernière citation exposera un cas de sacrifice involontaire à Moloch.

Un avare du nom de Foscue, qui, par la parcimonie la plus sordide et par d'infâmes extorsions, avait amassé une fortune énorme, fut invité par le gouvernement à lui avancer une somme d'argent à titre de prêt. De beaux intérêts ne constituaient pas un stimulant assez puissant pour l'induire à se séparer de son trésor ; il déclara en conséquence qu'il lui était impossible d'obtempérer à la demande, attendu qu'il avait fait des pertes très considérables et se trouvait réduit à la plus profonde indigence. Dans la crainte, cependant, que quelque voisin—et il n'était pas aimé de ses voisins—ne fît connaître au gouvernement son immense fortune, il s'ingénia à découvrir un moyen efficace de cacher son or, pour le cas où l'on tenterait de faire des recherches dans le but de découvrir si sa défaite était fondée ou non. Dans ce but, il creusa avec le plus grand soin, et dans le secret le plus absolu, un trou profond dans sa cave. Il y descendait au moyen d'une échelle et avait fixé à la trappe une serrure à ressort qui se fermait d'elle-même lorsque la trappe tombait. Bientôt après l'avare disparut ; l'on s'informa ; l'on fit des recherches dans sa maison, on explora les forêts, on pêcha les étangs : on ne put retrouver Foscue. Les commères conclurent que l'avare avait fui, emportant son or, dans quelque pays, où, en vivant incognito, il fût à l'abri des exigences du gouvernement. Le temps se passa ; sa maison fut vendue, et les ouvriers étaient activement employés à la réparer, lorsqu'un

jour ils rencontrèrent l'entrée du caveau secret ; la clef était dans la serrure en dehors. On ouvrit et on descendit avec une lumière. Le premier objet sur lequel la lampe jeta ses reflets fut l'affreux cadavre de Foscue l'avare ! Epars autour de lui se trouvaient de pesants sacs d'or et de lourdes caisses renfermant des trésors incalculables. Un chandelier gisait par terre à côté de lui. Cet adorateur de Mammon était allé dans son caveau pour rendre ses devoirs à son dieu et était devenu la victime expiatoire sacrifiée à son culte.—*Merryweather.*

185. Le Lion et l'Epagneul.

Dans l'après-midi, notre société retourna à la Tour pour voir le grand lion et le petit chien, et entendre en même temps leur histoire.

Nous trouvâmes la place encombrée, et cependant il fallait payer trois fois le prix d'entrée ordinaire, à raison de la nouveauté sans exemple du spectacle. Ce fut au point que le gardien acquit en peu de temps une petite fortune.

La grande cage sur le devant était occupée par un animal qu'on appelait par excellence le lion du roi. Quand il parcourait son étroit domaine, il était suivi d'un joli petit épagneul noir qui folâtrait et gambadait autour de lui et parfois se permettait de grogner et de mordre ; parfois aussi la noble bête, d'un air de bienveillante complaisance, baissait la tête, pendant que la petite créature léchait sa formidable mâchoire. Leur histoire, telle que le surveillant nous l'a racontée, est celle-ci :

Il était d'usage que tous ceux qui ne voulaient pas ou qui ne pouvaient pas payer leur pièce de sixpence comme prix d'entrée, apportassent un chat ou un chien à offrir à l'animal, au lieu d'argent à donner au surveillant. Un individu avait attrapé dans la rue ce joli petit chien qui fut, comme les autres, jeté dans la cage du lion. La pauvre petite bête trembla, frissonna ; puis elle se coucha à plat ventre, se roula sur son dos, tira la langue, leva les pattes, prit une attitude suppliante, reconnaissant ainsi la puissance supérieure et demandant grâce. Cependant l'altière brute, au lieu de dévorer le chien, le regardait et l'examinait en philosophe. Elle le retourna avec une patte, puis avec l'autre, le renifla et parut demander à faire plus ample connaissance.

En voyant cela, le surveillant apporta une bonne portion de son dîner de famille ; mais le lion se tint à l'écart, et refusa de manger. Il regardait constamment le chien, semblant l'inviter pour ainsi dire à goûter avant lui. Enfin, la peur du petit animal

paraissant quelque peu diminuée, et son appétit étant d'ailleurs excité par l'odeur des aliments, il s'approcha lentement, et, toujours tremblant, se hasarda à manger. Le lion alors s'approcha doucement et se mit à prendre sa part : ils finirent le repas ensemble en bons amis.

Dès ce jour l'amitié la plus étroite s'établit entre eux—amitié à laquelle le lion contribua par l'affection la plus tendre, et le chien par la confiance et la hardiesse la plus complète, à tel point qu'il se couchait pour dormir à portée de la formidable gueule de son terrible patron. Un monsieur, qui avait perdu l'épagneul et qui avait fait une annonce pour offrir une récompense de deux guinées à celui qui le lui rapporterait, finit par entendre parler de la chose et vint réclamer son chien. 'Vous le voyez,' lui dit le surveillant, 'ce serait grand dommage de séparer des amis si étroitement unis ; toutefois, si vous insistez pour ravoir ce qui est votre propriété, il faut que vous ayez la bonté de le chercher vous-même ; c'est une tâche que moi je n'entreprendrais pas pour cinq cents guinées.' Le monsieur se mit dans une grande colère, mais en fin de compte il préféra consentir à laisser les choses telles quelles, plutôt que de chercher une querelle personnelle au lion.

Comme M. Felton était curieux de voir les deux amis prendre leur repas de compagnie, il envoya chercher vingt livres de viande de bœuf, qui furent coupées en morceaux et jetées dans la cage. Aussitôt le petit animal, dont l'appétit était à ce moment excité, voulut monopoliser le tout, et, mettant une patte sur la viande, grondant et aboyant en même temps, finit par sauter à la tête du lion. Mais la généreuse bête, au lieu de s'offenser de l'acte de son impuissant compagnon, se recula, et, paraissant terrifiée de la furie avec laquelle l'attaque avait été faite, ne tenta même pas de prendre un morceau avant que son favori lui en eût tacitement donné la permission.

Une fois qu'ils furent rassasiés tous les deux, le lion s'étendit, se retourna et se coucha, prenant évidemment l'attitude du repos ; mais son ami, disposé à jouer, ne voulut pas le lui permettre. Il se mit à gambader, à aboyer, à faire usage de ses pattes et enfin à saisir le lion par l'oreille et à la lui mordre à belles dents ; pendant tout ce temps, le lion ne semblait affecté d'aucun autre sentiment que de celui du plaisir et de la complaisance.

Arrivons à la catastrophe tragique qui a terminé cette histoire extraordinaire. C'est une histoire connue de beaucoup de personnes et qui a été transmise de père en fils.

A peu près un an après, le petit épagneul tomba malade et mourut, laissant son affectionné protecteur dans la plus grande désolation. Pendant un temps, le lion ne semblait pas comprendre autre chose si ce n'est que son favori dormait. Il le reniflait sans cesse, le remuait avec son museau, ou le retournait avec sa patte. Mais, quand il fut convaincu que ses efforts pour le réveiller étaient vains, on le vit traverser sa cage d'un bout à l'autre d'un pas rapide et incertain, puis s'arrêter pour regarder le défunt d'un œil fixe et découragé ; il relevait la tête, ouvrait son effroyable gueule et jetait un rugissement pareil au tonnerre et qui se prolongeait plusieurs minutes.

On essaya, mais en vain, de lui enlever le cadavre ; il le regardait constamment et ne permit à personne de le toucher. Le surveillant voulut le tenter en lui présentant différentes choses à manger ; il s'en détournait avec dégoût. On eut alors l'idée d'introduire dans la cage plusieurs chiens vivants ; il les mit en pièces aussitôt, mais laissa les membres gisant sur le plancher. Sa colère une fois excitée, il enfonçait ses griffes dans les planches, en arrachait de grands morceaux ; puis il saisissait les barreaux de la cage, et parut furieux que cet obstacle l'empêchât de mettre le monde en pièces. Bientôt, apparemment épuisé, il s'étendait tout de son long près des restes de son bien-aimé compagnon, l'enserrait dans ses pattes, le pressait contre son sein, et puis jetait des rugissements d'une tristesse terrible ; il semblait tout menacer, parce qu'il avait perdu son petit compagnon de jeu, le seul ami qu'il eût au monde.

Il languit ainsi pendant cinq jours et déclina graduellement, refusant toute nourriture et toute consolation. Enfin, un matin on le trouva mort, la tête appuyée avec amour sur le cadavre de son petit ami. Ils furent enterrés dans la même fosse et leur tombe fut arrosée des larmes du surveillant et de sa famille désolée.— *Henry Brooke.*

LONDON : PRINTED BY
SPOTTISWOODE AND CO., NEW-STREET SQUARE
AND PARLIAMENT STREET

SELECT GENERAL LISTS
OF
SCHOOL-BOOKS
PUBLISHED BY
MESSRS. LONGMANS AND CO.

☞ The School-Books, Atlases, Maps, &c. comprised in this Catalogue may be inspected in the Educational Department of Messrs. LONGMANS and Co. 39 Paternoster Row, E.C. London, where also all other works published by them may be seen.

English Reading-Lesson Books.

Bilton's Infant Primer for School and Home use, 18mo. ..... 3d.
— Infant Reader, Narratives and Fables in Monosyllables, 18mo. ... 4d.
— First Reading Book, for Standard I. 18mo. ..... 6d.
— Second Reading Book, for Standard II. 18mo. ..... 6d.
— Third Reading Book, *Boys' Edition* and *Girls' Edition*, fcp. 9d. each
— Fourth Reading Book, *Boys' Edition* and *Girls' Edition*, fcp. 1s. each
— Fifth Reading Book, or *Poetical Reader*, fcp. ..... 1s. 3d.

Isbister's First Steps in Reading and Learning, 18mo. ..... 1s. 6d.

Laurie & Morell's Graduated Series of Reading-Lesson Books:—

Morell's Elementary Reading Book or Primer, 18mo. ..... 2d.

Book I. pp. 144 ..... 3d.
Book II. pp. 254 ..... 1s. 3d.
Book III. pp. 312 ..... 1s. 6d.
Book IV. pp. 440 ..... 2s.
Book V. comprehending Readings in the best English Literature, pp. 496 ..... 2s. 6d.

M'Leod's Reading Lessons for Infant Schools, 30 Broadside Sheets ..... 3s.
— First School-Book to teach Reading and Writing, 18mo. ..... 6d.
— Second School-Book to teach Spelling and Reading, 18mo. ..... 9d.

Stevens's Domestic Economy Series for Girls:—
Book I. for Girls' Fourth Standard, crown 8vo. ..... 2s.
Book II. for Girls' Fifth Standard, crown 8vo. ..... 2s.
Book III. for Girls' Sixth Standard, crown 8vo. ..... 3s.

Stevens & Hole's Introductory Lesson-Book, 18mo. ..... 6d.

Stevens & Hole's Grade Lesson-Book Primer, crown 8vo. ..... 3d.

Stevens & Hole's Grade Lesson Books, in Six Standards, 12mo.:—

The First Standard, pp. 128 ... 9d.
The Second Standard, pp. 160 ... 9d.
The Third Standard, pp. 160 ... 9d.
The Fourth Standard, pp. 224 ... 1s. 3d.
The Fifth Standard, pp. 224 ... 1s. 3d.
The Sixth Standard, pp. 260 ... 1s. 6d.

Answers to the Arithmetical Exercises in Standards I. II. and III. price 4d. in Standard IV. price 4d. in Standards V. and VI. 4d. or complete, price 1s. 2d.

Stevens & Hole's Useful Knowledge Reading Books:—

Boys' First Standard, 12mo. ... 6d.
— Second Standard, 12mo. ... 8d.
— Third Standard, 12mo. ... 9d.
— Fourth Standard, 12mo. ... 1s.
— Fifth Standard, 12mo. ... 1s.
— Sixth Standard, 12mo. ... 1s. 2d.
Girls' First Standard, 12mo. ... 6d.
— Second Standard, 12mo. ... 8d.
— Third Standard, 12mo. ... 9d.
— Fourth Standard, 12mo. ... 1s.
— Fifth Standard, 12mo. ... 1s.
— Sixth Standard, 12mo. ... 1s. 2d.

London, LONGMANS & CO.

Jones's Secular Early Lesson-Book, 18mo. ..... 6d.
— Secular Early Lesson-Book. Part II. Proverbs ..... 4d.
— Advanced Reading-Book; Lessons in English History, 18mo. ..... 10d.
Marcet's Seasons, or Stories for Young Children, 4 vols. 18mo. ..... each 2s.
Sullivan's Literary Class-Book; Readings in English Literature, fcp. ..... 2s. 6d.

Writing Books.

Combes, Stevens, and Hole's Complete Writer; a Set of 16 Graduated Copy-Books, on Fine Paper, price 4s. 6d. per Dozen to Teachers.
Johnston's Civil Service Specimens of Copying MSS. folio ..... 2s. 6d.
M'Leod's Graduated Series of Nine Copy-Books ..... each 2d.
Mülhauser's Writing Books, 2s. 3d. per Dozen to Teachers.
The Ready Writer, a Course of 18 Graduated Copy Books ..... each 3d.
Books I. to VIII. of the Ready Writer are printed in Pencil-Ink.

School Poetry Books.

Bilton's Poetical Reader for all Classes of Schools, fcp. ..... 1s. 3d.
Byron's Childe Harold, annotated by W. Hiley, M.A. fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
Coleridge's Ancient Mariner, by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed, 6d. cloth.
Cook's First Book of Poetry for Elementary Schools, 18mo. ..... 9d.
Cowper's Task, *The Sofa*, by Stevens & Morris, fcp. 9d. sewed, 1s. cloth.
Edwards's Poetry Book of Elder Poets, 16mo. ..... 2s. 6d.
— — Modern Poets, 16mo. ..... 2s. 6d.
Goldsmith's Deserted Village, by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed or 6d. cloth.
— Traveller, by Stevens & Morris, fcp. 8vo. 9d. sewed or 1s. cloth.
Gray's Elegy, edited by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed, 6d. cloth.
Hughes' Select Specimens of English Poetry, 12mo. ..... 3s. 6d.
Hunter's 35 Plays of Shakespeare, with Explanatory Notes, each Play 1s.

All's Well that ends Well.	Henry VI. Part III.	Much ado about Nothing.
Antony and Cleopatra.	Henry VIII.	Othello.
As You Like it.	Julius Cæsar.	Richard II.
Comedy of Errors.	King John.	Richard III.
Coriolanus.	King Lear.	Romeo and Juliet.
Cymbeline.	Love's Labour's Lost.	Taming of the Shrew.
Hamlet.	Macbeth.	The Tempest.
Henry IV. Part I.	Measure for Measure.	Timon of Athens.
Henry IV. Part II.	Merchant of Venice.	Troilus and Cressida.
Henry V.	Merry Wives of Windsor.	Twelfth-Night.
Henry VI. Part I.	Midsummer Night's Dream.	Two Gentlemen of Verona.
Henry VI. Part II.		Winter's Tale.

Hunter's Studies of Julius Cæsar, Hamlet, and King Henry V. ..... each 6d.
M'Leod's First Poetical Reading Book, fcp. 8vo. ..... 9d.
— Second Poetical Reading Book, fcp. 8vo. ..... 1s. 3d.
M'Leod's Goldsmith's Deserted Village, and Traveller, each Poem, 12mo. 1s. 6d.
Marlowe's Doctor Faustus, annotated by Wagner, fcp. 8vo. ..... 2s.
Milton's Arcades and Sonnets, by Hunter, 12mo ..... 1s.
— Lycidas, by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed, or 6d. cloth.
— Samson Agonistes and Lycidas, by Hunter, 12mo. ..... 1s. 6d.
— L'Allegro, by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed or 6d. cloth.
— Il Penseroso, by Stevens & Morris, fcp. 4d. sewed or 6d. cloth.
— Comus, L'Allegro and Il Penseroso, by Hunter, 12mo. ..... 1s. 6d.
— Paradise Lost, by Hunter, I. & II. 1s. 6d. each; III. to V. 1s. each.
— Paradise Regained, annotated by Jerram, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Pope's Essay on Man, annotated by Hunter, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
— Select Poems, annotated by Arnold, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Scott's Lady of the Lake, Canto I. by Stevens & Morris, fcp. 9d. sewed, 1s. cloth.
Twells' Poetry for Repetition, comprising 200 short pieces, 18mo. ..... 2s. 6d.

English Spelling-Books.

Johnson's Civil Service Spelling Book, fcp. ..... 1s. 3d.
Sewell's Dictation Exercises, First Series, 18mo. 1s. Second Series ..... 2s. 6d.
Sullivan's Spelling-Book Superseded, 18mo. ..... 1s. 4d.
— Words Spelled in Two or More Ways, 18mo. ..... 10d.

Grammar and the *English Language.*

Arnold's English Authors, crown 8vo. ..... *Nearly ready.*
— Manual of English Literature, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
Bain's First or Introductory English Grammar, 18mo. ..... 1s. 4d.
— Higher English Grammar, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— Companion to English Grammar, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Brewer's Guide to English Composition, fcp. 8vo. ..... 5s. 6d.
Conway's Treatise on Versification, crown 8vo. ..... 4s. 6d.
Edwards's History of the English Language, with Specimens, 18mo. ..... 9d.
Farrar's Language and Languages, crown 8vo. ..... 6s.
Ferrar's Comparative Grammar, Sanskrit, Greek, Latin, Vol. I. 8vo. .....12s.
Fleming's Analysis of the English Language, crown 8vo. ..... 5s.
Gostwick's English Grammar, Historical and Analytical, crown 8vo. .....10s. 6d.
Graham's English, or the Art of Composition Explained, fcp. 8vo. ..... 5s.
Hiley's Child's First English Grammar, 18mo. ..... 1s.
Abridgment of Hiley's English Grammar, 18mo. ..... 1s. 9d.
Hiley's English Grammar and Style, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Exercises adapted to his English Grammar, 12mo. ..... 2s. 6d. Key 4s. 6d.
— Practical English Composition, Part I. 18mo. ..... 1s. 6d. Key 2s. 6d.
— — — — Part II. 18mo. ..... 3s. Key 4s.
Hunter's Text-Book of English Grammar, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Manual of School Letter-Writing, 12mo. ..... 1s. 6d.
Isbister's English Grammar and Composition, 12mo. ..... 1s. 6d.
— First Book of Grammar, Geography, and History, 12mo. ..... 6d.
Johnston's English Composition and Essay-Writing, post 8vo. ..... 2s. 6d.
Latham's Handbook of the English Language, crown 8vo. ..... 6s.
— Elementary English Grammar, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
— English Grammar for Classical Schools, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Lowres's Grammar of English Grammars, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Companion to English Grammar, 12mo. ..... 2s. 6d.
M'Leod's Explanatory English Grammar for Beginners, 18mo. ..... 9d.
— English Grammatical Definitions, for Home Study, 18mo. ..... 1d.
Marcet's Willy's Grammar for the use of Boys, 18mo. ..... 2s. 6d.
— Mary's Grammar, intended for the use of Girls, 18mo. ..... 2s.
Morell's Essentials of English Grammar and Analysis, fcp. 8vo. ..... 3d.
Morgan's Learner's Companion to the same, post 8vo. ..... 6d.
Morell's Grammar of the English Language, post 8vo. 2s. or with Exercises 2s. 6d.
— Graduated English Exercises, post 8vo. 3d. sewed or 9d. cloth.
Morgan's Key to Morell's Graduated Exercises, 12mo. ..... 4s.
Müller's (Max) Lectures on the Science of Language, 2 vols. crown 8vo. ...16s
Murison's First Work in English, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Roget's Thesaurus of English Words and Phrases, crown 8vo. .....10s. 6d.
The Stepping-Stone to English Grammar, 18mo. ..... 1s.
Sullivan's Manual of Etymology, or First Steps to English, 18mo. ..... 10d.
— Attempt to Simplify English Grammar, 18mo. ..... 1s.
Wadham's English Versification, crown 8vo. ..... 4s. 6d.
Weymouth's Answers to Questions on the English Language, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Yonge's Short English Grammar, crown 8vo. ..... 2s. 6d.

Paraphrasing, Parsing, and *Analysis.*

Hunter's Indexing & Précis of Correspondence, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Introduction to Précis-Writing, 12mo. ..... 2s.
— Paraphrasing and Analysis of Sentences, 12mo. ..... 1s. 3d. Key 1s. 3d.
— Progressive Exercises in English Parsing, 12mo. ..... 6d.
— Questions on Paradise Lost, Books I. & II. 12mo. ..... 1s.
— Questions on the Merchant of Venice, 12mo. ..... 1s.

Johnston on Digesting Returns into Summaries, crown 8vo. ..... 1s. 3d.
— Civil Service Précis, 12mo. ..... 2s. 6d.
Lowres's System of English Parsing and Derivation, 18mo. ..... 1s.
Morell's Analysis of Sentences Explained and Systematised, 12mo. ..... 2s.
Morgan's Training Examiner, First Course, 4d. Key, 1s. Second Course, 1s.

Dictionaries; with *Manuals of Etymology*.

Black's Student's Manual of Words derived from the Greek and Latin, fcp. 8vo. 3s. 6d. or separately, Greek, 1s. 6d. Latin, 2s. 6d.
Graham's English Synonyms, Classified and Explained, fcp. 8vo. ..... 6s.
Latham's English Dictionary, founded on Dr. Johnson's, 4 vols. 4to. price £7.
— Abridged English Dictionary, 1 vol. medium 8vo. ..... 24s.
Maunder's Scientific and Literary Treasury, fcp. 8vo. ..... 6s.
— Treasury of Knowledge and Library of Reference, fcp. 8vo. ..... 6s.
Sullivan's Dictionary of the English Language, 12mo. ..... 2s.
— Dictionary of Derivations, or Introduction to Etymology, fcp. ..... 2s.
Whately's English Synonyms, fcp. 8vo. ..... 3s.

Elocution.

Bilton's Repetition and Reading Book, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
Hughes's Select Specimens of English Poetry, 12mo. ..... 2s. 6d.
Isbister's Illustrated Public School Speaker and Reader, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Lessons in Elocution, for Girls, 12mo. ..... 1s. 6d.
— Outlines of Elocution, for Boys, 12mo. ..... 1s. 6d.
Rowton's Debater, or Art of Public Speaking, fcp. 8vo. ..... 6s.
Smart's Practice of Elocution, 12mo. ..... 4s.
Twells's Poetry for Repetition, 200 short Pieces and Extracts, 18mo. ..... 2s. 6d.

The *London Series* of *English Classics*.

Bacon's Essays, annotated by E. A. Abbott, D.D., 2 vols. fcp. ..... 6s.
— The same, Text and Index only, without Notes, 1 vol. ..... 2s. 6d.
Ben Jonson's Every Man in his Humour, by H. B. Wheatley, F.S.A. ..... 2s. 6d.
Macaulay's Essay on Lord Clive, annotated by H. C. Bowen, M.A. ..... 2s. 6d.
Marlowe's Dr. Faustus, annotated by Wilhelm Wagner, Ph.D. ..... 2s.
Milton's Paradise Regained, annotated by C. S. Jerram, M.A. ..... 2s. 6d.
Selections from Pope's Poems, annotated by T. Arnold, M.A. ..... 2s. 6d.

Arithmetic.

Anderson's Arithmetic for the Army, 18mo. ..... 1s.
Calder's Familiar Arithmetic, 12mo. 4s. 6d. or with Answers, 5s. 6d. the Answers separately, 1s. the Questions in Part II. separately. ..... 1s.
Calder's Smaller Arithmetic for Schools, 18mo. ..... 2s. 6d.
Colenso's Arithmetic designed for the use of Schools, 12mo. ..... 4s. 6d.
Key to Colenso's Arithmetic for Schools, by Rev. J. Hunter, M.A. 12mo. ..... 5s.
Colenso's Shilling Elementary Arithmetic, 18mo. 1s. with Answers ..... 1s. 6d.
— Arithmetic for National, Adult, and Commercial Schools:—
1. Text-Book, 18mo. ..... 6d.
2. Examples, Part I. Simple Arithmetic ..... 4d.
3. Examples, Part II. Compound Arithmetic 4d.
4. Examples, Part III. Fractions, Decimals Duodecimals ..... 6d.
5. Answers to Examples, with Solutions of the difficult Questions ... 1s.
Colenso's Arithmetical Tables, on a Card ..... 1d.
Combes and Hines' Standard Arithmetical Copy-Books, Nine Books, 4d. each.
Combes and Hines' Complete Arithmetical Copy-Books; in Nine Books, on Fine Paper, 4d. to 6d. each. Price 4s. 6d. per dozen to Teachers.
Harris's Graduated Exercises in Arithmetic and Mensuration, crown 8vo. 2s. 6d. or with Answers, 3s. the Answers separately, 9d. ..... Full Key 6s.
Hiley's Recapitulatory Examples in Arithmetic, 12mo. ..... 1s.

Hunter's Modern Arithmetic for School Work or Private Study, 12mo. 2s. 6d. Key, 5s.
— New Shilling Arithmetic, 18mo. 1s. Key 2s.
— Standard Arithmetic, Three Parts, 2d. each, and Key ... 6d.
Isbister's Unitary Arithmetic, 12mo. 1s. or with Answers ... 1s. 6d.
Johnston's Civil Service Arithmetic, 12mo. 3s. 6d. Key 4s.
— Civil Service Tots, with Answers and Cross-Tots ... 1s.
Liddell's Arithmetic, 18mo. 1s.—or Two Parts ... each 6d.
Lupton's Arithmetic for Schools and Candidates for Examination, 12mo. 2s. 6d. or with Answers, 3s. 6d. the Answers separately 1s. Key 6s.
— Examination-Papers in Arithmetic, crown 8vo. ... 1s.
M'Leod's Manual of Arithmetic, containing 1,750 Questions, 18mo. ... 9d.
— Mental Arithmetic, I. Whole Numbers, II. Fractions ... each 1s.
— Extended Multiplication and Pence Tables, 18mo. ... 2d.
Merrifield's Technical Arithmetic and Mensuration, small 8vo. 3s. 6d. Key 2s. 6d.
Moffatt's Mental Arithmetic, 12mo. 1s. or with Key, 1s. 6d.
Tate's First Principles of Arithmetic, 18mo. ... 1s. 6d.
Thomson's Arithmetic, 72d Edit. by the Author's Sons, 12mo. 3s, 6d. Key 5s.

Book-keeping and *Banking*.

Hunter's Exercises in Book-keeping by Double Entry, 12mo. ... 1s. 6d. Key 2s. 6d.
— Examination-Questions in Book-keeping by Double Entry, 12mo. 2s. 6d.
— Examination-Questions &c. as above, separate from the Answers 1s.
— Ruled Paper for Forms of Account Books, 5 sorts ... per quire, 1s. 6d.
— Self-Instruction in Book-keeping, 12mo. ... 2s.
— Studies in Double Entry, crown 8vo. ... 2s.
Isbister's Book-keeping by Single and Double Entry, 18mo. ... 9d.
— Set of Eight Account Books to the above ... each 6d.
Macleod's Economics for Beginners, small crown 8vo. ... 2s. 6d.
— Elements of Banking, Fourth Edition, crown 8vo. ... 5s.

Mensuration.

Boucher's Mensuration, Plane and Solid, 12mo. ... 3s.
Hiley's Explanatory Mensuration, 12mo. ... 2s. 6d.
Hunter's Elements of Mensuration, 18mo. ... 1s. Key 9d.
Merrifield's Technical Arithmetic & Mensuration, small 8vo. ... 3s. 6
Nesbit's Treatise on Practical Mensuration, by Hunter, 12mo. 3s. 6d. Key 5s.

Algebra.

Colenso's Algebra, for National and Adult Schools, 18mo. ... 1s. 6d. Key 2s. 6d.
— Algebra, for the use of Schools, Part I. 12mo ... 4s. 6d. Key 5s.
— Elements of Algebra, for the use of Schools, Part II. 12mo. 6s. Key 5s.
— Examples and Equation Papers, with the Answers, 12mo. ... 2s. 6d.
— Student's Algebra, crown 8vo. ... 6s. Key 6s.
Griffin's Algebra and Trigonometry, small 8vo. ... 3s. 6d.
— Notes on Algebra and Trigonometry, small 8vo. ... 3s. 6d.
Lund's Short and Easy Course of Algebra, crown 8vo. ... 2s. 6d. Key 2s. 6d.
Lupton's Algebra for Army, &c. Examinations, 16mo. ... 2s. 6d.
Potts's Elemetary Algebra, 8vo. 6s. 6d. or in 12 Sections, 6d. each.
Reynolds's Elementary Algebra for Beginners, 18mo. 9d. Answers, 3d. Key 1s.
Tate's Algebra made Easy, 12mo. ... 2s. Key 2s. 6d.
Wood's Algebra, modernised by Lund, crown 8vo. ... 7s. 6d.
— — Companion to, by Lund, crown 8vo. ... 7s. 6d.

Geometry and *Trigonometry*.

Booth's New Geometrical Methods, 2 vols. 8vo. ... 36s.
Colenso's Elements of Euclid, 18mo. 4s. 6d. or with Key to his Exercises ... 6s. 6d.
— Geometrical Exercises and Key. ... 3s. 6d.
— Geometrical Exercises, separately, 18mo. ... 1s.
— Trigonometry, 12mo. Part I. 3s. 6d. Key 3s. 6d. Part II. 2s. 6d. Key 5s.
Griffin's Parabola, Ellipse, and Hyperbola, post 8vo. ... 6s.

Harvey's Euclid for Beginners, Books 1. & II., 12mo. ..... 2s. 6d.
Hawtrey's Introduction to Euclid ..... fcp. 8vo. 2s. 6d.
Hunter's Plane Trigonometry, for Beginners, 18mo..... 1s. Key 9d.
— Treatise on Logarithms, 18mo..... 1s. Key 9d.
Isbister's School Euclid, 12mo. Book I. price 1s. Books I. & II. price 1s. 6d. Books I. to IV. price 2s. 6d.
Jeans's Plane and Spherical Trigonometry, 12mo. Part I. 5s., Part II. 4s. or the 2 Parts in 1 vol. price 8s. 6d.
Potts's Euclid, University Edition, 8vo..... 10s.
— — Intermediate Edition, Books I. to IV. 3s. Books I. to III. 2s. 6d. Books I. II. 1s. 6d. Book I. 1s. 6d.
— Enunciations of Euclid, 12mo..... 1s.
Salmon on Conic Sections, 6th Edition, 8vo. ..... 12s.
Tate's Differential and Integral Calculus, 18mo..... 4s. 6d.
— First Three Books of Euclid, 18mo. ..... 9d.
— Practical Geometry, with 261 Woodcuts, 18mo..... 1s.
— Geometry, Mensuration, Trigonometry, &c. 18mo..... 3s. 6d.
Thomson's Euclid, Books I. to VI. and XI. & XII. 12mo..... 5s.
— Plane and Spherical Trigonometry, 8vo. ..... 4s. 6d.
— Differential and Integral Calculus, 12mo. ..... 5s. 6d.
Watson's Plane and Solid Geometry, small 8vo..... 3s. 6d.
Williamson on Differential Calculus, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
— on Integral Calculus, crown 8vo..... 10s. 6d.
Wright's Elements of Plane Geometry, crown 8vo..... 5s.

Land Surveying, Drawing, and *Practical Mathematics.*

Binns's Orthographic Projection and Isometrical Drawing, 18mo..... 1s.
Kimber's Graduation Mathematics, 8vo. 2s. or with Solutions, 6s. 6d.
— Mathematical Course for the University of London, 8vo. ..... 12s.
PART I. for Matriculation, separately, 1s. 6d. Key, in 2 Parts, 5s. each.
Milburn's Mathematical Formulæ for Candidates, post 8vo. ..... 3s. 6d.
Nesbit's Practical Land Surveying, 8vo..... 12s.
Pierce's Solid or Descriptive Geometry, post 4to. ..... 12s. 6d.
Salmon's Treatise on Conic Sections, 8vo. ..... 12s.
Winter's Mathematical Exercises, post 8vo..... 6s. 6d.
Winter's Elementary Geometrical Drawing, Part I. post 8vo. 3s. 6d. Part II. 4s. 6d.
Wrigley's Examples in Pure and Mixed Mathematics, 8vo. ..... 8s. 6d.

Musical Works by John Hullah, LL.D.

Hullah's Method of Teaching Singing, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
— Exercises and Figures in the same, crown 8vo. 1s. or 2 Parts, 6d. each.
Chromatic Scale, with the Inflected Syllables, on Large Sheet ..... 1s. 6d.
Card of Chromatic Scale, price 1d.
Exercises for the Cultivation of the Voice. For Contralto or Bass ..... 2s. 6d.
Grammar of Musical Harmony, royal 8vo. Two Parts..... each 1s. 6d.
Exercises to Grammar of Musical Harmony ..... 1s.
Grammar of Counterpoint. Part I. super-royal 8vo. ..... 2s. 6d.
Wilhem's Manual of Singing. Parts I. & II. 2s. 6d. or together ..... 5s.
Exercises and Figures contained in Parts I. & II. Books I. & II. ..... each 8d.
Large Sheets, containing the Figures in Part I. Nos. 1 to 8 in a Parcel... 6s.
Large Sheets, containing the Exercises in Part I. Nos. 9 to 40, in Four Parcels of Eight Nos. each ..... per Parcel 6s.
Large Sheets, the Figures in Part II. Nos. 41 to 52 in a Parcel ..... 9s.
Hymns for the Young, set to Music, royal 8vo. ..... 8d.
Infant School Songs ..... 6d.
Notation, the Musical Alphabet, crown 8vo. ..... 6d.
Old English Songs for Schools, Harmonised ..... 6d.
Rudiments of Musical Grammar, royal 8vo. ..... 3s.
School Songs for 2 and 3 Voices. 2 Books, 8vo. ..... each 6d.

Political and *Historical Geography.*

Burbury's Mary's Geography, 18mo. 2s. 6d. ..... Questions 1s.
Butler's Ancient and Modern Geography, post 8vo. ..... 7s. 6d.
— Sketch of Modern Geography, post 8vo. ..... 4s.
— Sketch of Ancient Geography, post 8vo. ..... 4s.
Freeman's Historical Geography of Europe, 8vo. ..... 31s. 6d.
Hiley's Child's First Geography, 18mo. ..... 9d.
— Elementary Geography for Beginners, 18mo. ..... 1s. 6d.
— Compendium of European Geography and History, 12mo ..... 3s. 6d.
— Asiatic, African, American and Australian Geography, 12mo. ..... 3s.
Hughes's Child's First Book of Geography, 18mo. ..... 9d.
— Geography of the British Empire, for Beginners, 18mo. ..... 9d.
— General Geography, for Beginners, 18mo. 9d. Questions, 9d.
Hughes's Geography of British History, fcp. 8vo. ..... 5s.
— Manual of Geography, with Six Coloured Maps, fcp. 8vo. ..... 7s. 6d.
Or in Two Parts:—I. Europe, 3s. 6d. II. Asia, Africa, America, &c. ..... 4s.
Hughes's Manual of British Geography, fcp. 8vo. ..... 2s.
Johnston's Competitive Geography of the World, post 8vo. ..... 5s.
— — — British Isles, post 8vo. ..... 1s. 6d.
— — Elementary Geography, fcp. 8vo. ..... 1s. 3d.
Keith Johnston's Gazetteer, or Geographical Dictionary, 8vo ..... 42s.
Lupton's Examination-Papers in Geography, crown 8vo. ..... 1s.
M'Leod's Geography of Palestine or the Holy Land, 12mo. ..... 1s. 6d.
Maunder's Treasury of Geography, fcp. 8vo. ..... 6s.
The Stepping-Stone to Geography, 18mo. ..... 1s.
Sullivan's Geography Generalised, fcp. 2s. or with Maps, 2s. 6d.
— Introduction to Ancient and Modern Geography, 18mo. ..... 1s.

Physical Geography and *Geology.*

Cotta's Rocks Classified and Described, by Lawrence, post 8vo. ..... 14s.
Haughton's Six Lectures on Physical Geography, 8vo. ..... 15s.
Hughes's (E.) Outlines of Physical Geography, 12mo. 3s. 6d. Questions, 6d.
— (W.) Physical Geography for Beginners, 18mo. ..... 1s.
Keith's Treatise on the Use of the Globes, 12mo. ..... 6s. 6d. Key 2s. 6d.
Maury's Physical Geography for Schools and General Readers, fcp. 8vo. .... 2s. 6d.
Nicols's Puzzle of Life (Elementary Geology), crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Proctor's Elementary Physical Geography, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
Woodward's Geology of England and Wales, crown 8vo. ..... 14s.

School Atlases and *Maps.*

Butler's Atlas of Modern Geography, royal 8vo. ..... 10s. 6d.
— Junior Modern Atlas, comprising 12 Maps, royal 8vo. ..... 4s. 6d.
— Atlas of Ancient Geography, royal 8vo. ..... 12s.
— Junior Ancient Atlas, comprising 12 Maps, royal 8vo. ..... 4s. 6d.
— General Atlas, Modern & Ancient, royal 4to. ..... 22s.
Public Schools Atlas of Ancient Geography, 25 entirely New Coloured Maps, imperial 8vo. or imperial 4to. 7s. 6d. cloth.
Public Schools Atlas of Modern Geography, 31 entirely New Coloured Maps, imperial 8vo. or imperial 4to. 5s. cloth.

Natural History and *Botany.*

Lindley and Moore's Treasury of Botany, Two Parts, fcp. 8vo. ..... 12s.
Macalister's Systematic Zoology of Vertebrates, 8vo. ..... 10s. 6d.
Maunder's Treasury of Natural History, revised by Holdsworth, fcp. 8vo. 6s.
Owen's Natural History for Beginners, 18mo. Two Parts 9d. each, or 1 vol. 2s.
— Stepping-Stone to Natural History, 18mo. ..... 2s. 6d.
Or in Two Parts.—I. *Mammalia*, 1s. II. *Birds, Reptiles*, and *Fishes* ..... 1s.

Wood's Bible Animals, 8vo. ..... 14s.
— Homes without Hands, 8vo. ..... 14s.
— Insects at Home, 8vo ..... 14s.
— Insects Abroad, 8vo. ..... 14s.
— Out of Doors, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
— Strange Dwellings, crown 8vo. ..... 7s. 6d.

Chemistry and *Telegraphy.*

Armstrong's Organic Chemistry, small 8vo. 3s. 6d
Crookes's Select Methods in Chemical Analysis, crown 8vo. ..... 12s. 6d.
Culley's Practical Telegraphy, 8vo. ..... 16s.
Miller's Elements of Chemistry, Theoretical and Practical, 8vo.
Part I.—Chemical Physics, Sixth Edition, 16s.
Part II.—Inorganic Chemistry, Sixth Edition, 24s.
Part III.—Organic Chemistry, Fifth Edition, Section I. 31s. 6d.
— Introduction to Inorganic Chemistry, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Odling's Course of Practical Chemistry, for Medical Students, crown 8vo. ..... 6s.
Preece and Sivewright's Telegraphy, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Reynolds's Experimental Chemistry, Part 1, *Introductory*, fcp, 8vo. ..... 1s. 6d.
Tate's Outlines of Experimental Chemistry, 18mo. 9d
Thorpe's Quantitative Chemical Analysis, small 8vo. 4s. 6d
Thorpe and Muir's Qualitative Chemical Analysis, small 8vo. 3s. 6d
Tilden's Chemical Philosophy, small 8vo. ..... 3s. 6d.
— Practical Chemistry, Principles of Qualitative Analysis, fcp. 8vo. 1s. 6d.
Vinter's Analysis of a Simple Salt, 16mo. ..... 1s.

Natural Philosophy and *Natural Science.*

Bloxam's Metals, their Properties and Treatment, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Day's Numerical Examples in Heat, crown 8vo. ..... 1s. 6d.
— Electrical & Magnetic Measurement, 16mo. ..... 2s. 6d.
Downing's Practical Hydraulics, Part I. 8vo. ..... 5s. 6d.
Ganot's Physics, translated by Prof. E. Atkinson, large crown 8vo. ..... 15s.
— Natural Philosophy, translated by the same, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
Gore's Art of Scientific Discovery, crown 8vo. ..... 15s.
Helmholtz' Lectures on Scientific Subjects. 2 Series, 7s. 6d. each.
Irving's Short Manual of Heat, small 8vo. ..... 2s. 6d.
Jenkin's Electricity & Magnetism, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Marcet's Conversations on Natural Philosophy, fcp. 8vo. ..... 7s. 6d.
Maxwell's Theory of Heat, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Tate's Light & Heat, for the use of Beginners, 18mo. ..... 9d.
— Hydrostatics, Hydraulics & Pneumatics, 18mo. ..... 9d.
— Electricity, explained for the use of Beginners, 18mo. ..... 9d.
— Magnetism, Voltaic Electricity & Electro-Dynamics, 18mo. ..... 9d.
Tyndall's Lesson in Electricity, with 58 Woodcuts, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
— Notes of Lectures on Electricity, 1s. sewed, 1s. 6d. cloth.
— Notes of Lectures on Light, 1s. sewed, 1s. 6d. cloth.

Text-Books of *Science, Mechanical* and *Physical.*

Abney's Treatise on Photography, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Anderson's (Sir John) Strength of Materials. ..... 3s. 6d.
Armstrong's Organic Chemistry ..... 3s. 6d.
Ball's Elements of Astronomy ..... 6s.
Barry's Railway Appliances. ..... 3s. 6d.
Bloxam's Metals ..... 3s. 6d.
Goodeve's Principles of Mechanics ..... 3s. 6d.
Gore's Art of Electro-Metallurgy ..... 6s.

Griffin's Algebra and Trigonometry ..... 3s. 6d.
Jenkin's Electricity and Magnetism ..... 3s. 6d.
Maxwell's Theory of Heat ..... 3s. 6d.
Merrifield's Technical Arithmetic and Mensuration ..... 3s. 6d.
Miller's Inorganic Chemistry ..... 3s. 6d.
Preece & Sivewright's Telegraphy ..... 3s. 6d.
Rutley's Study of Rocks, a Text-Book of Petrology ..... 4s. 6d.
Shelley's Workshop Appliances ..... 3s. 6d.
Thomé's Structural and Physiological Botany ..... 6s.
Thorpe's Quantitative Chemical Analysis ..... 4s. 6d.
Thorpe & Muir's Qualitative Analysis ..... 3s. 6d.
Tilden's Chemical Philosophy ..... 3s. 6d.
Unwin's Elements of Machine Design ..... 3s. 6d.
Watson's Plane and Solid Geometry ..... 3s. 6d.

The *London Science Class-Books*, Elementary Series.

Astronomy, by R. S. Ball, LL.D. F.R.S. ..... 1s. 6d.
Botany, Morphology and Physiology, by W. R. McNab, M.D. ..... 1s. 6d.
— the Classification of Plants, by W. R. McNab, M.D. ..... 1s. 6d.
Geometry, Congruent Figures, by O. Henrici, F.R.S. ..... 1s. 6d.
Hydrostatics and Pneumatics, by P. Magnus, B.Sc. 1s. 6d. or with Answers 2s.
Laws of Health, by W. H. Corfield, M.A. M.D. ..... 1s. 6d.
Mechanics, by R. S. Ball, LL.D. F.R.S. ..... 1s. 6d.
Practical Physics: Molecular Physics & Sound, by F. Guthrie, F.R.S. ..... 1s. 6d.
Thermodynamics, by R. Wormell, M.A. D.Sc. ..... 1s. 6d.
Zoology of Vertebrate Animals, by A. McAlister, M.D. ..... 1s. 6d.
Zoology of Invertebrate Animals, by A. McAlister, M.D. ..... 1s. 6d.

Mechanics and *Mechanism*.

Barry's Railway Appliances, small 8vo. Woodcuts ..... 3s. 6d.
Goodeve's Elements of Mechanism, crown 8vo. ..... 6s.
— Principles of Mechanics, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Haughton's Animal Mechanics, 8vo. ..... 21s.
Magnus's Lessons in Elementary Mechanics, small 8vo. ..... 3s. 6d.
Shelley's Workshop Appliances, small 8vo. Woodcuts ..... 3s. 6d.
Tate's Exercises on Mechanics and Natural Philosophy, 12mo. ..... 2s. Key 3s. 6d.
— Mechanics and the Steam-Engine, for Beginners, 18mo. ..... 9d.
Twisden's Introduction to Practical Mechanics, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
— First Lessons in Theoretical Mechanics, crown 8vo. ..... 3s. 3d.

Engineering, Architecture, &c.

Anderson (Sir J.) on the Strength of Materials and Structures, small 8vo. 3s. 6d.
Bourne's Treatise on the Steam-Engine, 4to. ..... 42s.
— Catechism of the Steam-Engine, fcp. 8vo. ..... 6s.
— Recent Improvements in the Steam-Engine, fcp. 8vo. ..... 6s.
— Handbook of the Steam-Engine, fcp. 8vo. ..... 9s.
Downing's Elements of Practical Construction, PART I. 8vo. Plates ..... 14s.
Fairbairn's Mills and Millwork, 1 vol. 8vo. ..... 25s.
— Useful Information for Engineers. 3 vols. crown 8vo. ..... 31s. 6d.
Gwilt's Encyclopædia of Architecture, 8vo. ..... 52s. 6d.
Main and Brown's Marine Steam-Engine, 8vo. ..... 12s. 6d.
— — Indicator & Dynamometer, 8vo. ..... 4s. 6d.
— — Questions on the Steam-Engine, 8vo. ..... 5s. 6d.
Mitchell's Stepping-Stone to Architecture, 18mo. Woodcuts ..... 1s.

London, LONGMANS & CO.

Popular Astronomy and *Navigation.*

Ball's Elements of Astronomy, small 8vo. ..... 6s.
Brinkley's Astronomy, by Stubbs & Brünnow, crown 8vo. ..... 6s.
Evers's Navigation & Great Circle Sailing, 18mo. ..... 1s.
Herschel's Outlines of Astronomy, Twelfth Edition, square crown 8vo. ..... 12s.
Jeans's Handbook for the Stars, royal 8vo. ..... 4s. 6d.
— Navigation and Nautical Astronomy, royal 8vo. *Practical*, 7s. 6d. Part II. *Theoretical*, 7s. 6d. or the 2 Parts in 1 vol. price 14s.
Laughton's Nautical Surveying, small 8vo. ..... 6s.
Merrifield's Magnetism & Deviation of the Compass, 18mo. ..... 1s. 6d.
Proctor's Lessons in Elementary Astronomy, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
— Library Star Atlas, folio ..... 15s.
— New Star Atlas for Schools, crown 8vo. ..... 5s.
— Handbook for the Stars, square fcp. 8vo. ..... 5s.
The Stepping-Stone to Astronomy, 18mo. ..... 1s.
Tate's Astronomy and the use of the Globes, for Beginners, 18mo. ..... 9d.

Animal Physiology and *Preservation* of *Health.*

Bray's Education of the Feelings, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
— Physiology and the Laws of Health, 11th Thousand, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
— Diagrams for Class Teaching ..... per pair 6s. 6d.
Buckton's Food and Home Cookery, crown 8vo. ..... 2s.
Health in the House, crown 8vo. ..... 2s.
— Town & Window Gardening, crown 8vo. ..... 2s.
Corfield's Laws of Health, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
Hartley's Air and its Relations to Life, small 8vo. ..... 6s.
House I Live In; Structure and Functions of the Human Body, 18mo. ..... 2s. 6d.
Mapother's Animal Physiology, 18mo. ..... 1s.

General Knowledge and *Chronology.*

Crook's Events of England in Rhyme, square 16mo. ..... 1s.
Slater's *Sententiæ Chronologicæ*, the Original Work, 12mo. ..... 1s. 6d.
— — — improved by Miss Sewell, 12mo. ..... 3s. 6d.
Stepping-Stone (The) to Knowledge, 18mo. ..... 1s.
Second Series of the Stepping-Stone to General Knowledge, 18mo. ..... 1s.
Sterne's Questions on Generalities, Two Series, each 2s. Keys ..... each 4s.

Mythology and *Antiquities.*

Becker's *Gallus*, Roman Scenes of the Time of Augustus, post 8vo. ..... 7s. 6d.
— *Charicles*, Illustrating the Private Life of the Ancient Greeks ... 7s. 6d.
Ewald's Antiquities of Israel, translated by Solly, 8vo. ..... 12s. 6d.
Hort's New Pantheon, 18mo. with 17 Plates ..... 2s. 6d.
Rich's Illustrated Dictionary of Roman and Greek Antiquities, post 8vo. ..... 7s. 6d.

Biography.

Gleig's Life of the Duke of Wellington, crown 8vo. ..... 6s.
Jones's Life of Sir Martin Frobisher, crown 8vo. ..... 6s.
Macaulay's Clive, annotated by H. C. Bowen, M.A. fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Maunder's Biographical Treasury, re-written by W. L. R. Cates, fcp. 8vo. 6s.
Stepping-Stone (The) to Biography, 18mo. ..... 1s.

English History Reading Books.

Powell's Alfred the Great and William the Conqueror, fcp. 8vo. ..... 6d.
Armitage's Richard I. and Edward I., fcp. 8vo. ..... 9d.
Gardiner's Outlines, First Period. B.C. 55 to A.D. 1602, fcp. 8vo. ..... 1s.
— — Second Period, 1602 to 1880, fcp. 8vo. .....
Rowley's English Parliamentary Government, fcp. 8vo. .....
Cox's British Rule in India, fcp. 8vo. .....

Epochs of *Modern History.*

Church's Beginning of the Middle Ages, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Cordery's French Revolution to the Battle of Waterloo ..... *In preparation.*
Cox's Crusades, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Creighton's Age of Elizabeth, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Gairdner's Houses of Lancaster & York, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Gardiner's Thirty Years' War, 1618-1648, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Gardiner's First Two Stuarts and the Puritan Revolution, fcp. 8vo. Maps 2s. 6d.
Hale's Fall of the Stuarts, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Johnson's Normans in Europe, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Longman's Frederick the Great and the Seven Years' War, fcp. 8vo. Maps 2s. 6d.
Ludlow's War of American Independence, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
McCarthy's Epoch of Reform ..... *In preparation.*
Moberly's Early Tudors ..... *In preparation.*
Morris's Age of Anne, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
— Early Hanoverians ..... *In preparation*
Seebohm's Protestant Revolution, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Stubbs's Early Plantagenets, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
— Empire under the House of Hohenstaufen ..... *In preparation.*
Warburton's Edward the Third, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.

Epochs of English History.

Creighton's Shilling History of England, Introductory, fcp. 8vo ..... 1s.
Browning's Modern England, from 1820 to 1876. ..... 9d.
Cordery's Struggle against Absolute Monarchy, 1603-1688, fcp. Maps ..... 9d.
Creighton's England a Continental Power, 1066-1216, fcp. Maps. ..... 9d.
— Tudors and the Reformation, 1485-1603, fcp. 8vo. Maps. ..... 9d.
Powell's Early England up to the Norman Conquest, fcp. 8vo. Maps. ..... 1s.
Rowley's Rise of the People and Growth of Parliament, 1215-1485, fcp. Maps. 9d.
— Settlement of the Constitution, 1688-1778, fcp. Maps ..... 9d.
Tancock's England during the Revolutionary Wars, 1778-1820. ..... 9d.
Epochs of English History, complete in 1 vol. fcp. 8vo. ..... 5s.

British History.

Armitage's Childhood of the English Nation, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Bartle's Synopsis of English History, fcp. 8vo ..... 3s. 6d.
Cantlay's English History Analysed, fcp. 8vo. ..... 3s.
Catechism of English History, edited by Miss Sewell, 18mo. ..... 1s. 6d.
Epochs of English History, edited by Creighton, fcp. 8vo. ..... 5s.
Gairdner's Richard III, and Perkin Warbeck, crown 8vo ..... 10s. 6d.
Gleig's School History of England, abridged, 12mo. ..... 6s.
— First Book of History—England, 18mo. 2s. or 2 Parts, 9d. each.
— British Colonies, or Second Book of History. 18mo ..... 1s.
— British India, or Third Book of History, 18mo ..... 9d.
— Historical Questions on the above Three Histories, 18mo ..... 9d.
Littlewood's Essentials of English History, fcp. 8vo. ..... 3s.
Lupton's Examination-Papers in History, crown 8vo ..... 1s.
— English History, revised, crown 8vo ..... 7s. 6d.
— Introductory Précis of History of England, fcp. 8vo ..... 1s.
Macaulay's History of England, Student's Edition, 2 vols. crown 8vo. ..... 12s.
Morris's Class-Book History of England, fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.
The Stepping-Stone to English History, 18mo. ..... 1s.
The Stepping-Stone to Irish History, 18mo. ..... 1s.
Turner's Analysis of English and French History, fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.

Epochs of *Ancient History.*

Beesly's Gracchi, Marius and Sulla, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Capes's Age of the Antonines, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.

Capes's Early Roman Empire, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Cox's Athenian Empire, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
— Greeks & Persians, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Curteis's Rise of the Macedonian Empire, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Ihne's Rome to its Capture by the Gauls, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Merivale's Roman Triumvirates, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Sankey's Spartan and Theban Supremacies, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.
Smith's Rome and Carthage, the Punic Wars, fcp. 8vo. Maps ..... 2s. 6d.

History, Ancient and *Modern.*

Browne's History of Greece, for Beginners, 18mo. ..... 2s.
— History of Rome, for Beginners, 18mo. ..... 2s.
Browning's Modern France, 1814—1879, fcp. 8vo. ..... 1s.
Gleig's History of France, 18mo. ..... 1s.
Ihne's Roman History, Vols. I. to III. 8vo. ..... 45s.
Macleod's English Battles of the Peninsula, fcp. 8vo. ..... 1s.
Mangnall's Historical and Miscellaneous Questions, 12mo. ..... 4s. 6d.
Maunder's Historical Treasury, with Index, fcp. 8vo. ..... 6s.
Merivale's History of the Romans under the Empire, 8 vols. post 8vo. ..... 48s.
— Fall of the Roman Republic, 12mo. ..... 7s. 6d.
— General History of Rome, crown 8vo. Maps ..... 7s. 6d.
Puller's School History of Rome, abridged from Merivale, fcp. Maps ..... 3s. 6d.
Rawlinson's Sixth Oriental Monarchy (the Parthians), 8vo. Maps &c. ..... 16s.
— Seventh Oriental Monarchy (the Sassanians) 8vo. Maps &c. ..... 28s.
Sewell's Ancient History of Egypt, Assyria, and Babylonia, fcp. 8vo. ..... 6s.
— Catechism of Grecian History, 18mo. ..... 1s. 6d.
— Child's First History of Rome, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— First History of Greece, fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.
— Popular History of France, crown 8vo. Maps ..... 7s. 6d.
Smith's Carthage and the Carthaginians, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
The Stepping-Stone to Grecian History, 18mo. ..... 1s.
The Stepping-Stone to Roman History, 18mo. ..... 1s.
Taylor's Student's Manual of Ancient History, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
— Student's Manual of Modern History, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
— Student's Manual of the History of India, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
Turner's Analysis of the History of Greece, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— Analysis of Roman History, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.

Scripture History, Moral and *Religious Works.*

Ayre's Treasury of Bible Knowledge, fcp. 8vo. ..... 6s.
Boultbee's Commentary on the Thirty-Nine Articles, crown 8vo. ..... 6s.
Browne's Exposition of the Thirty-Nine Articles, 8vo. ..... 16s.
Examination Questions on the above, fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.
Conder's Handbook to the Bible, post 8vo. Maps, &c. ..... 7s. 6d.
Conybeare and Howson's Life and Epistles of St. Paul, 1 vol. crown 8vo. ..... 9s.
Drummond's Jewish Messiah, 8vo. ..... 15s.
Gleig's Sacred History, or Fourth Book of History, 18mo. 2s. or 2 Parts, each 9d.
Norris's Catechist's Manual, 18mo. ..... 1s. 3d.
Potts's Paley's Evidences and Horæ Paulinæ, 8vo. ..... 10s. 6d.
Pulliblank's Teacher's Handbook of the Bible, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Riddle's Manual of Scripture History, fcp. 8vo 4s. Outlines of ditto, ... 2s. 6d.
Rogers's School and Children's Bible, crown 8vo. ..... 2s.
Rothschild's History and Literature of the Israelites, 2 vols. crown 8vo. 12s. 6d. or in 1 vol. fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.
Sewell's Preparation for the Holy Communion, 32mo. ..... 3s.
The Stepping-Stone to Bible Knowledge, 18mo. ..... 1s.
Whately's Introductory Lessons on Christian Evidences, 18mo. ..... 6d.

Mental and *Moral Philosophy*, and *Civil Law*.

Amos's Fifty Years of the British Constitution, crown 8vo. ..... 10s.
— Science of Jurisprudence, 8vo. ..... 18s.
Amos's Primer of English Constitution and Government, crown 8vo. ..... 6s.
Bacon's Essays, with Annotations by Archbishop Whately, 8vo. ..... 10s. 6d.
— — annotated by Hunter, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
— — annotated by Abbott, 2 vols. fcp. 8vo. ..... 6s.
— — with References and Notes by Markby, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
Bain's Rhetoric and English Composition, crown 8vo. ..... 4s.
— Mental and Moral Science, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
Hume's Treatise on Human Nature, by Green and Grose, 2 vols. 8vo. ..... 28s.
— Essays, by the same Editors, 2 vols. 8vo. ..... 28s.
Lewes's History of Philosophy from Thales to Comte, 2 vols. 8vo. ..... 32s.
Lewis's Influence of Authority in Matters of Opinion, 8vo. ..... 14s.
Mill's System of Logic, Ratiocinative and Inductive, 2 vols. 8vo. ..... 25s.
Killick's Student's Handbook of Mill's System of Logic, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Morell's Handbook of Logic, for Schools and Teachers, fcp. 8vo. ..... 2s.
Sandars's Institutes of Justinian, 8vo. ..... 18s.
Stebbing's Analysis of Mill's Logic, 12mo. ..... 3s. 6d.
Swinbourne's Picture Logic, crown 8vo. ..... 5s.
Thomson's Outline of the Necessary Laws of Thought, post 8vo. ..... 6s.
Whately's Elements of Logic, 8vo. 10s. 6d. crown 8vo. ..... 4s. 6d.
— Elements of Rhetoric, 8vo. 10s. 6d. crown 8vo. ..... 4s. 6d.
— Lessons on Reasoning, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.

Principles of *Teaching*, &c.

Crawley's Handbook of Competitive Examinations, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
Gill's Text-Book of Education, Method and School Management, fcp. 8vo. 3s.
— Systems of Education, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— Art of Religious Instruction, fcp. 8vo. ..... 2s.
— Art of Teaching to Observe and Think, fcp. 8vo. ..... 2s.
— Locke's Principles of Education, fcp. 8vo. ..... 1s.
Johnston's (Miss) Ladies' College and School Examiner, fcp. 1s. 6d. Key 2s. 6d.
Johnston's (R.) Army and Civil Service Guide, crown 8vo. ..... 5s.
— Civil Service Guide, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
— Guide to Candidates for the Excise, 18mo. ..... 1s. 6d.
— Guide to Candidates for the Customs, 18mo. ..... 1s.
Lake's Book of Oral Object Lessons on Common Things, 18mo. ..... 1s. 6d.
Potts's Account of Cambridge Scholarships and Exhibitions, fcp. 8vo. ..... 1s. 6d.
Robinson's Manual of Method and Organisation, fcp. 8vo. ..... 3s. 6d.
Sewell's Principles of Education, 2 vols, fcp. 8vo. ..... 12s. 6d.
Sullivan's Papers on Education and School-Keeping, 12mo. ..... 2s.

The *Greek Language*.

Barton and Chavasse's Notes on Thucydides, Book IV. ..... *Nearly ready.*
Bloomfield's College and School Greek Testament, fcp. 8vo. ..... 5s.
Bolland & Lang's Politics of Aristotle, post 8vo. ..... 7s. 6d.
Bullinger's Lexicon and Concordance to Greek Testament, medium 8vo. ..... 30s.
Collis's Chief Tenses of the Greek Irregular Verbs, 8vo. ..... 1s.
— Pontes Græci, Stepping Stone to Greek Grammar, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Praxis Græca, Etymology, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Greek Verse-Book, Praxis Iambica, 12mo. ..... 4s. 6d.
Congreve's Politics of Aristotle, translated, 8vo. ..... 18s.
Donaldson's Pindar's Epicinian or Triumphal Odes, 8vo. ..... 16s.
Farrar's Brief Greek Syntax and Accidence, 12mo. ..... 4s. 6d.
— Greek Grammar Rules for Harrow School. 12mo. ..... 1s. 6d.
Fowle's Short and Easy Greek Book, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Eton Greek Reading-Book, 18mo. ..... 1s. 6d.
— First Easy Greek Reading-Book, 12mo. ..... 5s.

Fowle's First Book of Homer's Iliad, 12mo. ..... 2s.
Grant's Ethics of Aristotle, with Essays and Notes, 2 vols. 8vo. ..... 32s.
Hewitt's Greek Examination-Papers, 12mo. ..... 1s. 6d.
Isbister's Xenophon's Anabasis, Books I. to III. with Notes, 12mo. ..... 2s. 6d.
Jerram's Graece Reddenda, crown 8vo. ..... 1s. 6d.
Kennedy's Greek Grammar, 12mo. ..... 4s. 6d.
Liddell & Scott's English-Greek Lexicon, crown 4to. 36s. Square 12mo. ..... 7s. 6d.
Linwood's Sophocles, Greek Text, Latin Notes, 4th Edition, 8vo. ..... 16s.
— Theban Triology of Sophocles literally explained, crown 8vo. ... 7s. 6d.
Mahaffy's Classical Greek Literature, cr. 8vo. Poets, 7s. 6d. Prose Writers 7s. 6d.
Morris's Greek Lessons, square 18mo. ..... Part I. 2s. 6d. Part II. 1s.
Parry's Elementary Greek Grammar, 12mo. ..... 2s. 6d.
Sheppard and Evans's Notes on Thucydides, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
Thucydides' Peloponnesian War, translated by Crawley, 8vo. ..... 12s. 6d.
Valpy's Greek Delectus, improved by the Rev. Dr. White, 12mo. 2s. 6d. Key 2s. 6d.
White's Xenophon's Expedition of Cyrus, with English Notes, 12mo. ..... 7s. 6d.
Wilkins's Manual of Greek Prose Composition, crown 8vo. ..... 7s. 6d. Key 5s.
— Exercises in Greek Prose Composition, crown 8vo. ... 4s. 6d. Key 2s. 6d.
— New Greek Delectus, crown 8vo. ..... 3s. 6d. Key 2s. 6d.
— Progressive Greek Delectus, 12mo. ..... 4s. Key 2s. 6d.
— Progressive Greek Anthology, 12mo. ..... 5s.
— Scriptores Attici, Excerpts with English Notes, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
— Speeches from Thucydides translated, post 8vo. ..... 6s.
Williams's Nicomachean Ethics of Aristotle translated, crown 8vo. ..... 7s. 6d.
Yonge's English-Greek Lexicon ..... 4to. 21s. Square 12mo. 8s. 6d.
Zeller's Plato and the Older Academy, by Alleyne & Goodwin, cr. 8vo. ..... 18s.
— Pre-Socratic Schools, translated by Alleyne, 2 vols., crown 8vo. ... 30s.
— Socrates, translated by Reichel, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
— Stoics, Epicureans, and Sceptics, by Reichel, crown 8vo. ..... 15s.

White's *Grammar-School* Greek *Texts*.

Æsop (Fables) and Palæphatus (Myths), 32mo. ..... Price 1s.
Homer, Iliad, Book I. ..... 1s.
— Odyssey, Book I. ..... 1s.
Lucian, Select Dialogues ..... 1s.
Xenophon, Anabasis, Books I. III. IV. & V. 1s. 6d. each; Book II. 1s. Book VI. *nearly ready*.
St. Matthew's and St. Luke's Gospels, 2s. 6d. each.
St. Mark's and St. John's Gospels, 1s. 6d. each.
The Acts of the Apostles ..... 2s. 6d.
St. Paul's Epistle to the Romans ..... 1s. 6d.

The Four Gospels in Greek, with Greek-English Lexicon. Edited by John T. White, D.D. Oxon. Square 32mo. price 5s.

White's *Grammar-School* Latin *Texts*.

Cæsar, Gallic War, Books I. & II. V. & VI. 1s. each.
Cæsar, Gallic War, Books III. & IV. 9d. each.
Cæsar Gallic War, Book VII. *nearly ready*.
Cicero, Cato Major ..... 1s. 6d.
Cicero, Lælius ..... 1s. 6d.
Eutropius, Roman History. Books I. & II. 1s. Books III. & IV. 1s.
Horace, Odes, Book I. II. & IV. 1s. each.
Horace, Odes, Book III. ..... 1s. 6d.
Nepos, Miltiades, Cimon, Pausanias, Aristides ..... Price 9d.
Ovid, Selections from Epistles and Fasti ..... 1s.
Ovid, Select Myths from Metamorphoses ..... 9d.
Phædrus, Select Easy Fables ... 9d.
Phædrus, Fables, Book I. & II. 1s.
Sallust, Bellum Catilinarium ... 1s. 6d.
Virgil, Georgics, Book IV. ..... 1s.
Virgil, Æneid, Books I. to VI. each ..... 1s.
Virgil, Æneid, Book X. ..... 1s.

Livy, Books XXII. and XXIII. The Latin Text with English Explanatory and Grammatical Notes, and a Vocabulary of Proper Names. Edited by John T. White, D.D. Oxon. 12mo. price 2s. 6d. each Book.

London, LONGMANS & CO.

The *Latin Language.*

Bradley's Latin Prose Exercises, 12mo. ..... 3s. 6d. Key 5s.
— Continuous Lessons in Latin Prose, 12mo. ..... 5s. Key 5s. 6d.
— Cornelius Nepos, improved by White, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Ovid's Metamorphoses, improved by White, 12mo. ..... 4s. 6d.
— Select Fables of Phædrus, improved by White, 12mo ..... 2s. 6d.
— Eutropius, improved by White, 12mo. 2s. 6d
Collis's Chief Tenses of Latin Irregular Verbs, 8vo. ..... 1s.
— Pontes Latini, Stepping Stone to Latin Grammar, 12mo. ..... 3s. 6d.
Cox's Horace's Epistles, Book II. and *Ars Poetica*, 12mo. ..... 2s.
Fowle's Short and Easy Latin Book, 12mo. ..... 1s. 6d.
— First Easy Latin Reading-Book, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Second Easy Latin Reading-Book, 12mo. ..... 3s. 6d.
Hewitt's Latin Examination-Papers, 12mo. ..... 1s. 6d.
Isbister's Cæsar, Books I.—VII. 12mo. 4s. or with Reading Lessons ..... 4s. 6d.
— Cæsar's Commentaries, Books I.—V. 12mo. ..... 3s. 6d.
— First Book of Cæsar's Gallic War, 12mo. ..... 1s. 6d.
Jerram's Latine Reddenda, crown 8vo. ..... 1s.
Kennedy's Child's Latin Primer, or First Latin Lessons, 12mo. ..... 2s.
— Child's Latin Accidence, 12mo. ..... 1s.
— Elementary Latin Grammar, 12mo. ..... 3s. 6d.
— Elementary Latin Reading-Book, or Tirocinium Latinum, 12mo. 2s.
— Latin Prose, Palæstra Stili Latini, 12mo. ..... 6s.
— *Subsidia Primaria*, Exercise Books to the *Public School Latin Primer*, I. Accidence and Simple Construction, 2s. 6d. II. Syntax, ... 3s. 6d.
Key to the Exercises in *Subsidia Primaria*, Parts I. & II. price 5s.
Kennedy's *Subsidia Primaria*, III. the Latin Compound Sentence, 12mo... 1s.
— Curriculum Stili Latini, 12mo. 4s. 6d. Key, 7s. 6d.
— Palæstra Latina, or Second Latin Reading-Book, 12mo. ..... 5s.
Kenny's Cæsar's Commentaries, Book I. 18mo. 1s. Books II. & III. ..... 1s.
— Virgil's Æneid, Books I. II. III. & V. 18mo. ..... each Book 1s.
Malan and Jerram's Angiportus, 16mo. ..... 2s. 6d.
Moody's Eton Latin Grammar, 12mo. 2s.6d. The Accidence separately ..... 1s.
Parry's Origines Romanæ, from Livy, with English Notes, crown 8vo. ..... 4s.
The Public School Latin Primer, 12mo. ..... 2s. 6d.
— — — Grammar, by Rev. Dr. Kennedy, post 8vo. ..... 7s. 6d.
Prendergast's Mastery Series, Manual of Latin, 12mo. ..... 2s. 6d.
Rapier's Introduction to Composition of Latin Verse, 12mo. ...3s. 6d. Key 2s. 6d.
Riddle's Young Scholar's Lat.-Eng. & Eng.-Lat. Dictionary, square 12mo. ...10s. 6d.
Separately { The Latin-English Dictionary, 6s.
The English-Latin Dictionary, 5s.
Riddle and Arnold's English-Latin Lexicon, 8vo. ..... 21s.
Sheppard and Turner's Aids to Classical Study, 12mo. ..... 5s. Key 6s.
Valpy's Latin Delectus, improved by White, 12mo. ..... 2s. 6d.
Virgil's Works, edited by Kennedy, crown 8vo. ..... 10s. 6d.
Walford's Progressive Exercises in Latin Elegiac Verse, 12mo. 2s. 6d. Key 5s.
White and Riddle's Large Latin-English Dictionary, 1 vol. 4to. ..... 21s.
White's Concise Latin-English Dictionary for Univy. Students, royal 8vo. 12s.
White's Junior Student's Eng.-Lat. & Lat.-Eng. Dictionary, sq. 12mo. ..... 12s.
Separately { The Latin-English Dictionary, price 7s. 6d.
The English-Latin Dictionary, price 5s. 6d.
— Middle-Class Latin Dictionary, square fcp. 8vo. ..... 3s.
— Cicero's Cato Major and Laelius, 12mo. ..... 3s. 6d.
Wilkins's Progressive Latin Delectus, 12mo. ..... 2s.
— Easy Latin Prose Exercises, crown 8vo. 2s. 6d. ..... Key 2s. 6d.
— Manual of Latin Prose Composition, crown 8vo. ..... 5s. 6d. Key 2s. 6d.
— Latin Prose Exercises, crown 8vo. ..... 4s. 6d. Key 5s.
— Rules of Latin Syntax, 8vo. ..... 2s.
— Notes for Latin Lyrics (in use in Harrow, &c.) 12mo. ..... 4s. 6d.
— Latin Anthology, for the Junior Classes, 12mo. ..... 4s. 6d.
Yonge's Odes and Epodes of Horace, School Edition, 12mo. ..... 4s. 6d.
— Satires and Epistles of Horace, School Edition, 12mo. ..... 5s.
— Library Edition of the Works of Horace, 8vo. ..... 21s.
— Latin Gradus, post 8vo. 9s. or with Appendix ..... 12s.

The *French Language.*

Albitès' How to Speak French, fcp. 8vo. ..... 5s. 6d.
— Instantaneous French Exercises, fcp. 2s. Key, 2s.
Cassal's French Genders, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
Cassal & Karcher's Graduated French Translation Book. Part I. 2s. 6d. Part II. 3s.
Contanseau's Practical French and English Dictionary, post 8vo. ..... 7s. 6d.
— Pocket French and English Dictionary, square 18mo. ..... 2s. 6d.
— Premières Lectures, 12mo. ..... 2s. 6d.
— First Step in French, 12mo. ..... 2s. 6d. Key 2s.
— French Grammar, 12mo. ..... 4s. Key 2s.
Contanseau's Middle-Class French Course, fcp. 8vo.
Accidence, 8d. | French Translation-Book, 8d.
Syntax, 8d. | Easy French Delectus, 8d.
French Conversation-Book, 8d. | First French Reader, 8d.
First French Exercise-Book, 8d. | Second French Reader, 8d.
Second French Exercise-Book, 8d. | French and English Dialogues, 8d.
Contanseau's Guide to French Translation, 12mo. ..... 2s. 6d. Key 2s. 6d.
— Prosateurs et Poètes Français, 12mo. ..... 5s.
— Précis de la Littérature Française, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Abrégé de l'Histoire de France, 12mo. ..... 2s. 6d.
Merlet's French Grammar, fcp. 8vo. ..... 5s. 6d.
— French Pronunciation and Accidence, fcp. 2s. 6d. ..... } Key, price 2s. 6d.
— Syntax of the French Grammar, fcp. 2s. 6d. ..... }
— Le Traducteur, fcp. 8vo. ..... 5s. 6d.
— Stories for French Writers, fcp. 8vo. ..... 2s.
— Aperçu de la Littérature Française, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— Exercises in French Composition, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— French Synonymes, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
— Synopsis of French Grammar, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Prendergast's Mastery Series, French, 12mo. ..... 2s. 6d.
Sewell's Contes Faciles, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
The Stepping-Stone to French Pronunciation, 18mo. ..... 1s.
Souvestre's Philosophe sous les Toits, by Stièvenard, square 18mo. ..... 1s. 6d.
Stièvenard's Lectures Françaises from Modern Authors, 12mo. ..... 4s. 6d.
— Rules and Exercises on the French Language, 12mo. ..... 2s. 6d.
Tarver's Eton French Grammar, 12mo. ..... 6s. 6d.

German, Spanish, Hebrew, Sanskrit.

Benfey's Sanskrit-English Dictionary, medium 8vo. ..... 52s. 6d.
Blackley's Practical German & English Dictionary, post 8vo. ..... 7s. 6d.
Buchheim's German Poetry, for Repetition, 18mo. ..... 2s. 6d.
Collis's Card of German Irregular Verbs, 8vo. ..... 2s.
Fischer-Fischart's Elementary German Grammar, fcp. 8vo. ..... 2s. 6d.
Just's German Grammar, 12mo. ..... 1s. 6d.
— German Reading Book, 12mo. ..... 2s. 6d.
Kalisch's Hebrew Grammar, 8vo. ..... Part I. 12s. 6d. Key 5s. Part II. 12s. 6d.
Longman's Pocket German & English Dictionary, square 18mo. ..... 5s.
Milne's Practical Mnemonic German Grammar, crown 8vo. ..... 3s. 6d.
Müller's (Max) Sanskrit Grammar for Beginners, royal 8vo. ..... 15s.
Naftel's Elementary German Course for Public Schools, fcp. 8vo.
German Accidence, 9d. | German Prose Composition Book, 9d.
German Syntax, 9d. | First German Reader, 9d.
First German Exercise-Book, 9d. | Second German Reader, 9d.
Second German Exercise-Book, 9d.
Prendergast's Handbook to the Mastery Series, 12mo. ..... 2s.
— Mastery Series, German, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Manual of Spanish, 12mo. ..... 2s. 6d.
— Manual of Hebrew, crown 8vo. ..... 2s. 6d.
Selss's School Edition of Goethe's Faust, crown 8vo. ..... 5s.
— Outline of German Literature, crown 8vo. ..... 4s. 6d.
Wirth's German Chit-Chat, crown 8vo. ..... 2s. 6d.

London, LONGMANS & CO.

Spottiswoode & Co. Printers, New-street Square, London.